Le Journal de Spirou



le journal de SPIROU

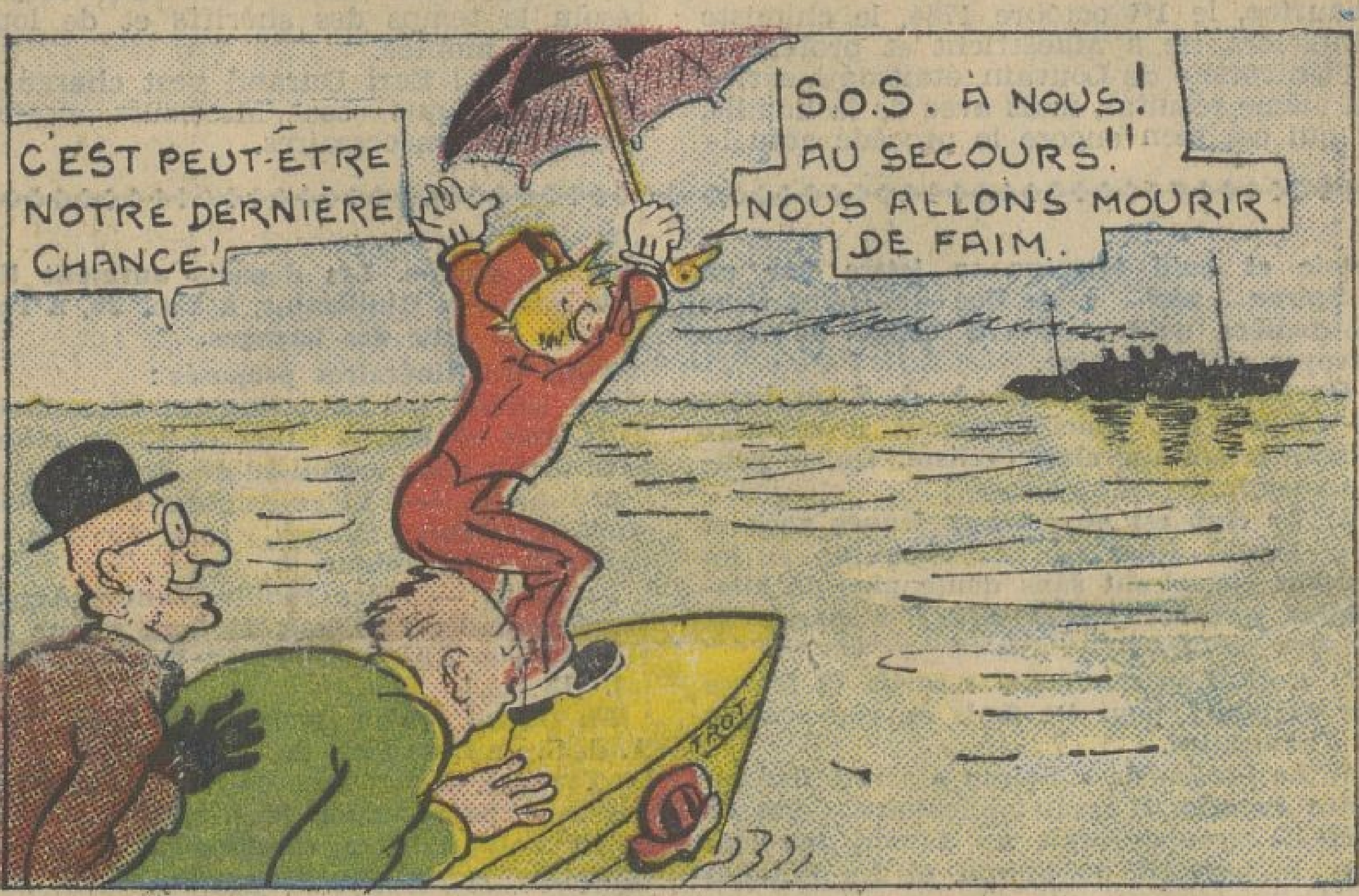
PUBLICATION HEBDOMADAIRE
2e Année. — N° 14.
6 Avril 1939.

Pour la Jeunesse
20 Pages : 1 Franc

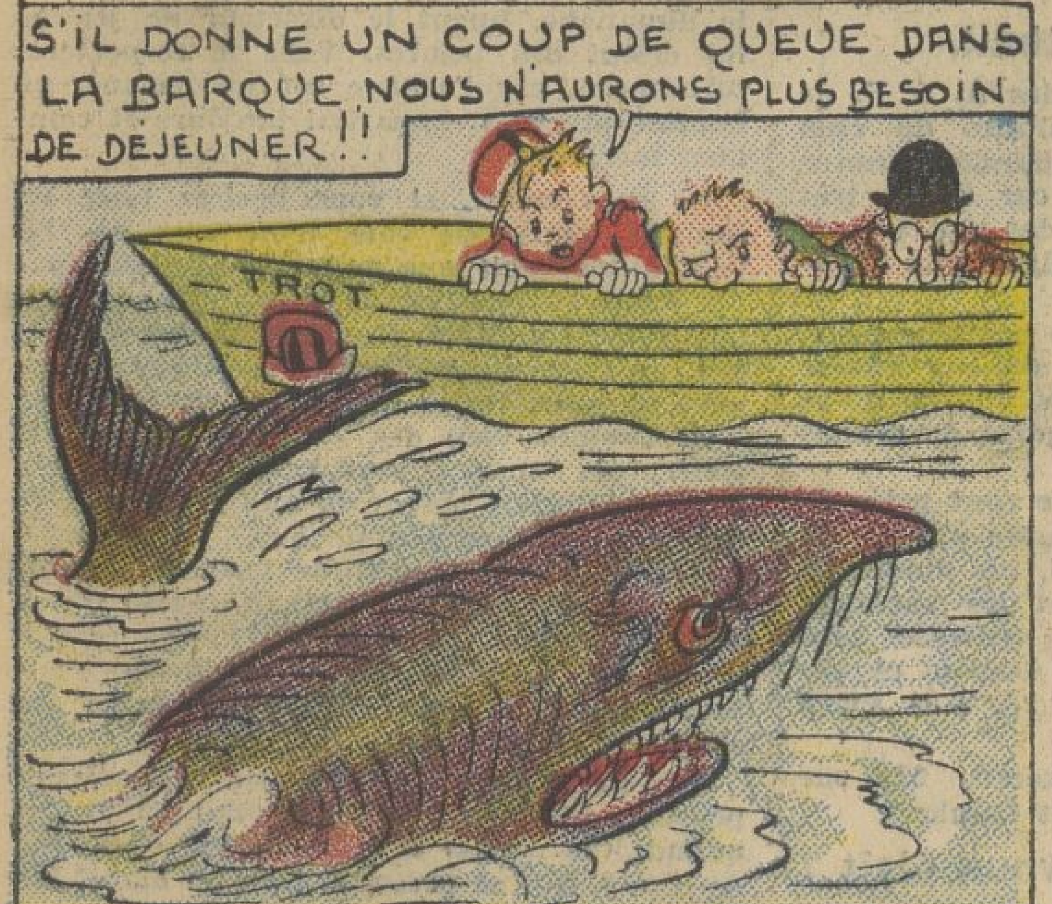
Rédaction et Administration de SPIROU : 41, rue Destrée, Marcinelle-Charleroi. — Abonnement d'un an : 45 fr. — C. Ch. P. Bruxelles : J. Dupuis, Fils et Cie. n° 3621.98

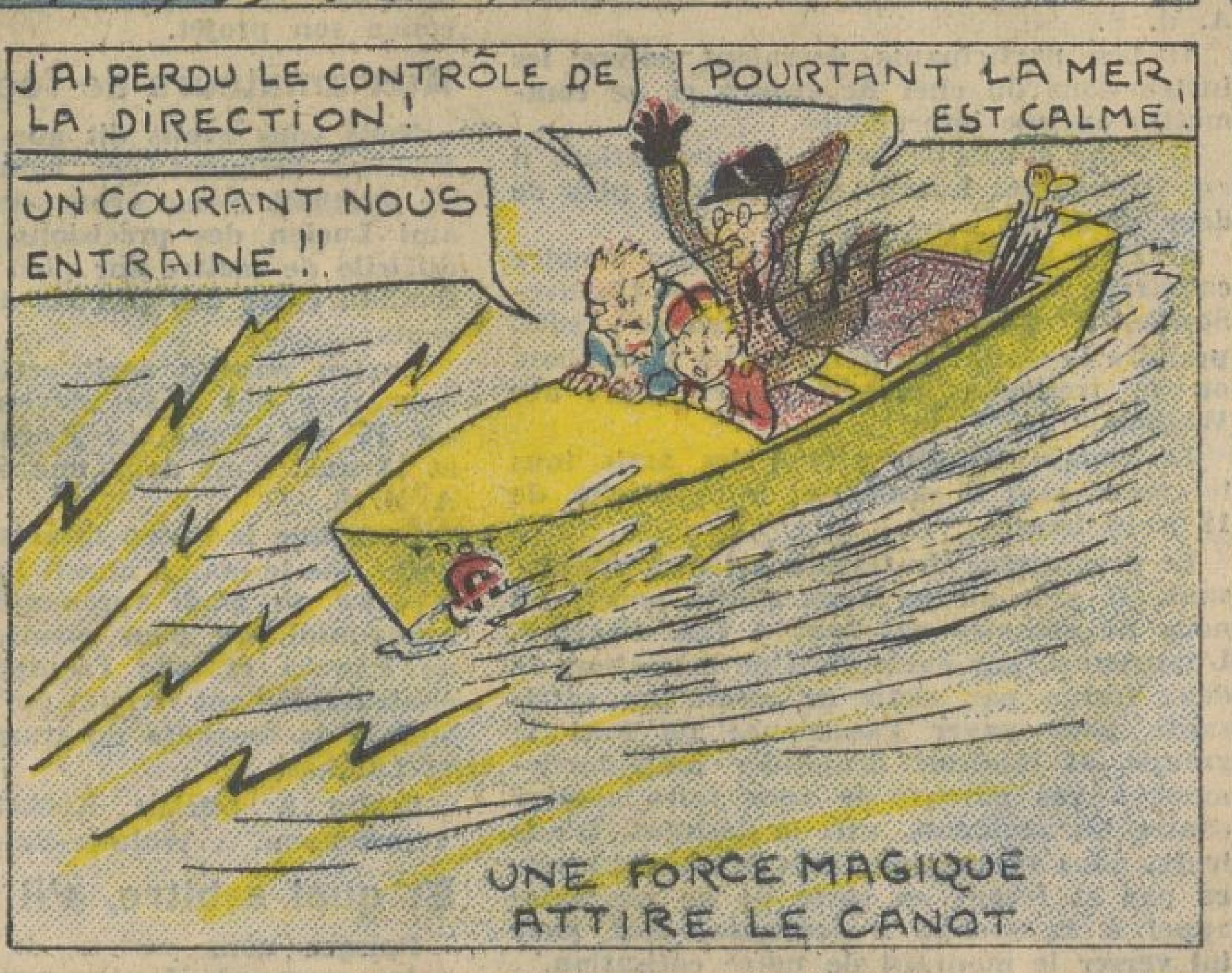




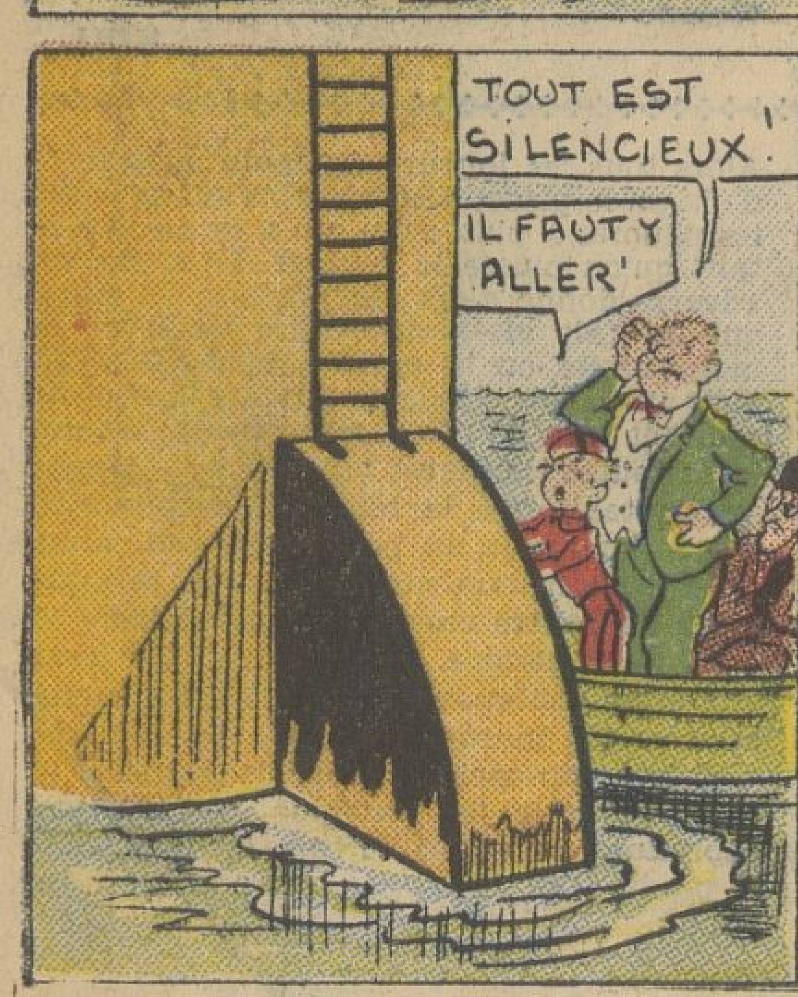


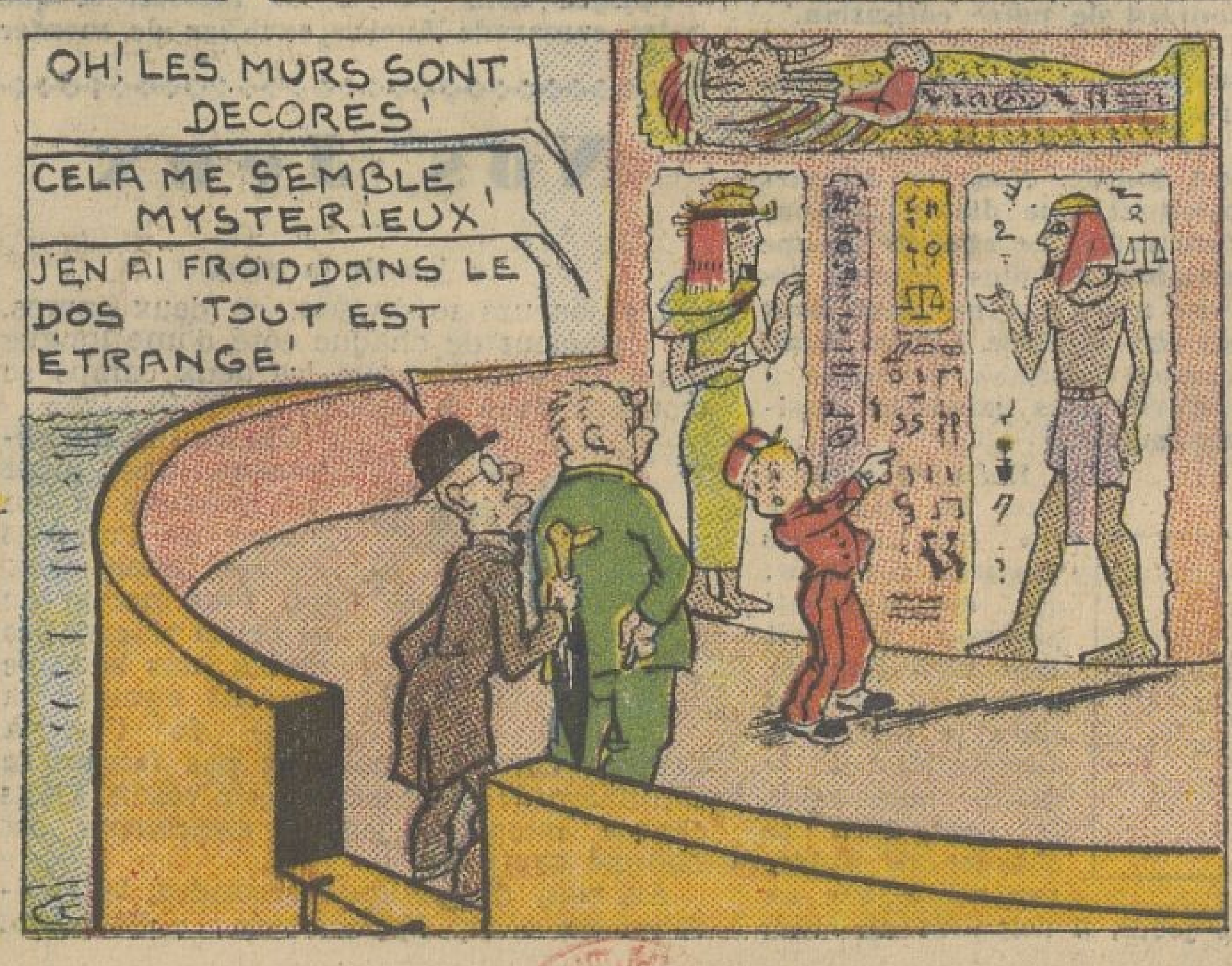


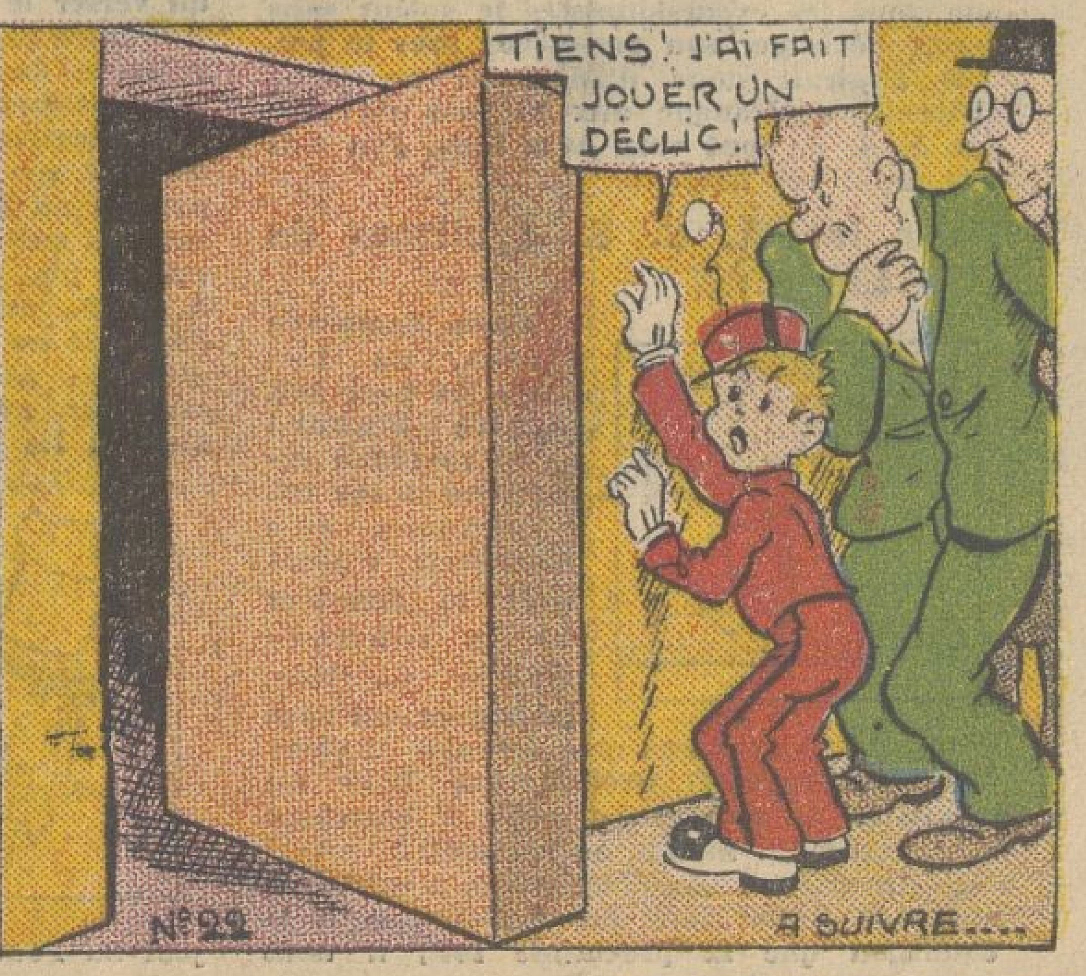












A jeudi prochain, les amis! **SPIROU**



LA GAZETTE DE LA SEMAINE

EN BELGIQUE

Pâques ! — Et voici Pâques ! Le printemps, les cloches, les œufs sous le groseillier... et les vacances.

— Y a d'la joie, dirait Maurice Chevalier.

Hé oui ! c'est vrai, il y aura de la joie dimanche. Mais n'oublions pas que « Spirou » paraît le jeudi, en plein encore dans ce qu'une vieille tradition wallonne appelle la « peineuse semaine »... la semaine de tristesse.

Voilà un anniversaire que l'on n'a pas oublié de célébrer une seule fois au cours des presque deux mille ans qui nous séparent de la mort du Christ.

Voilà un anniversaire qui est évoqué dans tous les pays du monde.

Il y eut à cette époque sur terre un homme qui eut une vie tellement prodigieuse, une activité tellement bienfaisante qu'il n'y eut plus moyen de douter qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

Que l'on soit croyant ou incroyant, on doit avouer qu'il n'y eut jamais de paroles aussi consolantes, aussi bienfaisantes, aussi chargées d'espérance prononcées par des hommes, savants ou philosophes, que celles que nous a laissées le Christ dans son Evangile.

Cela n'empêcha pas qu'Il fut livré à la mort par ceux-là mêmes parmi lesquels Il était venu en ami.

Vous pouvez relire ces derniers jours de la vie du Christ dans un Evangile. C'est ce qui a jamais été écrit de plus beau depuis que le monde existe.

L'erreur du Petit-Poucet. — Petit-Poucet a-t-il jamais dit qu'il ne se tromperait jamais dans ses articles ? Non, n'est-ce pas ! Heureusement. Car il vient de se faire adresser une belle note rectificative par l'**A. d. S. 2308.**

Petit-Poucet avait écrit le 23 février que l'invention du gaz d'éclairage était due au Français Lebon.

A. d. S. 2308 nous démontre péremptoirement que c'est là une grave erreur.

Vous savez tous que Petit-Poucet n'est pas très malin lui-même. Ce qu'il vous raconte, il l'apprend en allant se glisser — sa taille le lui permet — sous la chaise des grandes personnes qui lisent tout haut les journaux.

Eh bien ! Petit-Poucet saura dorénavant qu'il ne doit plus trop se glisser sous la chaise des personnes qui lisent des journaux français, car ces diables de Français ont la manie — mais sont-ils les seuls ? — de s'attribuer tout ce qui se fait de bien sur la terre.

Heureusement que nous avons des amis comme **A. d. S. 2308** pour rendre ses droits à la vérité. Il nous a adressé un très grave document, publié le 12-2-1876 dans « L'Illustration Européenne » et démontrant par A plus B que si en 1785 ou 86, le Français Lebon avait tiré un gaz inflammable de la sciure de bois surchauffée, le 1er octobre 1784, le chimiste Minkelers, né à Maestricht et professeur à l'Université de Louvain, était déjà arrivé au même résultat, mais avec de la houille, ce qui est bien encore le procédé actuellement en cours pour fabriquer le gaz d'éclairage.

Minkelers a déclaré lui-même :

— Le 1er octobre 1784, ayant mis de la houille en poudre dans un canon de fusil, j'ai obtenu de l'air inflammable, en abondance et très promptement; quatre onces de houille me donnèrent un pied cubique (mesure de France) de cet air, lequel ayant été pesé, fut trouvé quatre fois plus léger que l'air atmosphérique.

Des témoignages dont je vous fais grâce, viennent confirmer ces déclarations du savant qui, à cette époque, était notre compatriote.

A L'ETRANGER

La tour a 50 ans. — Il y a eu cinquante ans à la fin de ce mois de mars que la tour est tour et qu'elle fait l'émerveillement des badauds parisiens.

Curieuse idée qu'avait eue, en effet, le sieur Eiffel d'élever au cœur de Paris ce monument monstrueux qui, à cette époque, ne pouvait avoir et n'avait pas la moindre utilité !

Que visait Eiffel ? Simplement consacrer l'ère de la poutrelle. A ce compte-là, il est dépassé, car le beton armé a, depuis longtemps déjà, détrôné ce que l'on n'appelle plus que la « ferraille ».

Etrange coïncidence ! Au moment où le dieu Fer tombait de son piédestal, la Tour Eiffel s'avérait utile.

On s'était échiné durant des années à lui trouver une utilité. Ce fut Citroën qui, le premier, l'employa pour faire la publicité de ses automobiles. Mais presque aussitôt, la T. S. F. vint lui donner un rôle bien plus précis encore.

La tour Eiffel, jadis monument inutile, est désormais le plus haut pylône soutien d'antenne qui soit au monde.

La chasse à l'homme. — Palpitante chasse à l'homme que celle qui s'est déroulée il y a une quinzaine dans le Wyoming, aux Etats-Unis. On croyait résolu le temps des shériffs et de leurs policiers montés.

Que non ! Earl Durand s'est chargé de démontrer que ces Messieurs étaient encore bien nécessaires.

Ce bandit s'était fait pourchasser jusque dans la montagne. Là, adossé à un rocher à pic, il tint tête à cent policiers durant toute une journée. C'était cependant le petit-fils de Buffalo-Bill qui commandait la manœuvre. Celui-ci s'était fait aider d'avions, de bombes lacrymogènes, de dynamite.

Rien n'y fit. Le bandit tua quatre policiers et, profitant de la nuit, il escalada le roc à pic et parvint à s'enfuir.

Impénitent, il attaquait, le lendemain, une banque. Il tua un employé. Et ce fut un caissier gringalet qui blessa mortellement d'une balle, au moment où il allait s'enfuir, celui qui avait tenu tête à cent policiers costauds et bien équipés.

La morale de l'histoire, c'est que, quelle que soit l'audace et l'habileté d'un criminel, tôt ou tard, mais toujours, la justice triomphe.

Les deux jumeaux. — Ceci n'est pas un beau roman, mais une authentique histoire.

Dans un village de la sombre Forêt Noire vivait une maman avec ses deux enfants, deux jumeaux, âgés de cinq ans.

La maman étant partie en vélo vers le village voisin, les deux jumeaux s'en furent à sa rencontre.

Mais ils se perdirent dans les bois.

Des centaines d'hommes passèrent vainement la nuit à leur recherche.

C'est au matin seulement qu'on découvrit un paquet de neige insolite au pied d'un arbre. Ayant écarté celle-ci, on trouva nos deux jumeaux de cinq ans tendrement enlacés dans un même sommeil. C'était à plus de dix kilomètres de leur habitation.

Oh ! miracle, ils vivaient encore ! Un bon coup de café chaud suffit à les remettre d'aplomb. Ils purent alors expliquer qu'étant fatigués, ils s'étaient reposés quelque peu, puis qu'ils s'étaient endormis.

C'est par après que la neige s'était mise à tomber.

N'allez surtout pas dire à ces enfants qu'ils ont échappé à la mort. Ils ne vous croiraient pas.

PETIT-POUCET.



Nous voici enfin arrivés aux beaux jours. Les vacances de Pâques sont proches. C'est le moment des excursions à vélo.

Notre demande d'organiser des sections cyclistes au club « Spirou » a été entendue. Plusieurs camarades ont écrit au copain « Le Fureteur » pour lui demander d'annoncer les rendez-vous des excursions. D'autres ont demandé quelques explications complémentaires.

Rappelons que nous sommes à la disposition des A. d. S. pour annoncer leurs excursions ou leurs rencontres sportives, mais que les annonces doivent nous parvenir environ quinze jours à l'avance afin que nous puissions les insérer dans le journal.

Un insigne de chef de groupe.



C'est tout d'abord notre ami « Cycliste à pied » (dame, il ne doit pas risquer de contravention pour excès de vitesse), qui nous propose un modèle d'insigne pour les chefs de groupe cycliste. C'est un modèle fort élégant, très bien réussi d'ailleurs. Il consiste en un cercle de bakélite sur lequel on a collé l'effigie du « Spirou ». Cet insigne serait attaché à la chemise ou au pullover du chef de groupe cycliste.

L'idée est à suivre et je suis certain que beaucoup s'en trouveront bien.

Je pense toutefois que l'insigne du chef de groupe cycliste doit non seulement figurer sur sa chemise ou son pull-over, mais surtout dans le cadre de sa bicyclette, afin que tous les excursionnistes le voient sans devoir dévisager son possesseur sous le nez.

Il s'agirait donc d'adjoindre un signe distinctif quelconque aux fanions du club des A. d. S. dont vous avez tous, j'en suis sûr, muni vos bécanes.

Pour les A. d. S. cyclistes de Liège.



Notre camarade Gaston, un Liégeois 100 pour 100, mérite d'abord qu'on se fâche sérieusement sur lui. Figurez-vous qu'il nous écrit: « Monsieur le directeur de la rubrique sportive »... Non, mais pour qui nous prend-il ? Croit-il que nous sommes de vieux pions renfrognés? Croit-il que Kiki est incapable de monter lui-même à bicyclette et de faire un match de foot-ball ?

Enfin, notre camarade Gaston a peut-être cru bien faire. Nous lui pardonnons, à la condition que la prochaine fois, il nous tutoie et qu'il termine sa lettre par un « Spirou... ami... » au lieu des salutations distinguées qu'il s'est cru obligé de nous envoyer cette semaine.

Gaston fait appel aux A. d. S. cyclistes de Liége Ville. Voici comment il envisage l'organisation du club cycliste. Qu'en pensez-vous ?...

1) Le club est ouvert aux jeunes gens et aux jeunes filles (sorties séparées, car les garçons couvriront sans doute plus de kilomètres que les jeunes filles) à partir de 11 ans.

2) Cotisation minime par sortie (2 francs par exemple) pour les frais de convocation et d'assurance.

3) Le fanion de « Spirou » serait fixé au cadre du vélo. Il serait obligatoire. Celui de chef de groupe serait un fanion tricolore avec le portrait de Spirou et les initiales A. d. S.

4) Les participants devraient suivre les instructions du chef de groupe et ne commettre aucune imprudence.

5) Pour éviter de gêner la circulation, il est strictement interdit de rouler à plus de deux de front.

6) Pour les inscriptions, s'adresser à notre camarade Gaston Smets, 34, rue Chauve-Souris, à Liége. Pour lui rendre visite, prendre le trolleybus no 21, arrêt Lambinon, ou le trolleybus no 20, arrêt place des Wallons.

Le copain Gaston attend les amis tous les jours, sauf le samedi et le dimanche, de 18 à 19 heures.

Le programme de Gaston est fort intéressant. Il y a un ou deux petits points où nous ne sommes pas tout à fait d'accord. L'assurance, par exemple. Une cotisation de deux francs par sortie ne serait pas suffisante pour payer l'assurance de tout le groupe. Il faudrait demander individuellement à vos parents de vous faire assurer contre les accidents, s'ils le désirent. D'ailleurs, nous serons tous très prudents, n'est-ce pas et ferons en sorte de ne pas faire appel à la société d'assurance, sauf pour lui verser le montant de notre cotisation.

D'autre part, Gaston prévoyait à son programme des suspensions et des punitions pour les membres qui ne respecteraient pas les directives du chef de groupe. Nous croyons que c'est inutile. Nous ne sommes pas ici au pensionnat, que diable !... Nous sommes entre camarades. Le chef de groupe est le plus serviable, le plus dévoué des A. d. S., mais ce n'est pas un chef dont l'autorité ne peut être discutée. L'idéal serait d'ailleurs que chacun conduise le groupe à son tour, afin d'éviter les jalousies possibles ou les froissements.



Enfin, il reste à fixer les dates et les horaires des sorties. Gaston, qui est apprenti pâtissier (il doit être bien fier de gagner sa vie), est libre le dimanche après-midi et le mardi après-midi. Il veut bien se charger de guider ses camarades ce jour-là. Pour le jeudi, il demande un autre chef de groupe. Les départs auraient lieu à la gare des Guillemins, à 2 h. 30, à l'entrée de la salle des bagages.

Voici les itinéraires proposés :

1re sortie. — Liége-Angleur-Chaudheid-Tilff, soit 19 km. à l'aller et 13 au retour, avec arrêts pour organiser des jeux.

2e sortie. — Liége-Angleur-Chaudheid-Tilff-Mery-Hony-Esneux, soit 19 km. à l'aller et 19 au retour.

3e sortie. — Liége-Jupille-Wandre-Argenteau-Hermalle-Visé, soit 17 km., retour par Haccourt-le Thiers d'Oupeye-Vivegnis-Herstal. (18 km.)

Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Et vous, A. d. S. de Bruxelles, de Charleroi, de Mons, de Tournai, de Verviers, de Namur, qu'attendez-vous pour imiter le camarade Gaston qu'on doit féliciter chaudement pour son initiative et la façon sérieuse dont il a conçu son projet.

Aux amateurs de football.

Nous vous avons dit que des A. d. S. de Woluwe défiaient des camarades du club au football. Nous avons demandé à notre ami Lucien des précisions, car il est très difficile de mettre sur pied des matches de football entre des garçons d'âges trop différents.

Lucien nous a écrit cette semaine pour nous dire que l'âge moyen de son équipe est 17 ans. Tous ses joueurs ont entre 16 et 18 ans. C'est donc une équipe de grands A. d. S.

Ceux que la chose intéresse sont priés de noter que le match aurait lieu au plateau de Woluwe un jeudi après-midi, un dimanche après-midi, ou bien pendant les vacances de Pâques et que l'équipe visiteuse sera chaleureusement reçue par Lucien et ses amis à la descente du tram 28, à la Place St-Lambert.

Ecrire à Lucien Koekelkoren, 22, rue Versvloosem, à Woluwe-Saint-Lambert.

Et quel arbitre, s'il vous plaît ?

Puisque nous parlons de football et que notre camarade Lucien envisage de monter le premier match entre des A. d. S., voilà que se pose une question embarrassante. Qui arbitrera ce match ?

C'est toujours cela qui arrête la conclusion de nombreuses rencontres dans tous les sports. On ne trouve pas d'arbitres.

Je voudrais profiter de l'occasion pour faire appel à vous, mes chers amis pour que tous, dès que vous aurez atteint l'âge où l'on peut passer ses examens d'arbitre officiel dans nos fédérations sportives (19 ans), vous suiviez les cours qui y sont bénévolement donnés. Vous ne pouvez vous imaginer combien l'on pratique mieux un sport quand on en connaît les règles essentielles, combien l'arbitrage est une chose difficile. Quand vous aurez vous-mêmes arbitré des matches de football, quand vous saurez le dévouement de nos modestes « chevaliers du sifflet », vous n'aurez plus garde d'imiter les gens grossiers et mal embouchés qui, le dimanche, huent le directeur de jeu ou lui crient des injures. Vous le respecterez infiniment, car l'arbitre est un dévoué, un homme précieux, impartial toujours et combien méritant.

Et vous-même, si vous désirez faire du football, mais que vous n'en avez pas les possibilités (soit que vous ne disposiez pas du temps nécessaire à l'entraînement, soit que votre condition physique, si bonne soit-elle, ne s'accommode pas du football), pourquoi ne vous feriez-vous pas arbitre ?

Je connais bien des gens qui adorent le sport, qui aiment marcher et courir au grand air, mais qui ne le feraient peut-être pas s'ils n'avaient pas un but à leur promenade. Je leur recommande toujours d'arbitrer des matches de football. Sans même s'en apercevoir, ils font des kilomètres au grand air, se dégorgent les poumons, s'entraînent à la marche, se portent comme des charmes, et s'amusent...

Car l'arbitrage, quoi que vous en puissiez penser, est un véritable amusement. A quand vos essais d'arbitres au club des A. d. S.? Qui se présente pour le match de Woluwe ?

KIKI.

Nos Jeux

Le jeu de la pièce

Les joueurs se divisent en deux camps. Ils s'assoient de chaque côté d'une longue table, de manière que les deux camps se trouvent face à face.



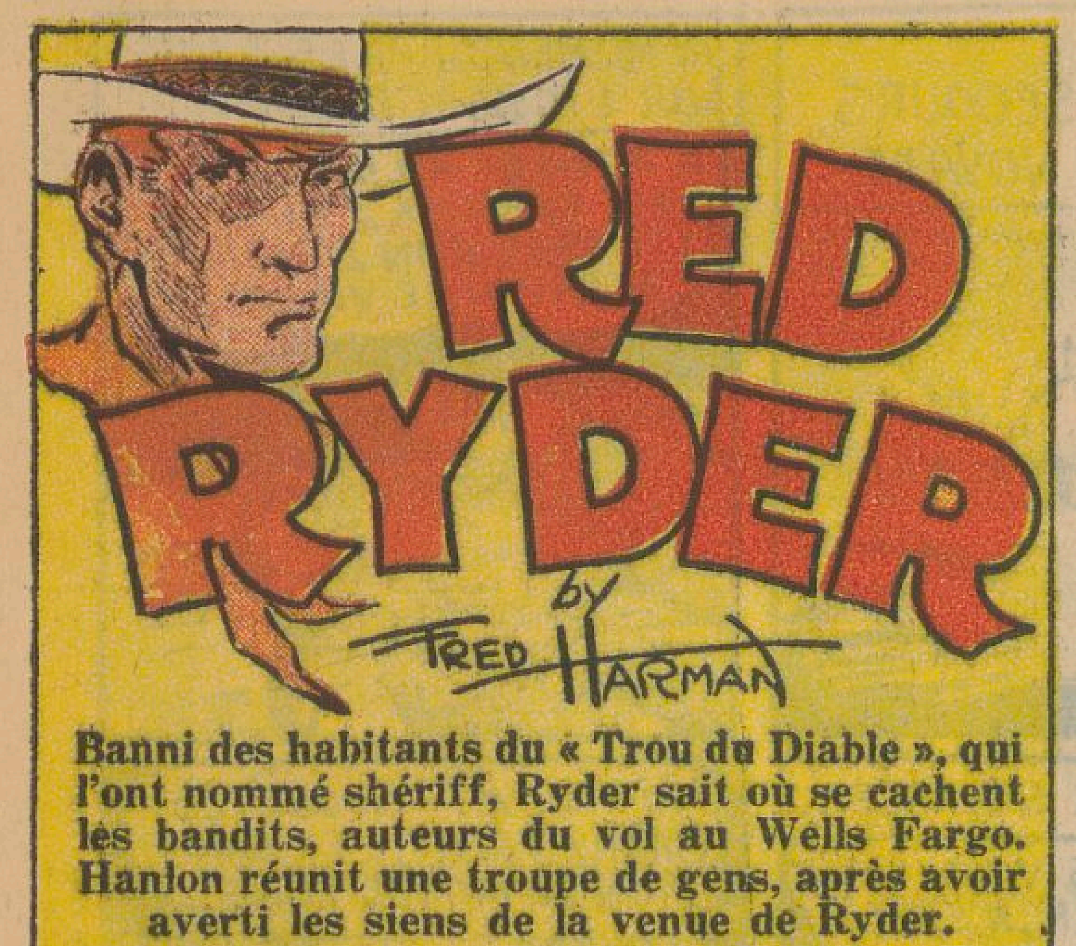
On donne discrètement une pièce de monnaie à un joueur de l'un des camps. Tous ceux qui font partie de ce camp placent les mains sous la table et font circuler la pièce de l'un à l'autre ; ceux qui ne l'ont pas faisant le simulacre de la passer à leur voisin. Dans chaque camp un joueur quelconque est nommé capitaine.

Au bout de quelques secondes, le capitaine du camp opposé crie : « Stop ! ». Alors tous les joueurs du camp possesseur de la pièce placent leurs mains sur la table, les paumes à plat, celui qui a la pièce évitant qu'on puisse le deviner. Le capitaine adverse donne alors aux joueurs du camp qui lui fait vis-à-vis l'ordre de lever la main droite ou la main gauche. Il s'agit pour lui de ne désigner que des mains ne cachant pas la pièce. S'il réussit à faire lever toutes les mains vides et à ne laisser sur la table que la seule qui recouvre la pièce, il marque un point pour son camp.

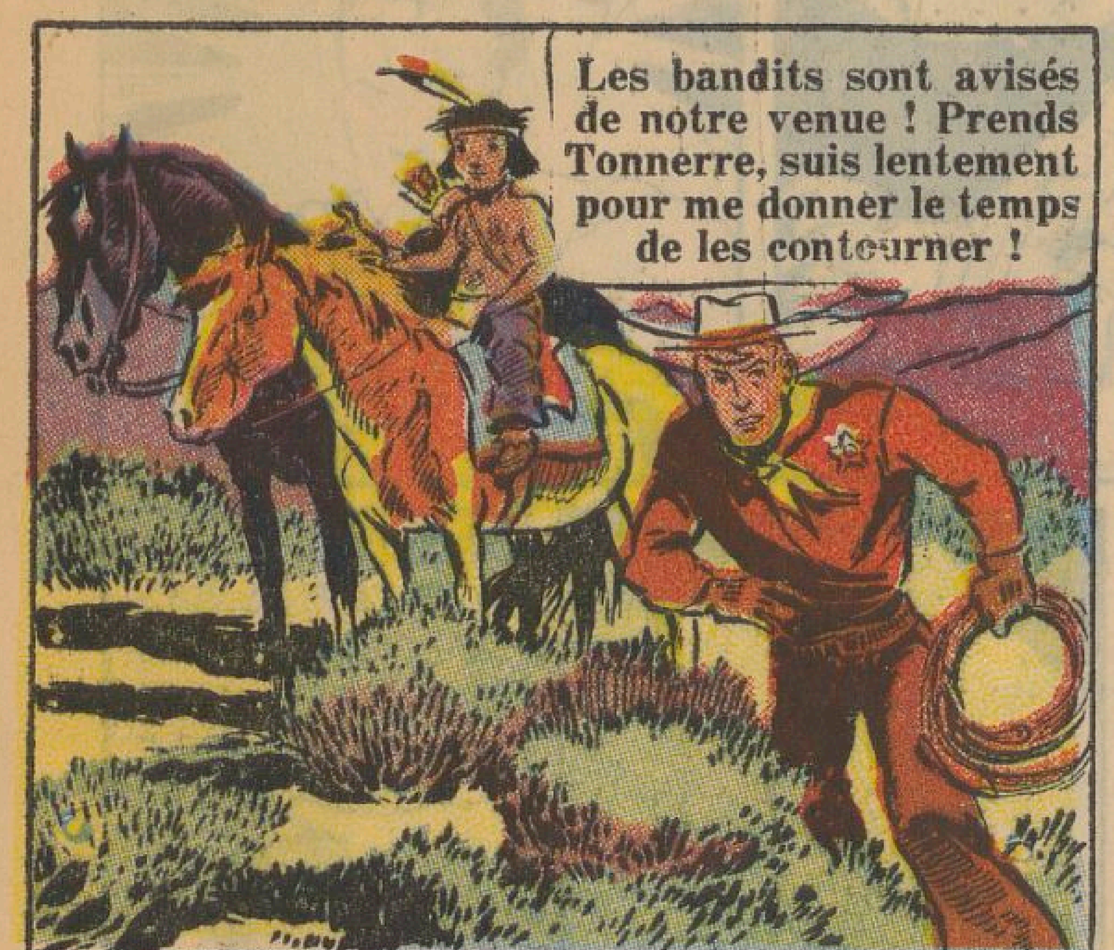
Le jeu continue, mais c'est alors le capitaine de l'autre camp qui commande.

Si, au contraire, le capitaine fait lever une main contenant la pièce, c'est le camp adverse qui marque le point.

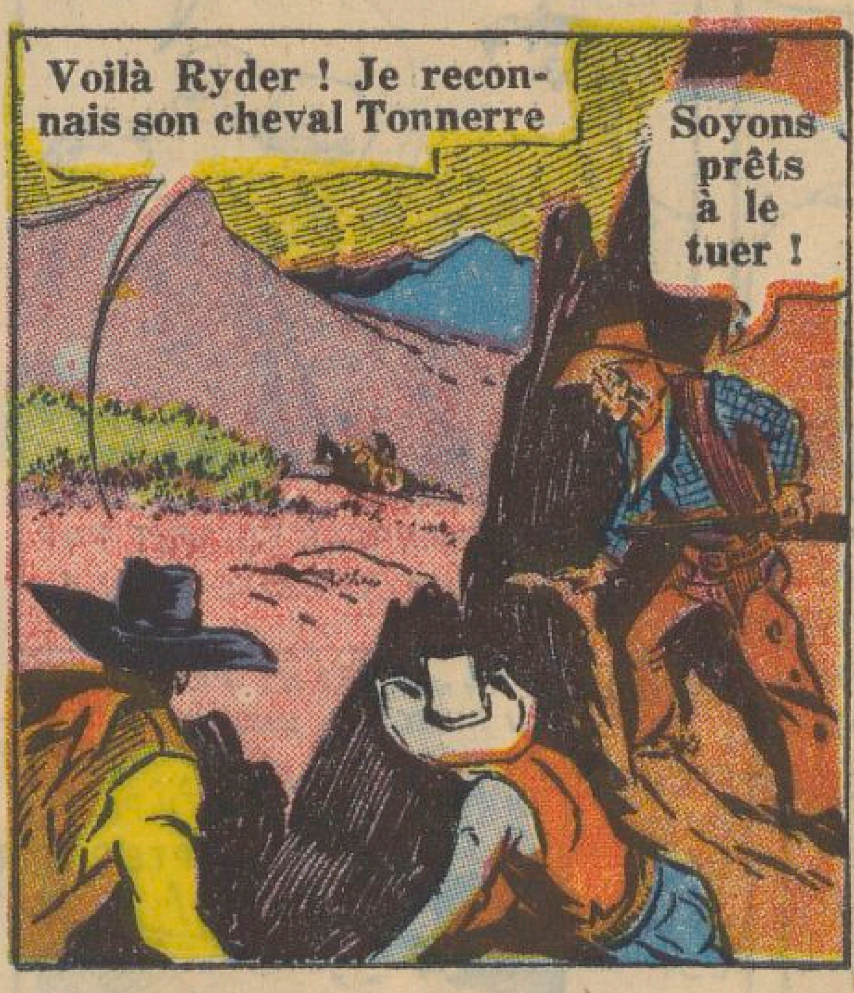
Si le camp cachant la pièce gagne, il la conserve et le jeu continue. Un nouveau capitaine est choisi lorsque le précédent a perdu. On joue, par exemple, en dix points.

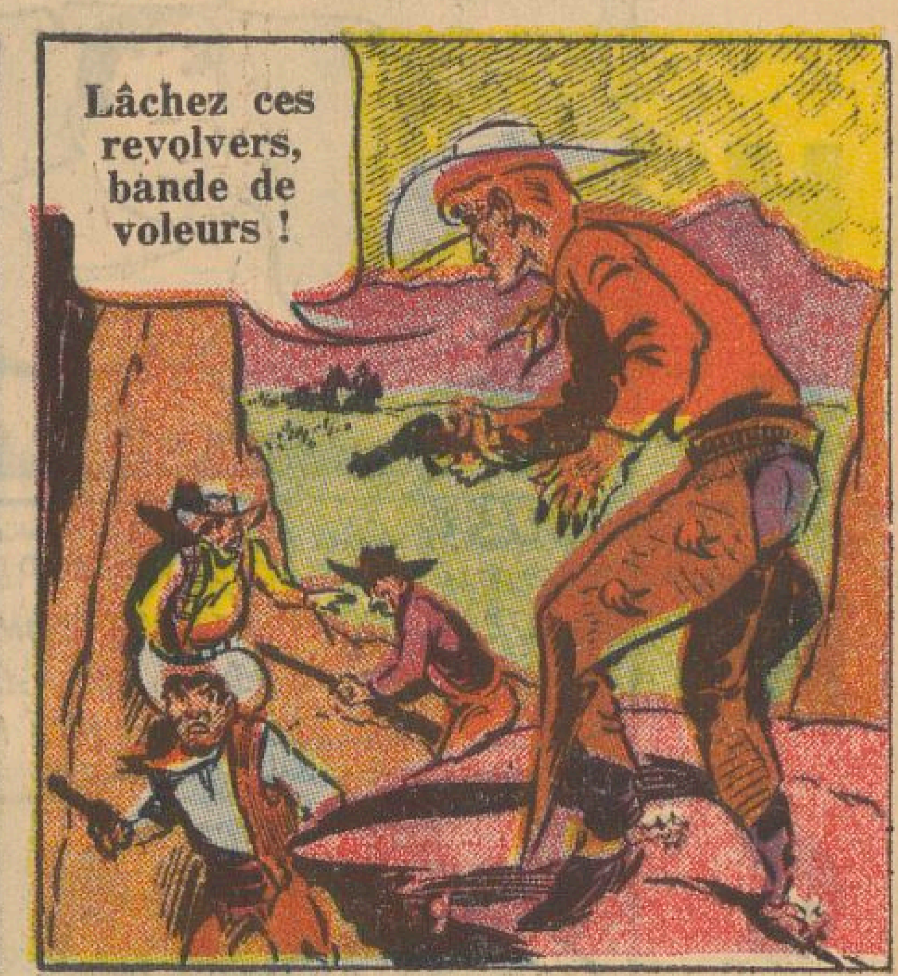


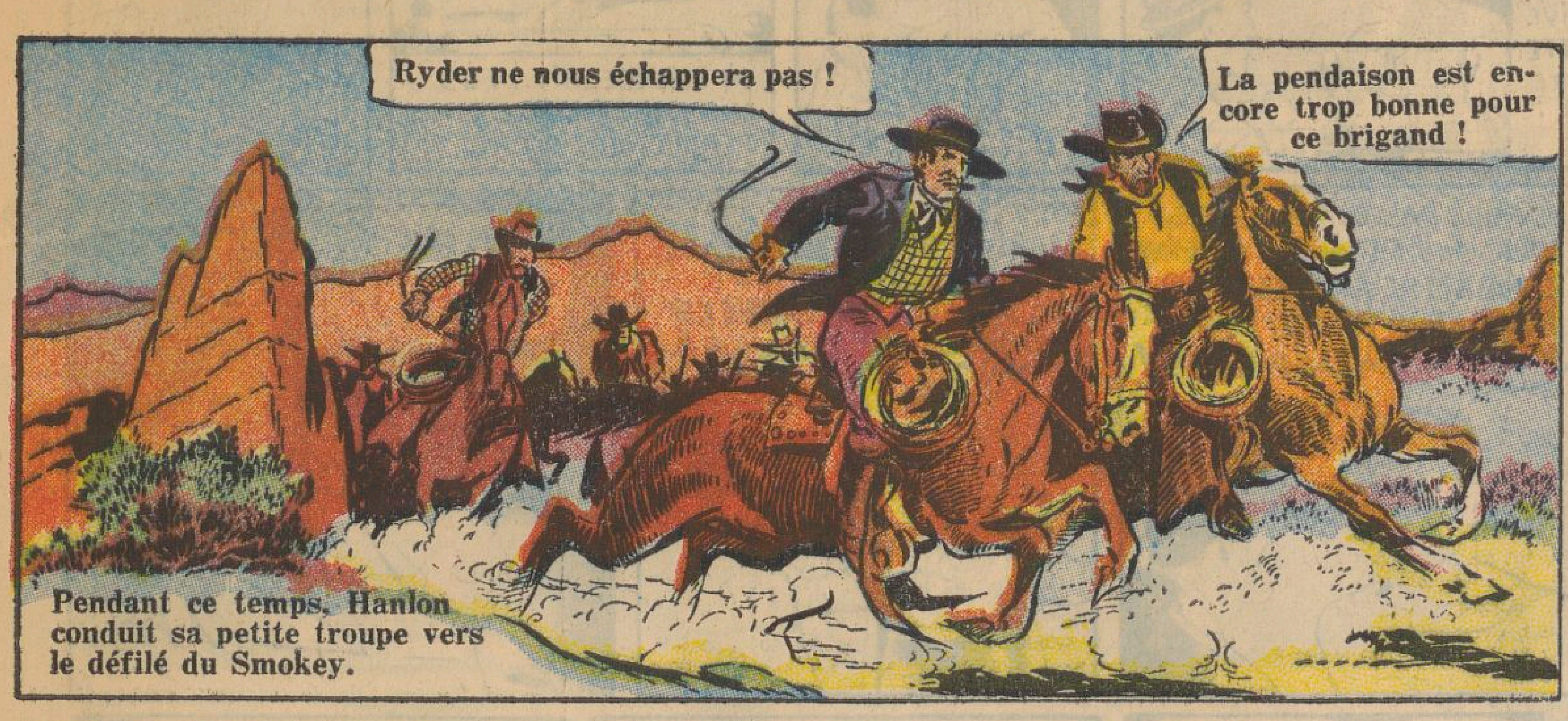


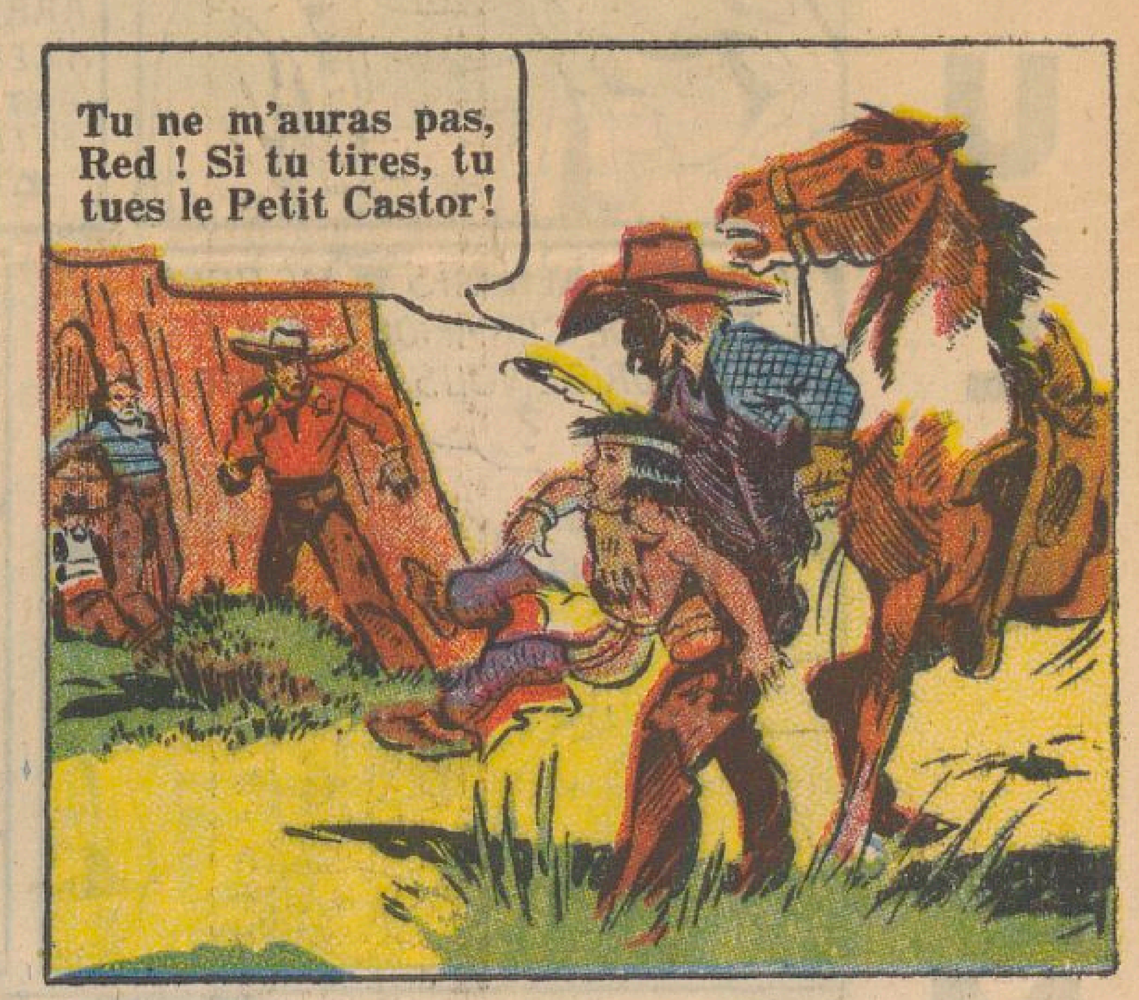




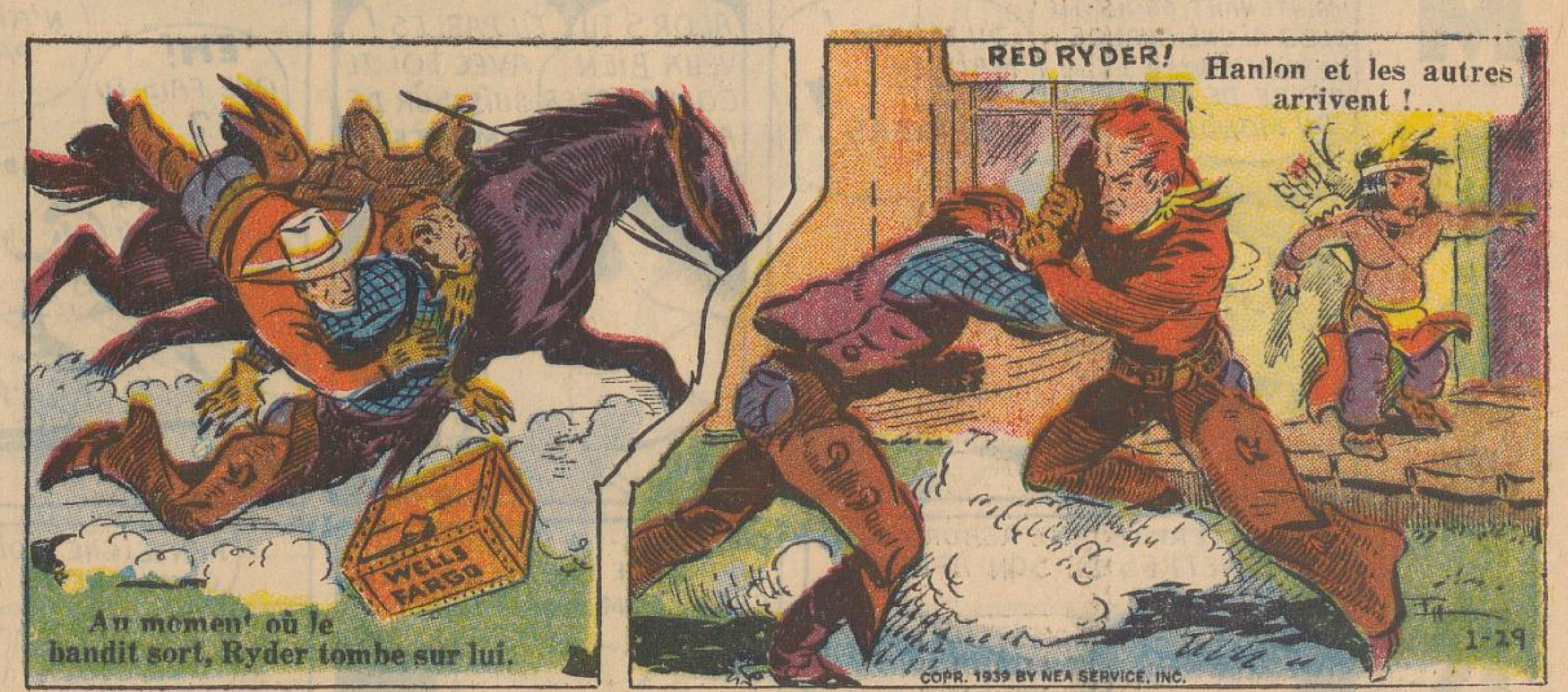












A SUIVRE

Une expérience amusante

Le « punctum caecum »

Nous avons tous, dans l'œil, une petite zone qui ne voit pas. C'est le « punctum caecum », ou point aveugle. Fermez l'œil droit et regardez le point noir de l'œil gauche. Vous apercevrez en même temps la croix noire. Maintenant, approchez légèrement le dessin, ou éloignez-le. Vous découvrirez une distance précise (environ 14 cm.) où la croix noire disparaîtra.

- - - - -

POUR RIRE UN PEU

Au régiment

Bobochon. — Le maréchal des logis a été emporté par une phtisie galopante.

Panouche. — Galopante ? Il était cependant si bon cavalier !

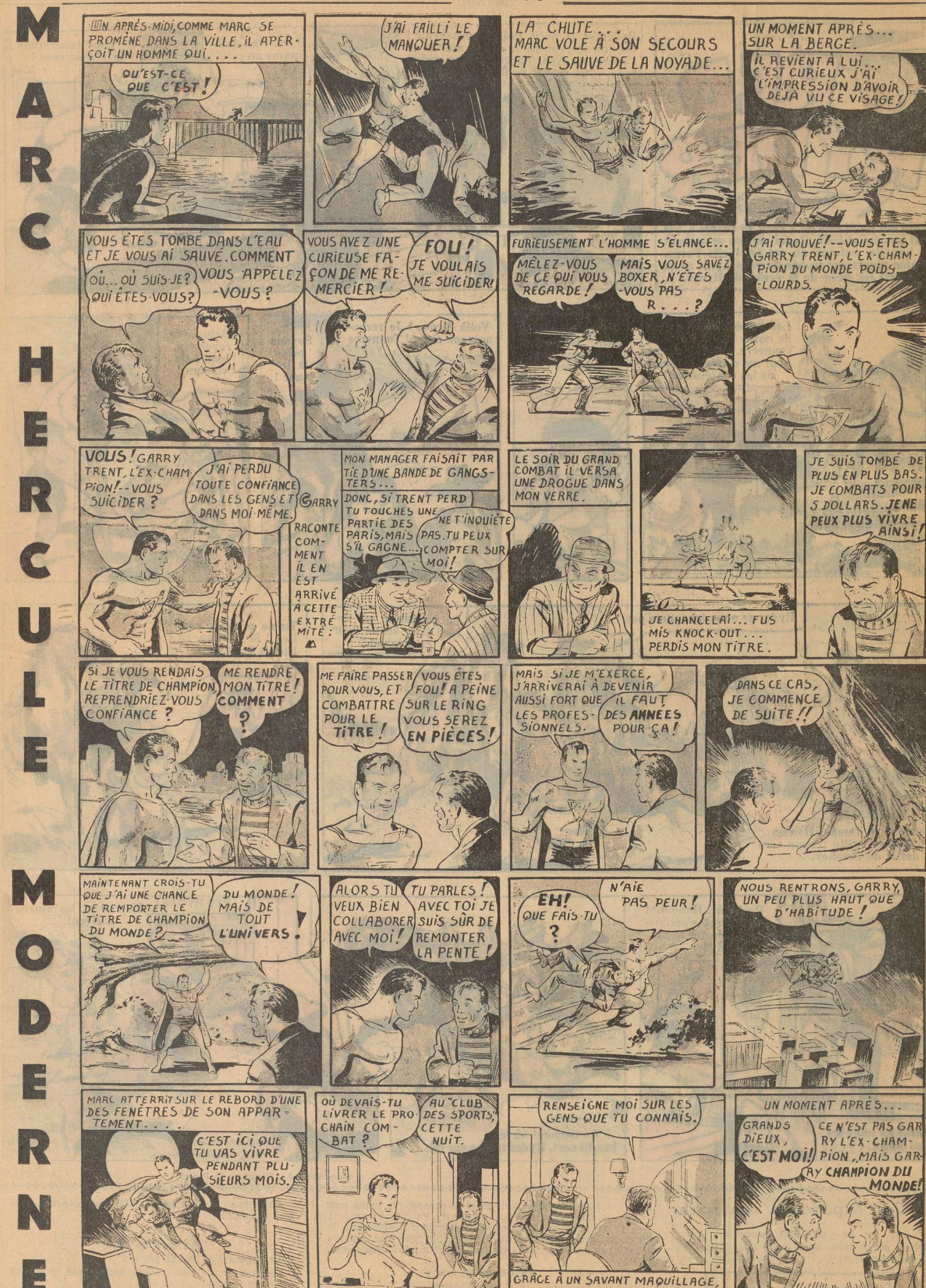
- - - - -

Au bord de l'eau

Le passant. — Bonne pêche ?

Le pêcheur. — Non... deux heures que je suis là pour des prunes !

Le passant. — J'vous trouvais aussi une drôle de poire !


MARC HERCULE MODERNE
UN APRÈS-MIDI, COMME MARC SE PROMÈNE DANS LA VILLE, IL APERÇOIT UN HOMME QUI....
QU'EST-CE QUE C'EST !
J'AI FAILLI LE MANQUER !
LA CHUTE... MARC VOLE À SON SECOURS ET LE SAUVE DE LA NOYADE...
UN MOMENT APRÈS... SUR LA BERGE.
IL REVIENT À LUI... C'EST CURIEUX J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR DÉJÀ VU CE VISAGE !
VOUS ÊTES TOMBÉ DANS L'EAU ET JE VOUS AI SAUVÉ. COMMENT VOUS APPELEZ-VOUS ?
OÙ... OÙ SUIS-JE ? QUI ÊTES-VOUS ?
VOUS AVEZ UNE CURIEUSE FAÇON DE ME REMERCIER !
FOU ! JE VOULAIS ME SUICIDER !
FURIEUSEMENT L'HOMME S'ÉLANCE...
MÊLEZ-VOUS DE CE QUI VOUS REGARDE !
MAIS VOUS SAVEZ BOXER, N'ÊTES-VOUS PAS R...?
J'AI TROUVÉ ! -- VOUS ÊTES GARRY TRENT, L'EX-CHAMPION DU MONDE POIDS-LOURDS.
VOUS ! GARRY TRENT, L'EX-CHAMPION ! -- VOUS SUICIDER ?
J'AI PERDU TOUTE CONFIANCE DANS LES GENS ET DANS MOI-MÊME.
GARRY RACONTE COMMENT IL EN EST ARRIVÉ À CETTE EXTRÉMITÉ :
MON MANAGER FAISAIT PARTIE D'UNE BANDE DE GANGSTERS...
DONC, SI TRENT PERD TU TOUCHES UNE PARTIE DES PARIS, MAIS S'IL GAGNE...
NE T'INQUIÈTE PAS. TU PEUX COMPTER SUR MOI !
LE SOIR DU GRAND COMBAT IL VERSA UNE DROGUE DANS MON VERRE.
JE CHANCELAI... FUS MIS KNOCK-OUT... PERDIS MON TITRE.
JE SUIS TOMBÉ DE PLUS EN PLUS BAS. JE COMBATS POUR 5 DOLLARS. JE NE PEUX PLUS VIVRE AINSI !
SI JE VOUS RENDAIS LE TITRE DE CHAMPION, REPRENDRIEZ-VOUS CONFIANCE ?
ME RENDRE MON TITRE ! COMMENT ?
ME FAIRE PASSER POUR VOUS, ET COMBATTRE POUR LE TITRE !
VOUS ÊTES FOU ! À PEINE SUR LE RING VOUS SEREZ EN PIÈCES !
MAIS SI JE M'EXERCE, J'ARRIVERAI À DEVENIR AUSSI FORT QUE LES PROFESSIONNELS.
IL FAUT DES ANNÉES POUR ÇA !
DANS CE CAS, JE COMMENCE DE SUITE !!
MAINTENANT CROIS-TU QUE J'AI UNE CHANCE DE REMPORTER LE TITRE DE CHAMPION DU MONDE ?
DU MONDE ! MAIS DE TOUT L'UNIVERS !
ALORS TU VEUX BIEN COLLABORER AVEC MOI !
TU PARLES ! AVEC TOI JE SUIS SÛR DE REMONTER LA PENTE !
EH ! QUE FAIS-TU ?
N'AIE PAS PEUR !
NOUS RENTRONS, GARRY, UN PEU PLUS HAUT QUE D'HABITUDE !
MARC ATTERRIT SUR LE REBORD D'UNE DES FENÊTRES DE SON APPARTEMENT....
C'EST ICI QUE TU VAS VIVRE PENDANT PLUSIEURS MOIS.
McClure Newspaper Syndicate
OÙ DEVAIS-TU LIVRER LE PROCHAIN COMBAT ?
AU "CLUB DES SPORTS", CETTE NUIT.
RENSEIGNE-MOI SUR LES GENS QUE TU CONNAIS.
GRÂCE À UN SAVANT MAQUILLAGE, MARC TRANSFORME SON VISAGE.
UN MOMENT APRÈS...
GRANDS DIEUX, C'EST MOI !
CE N'EST PAS GARRY L'EX-CHAMPION, MAIS GARRY CHAMPION DU MONDE !

(Trait d'Union Press.)

Solution des problèmes parus la semaine précédente.

1) Le numéro perdu

Le numéro du permis de conduire égaré est : 7391137.

- - - - -



2) Le cercle magique

Voici comment il faut disposer les neuf premiers chiffres pour que le total d'un diamètre quelconque soit 15, en comptant le 5 central.

Prouesses Mathématiques

La croix et les deux cierges

Il s'agit de découper d'un seul coup de ciseaux une feuille de papier rectangulaire de 20 centimètres sur 30 environ, et d'obtenir neuf morceaux qui, une fois disposés selon le dessin, formeront une croix, son piédestal et les cierges allumés.

Cela paraît impossible. C'est au contraire très facile.

Voir solution dans prochain numéro.

DANS LE MONDE ENTIER

Il y a actuellement un si grand nombre de candidats « speakers » pour les postes émetteurs de T. S. F. en Amérique, qu'on a décidé de les sélectionner en leur faisant passer un examen qui consiste à prononcer rapidement des phrases difficiles.

Pourquoi ne ferait-on pas de même en Belgique ? On pourrait, par exemple, demander aux candidats de dire dix fois de suite, sans se tromper : « La chatte de l'archiduchesse est sèche, archisèche ».

Ou encore : « Buvons une bien bonne bouteille de bien bon vin blanc vieux ».

A moins qu'ils ne préfèrent prononcer : « Je ne sais si j'exagère, mais je veux et j'exige ces jolis oiseaux jasants ».

Nos Mots Croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2							■	■		
3			■		■					
4										■
5										■
6		■				■			■	
7					■					
8			■						■	
9						■		■		
10			■							

PROBLEME N° 43

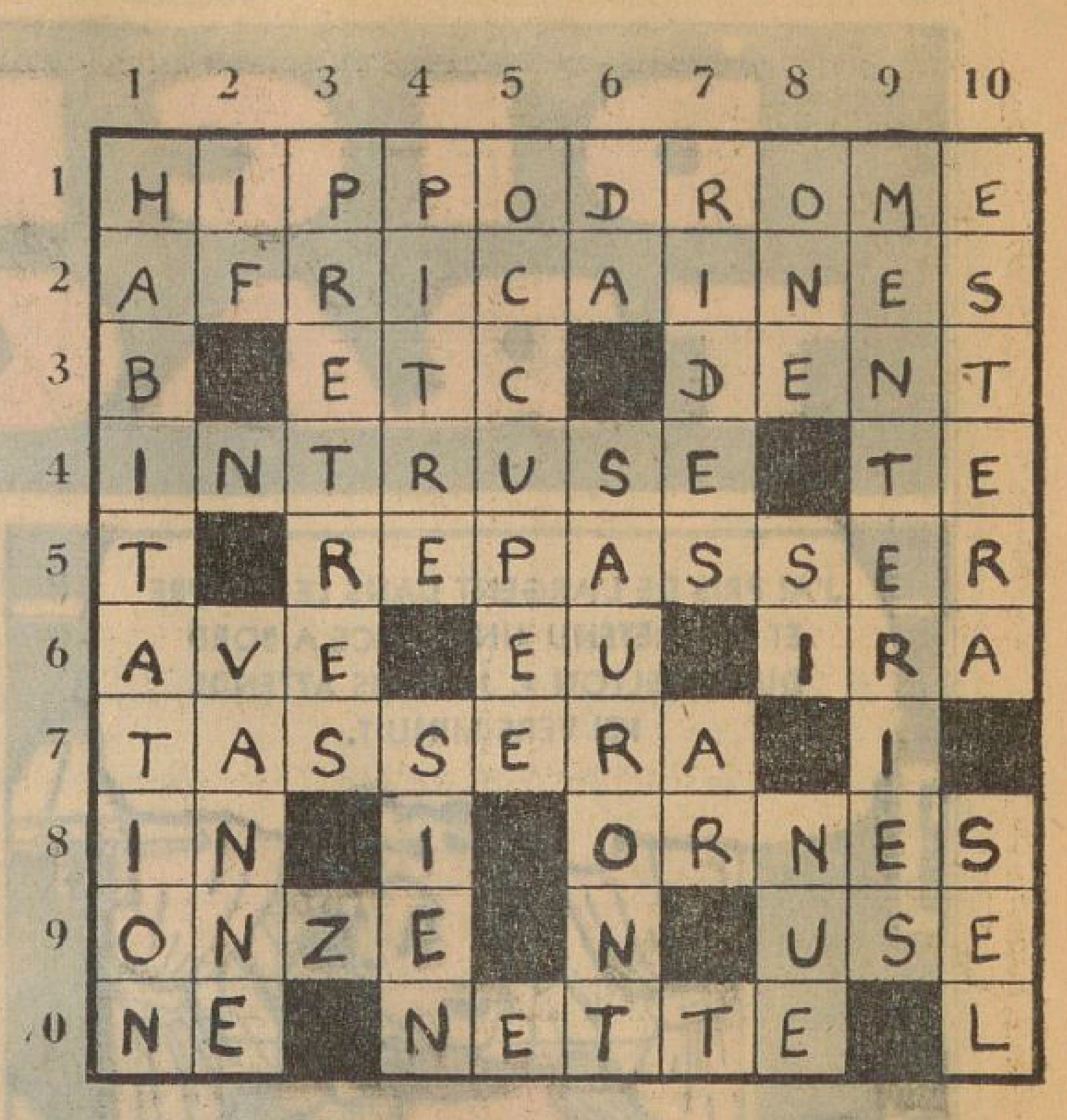
Horizontalement :

1. Manque de patience.
2. Plier en rouleau — interjection qui sert à appeler.
3. Petit ruisseau — donner de l'air — orner d'illuminations.
5. Le géomètre s'en occupe.
6. Possessif pluriel — pronom indéfini.
7. Allure du cheval, entre le pas et le galop — le serrurier en possède de fameux trousseaux.
8. Au milieu de LION — coups de la main.
9. Utilisé par le vannier — du verbe rire.
10. Venu au monde — vieilles pantoufles.

Verticalement :

1. Arrosement des prés, des terres à l'aide de rigoles.
2. Mollusque bien connu — la reine des fleurs.
3. Participe passé du verbe pouvoir — jeu qui se joue avec des cartons et des numéros.
4. Brins de bois soufré qu'on enflamme.
5. Règle d'architecte — possessif — perroquet à longue queue.
6. Se rendrait — les consonnes de CAP.
7. Inscrira sur un rôle.
8. Femmes de rois.
9. D'un prix élevé (féminin) — note de musique.
10. Initiales de points cardinaux — qui est sur son séant.

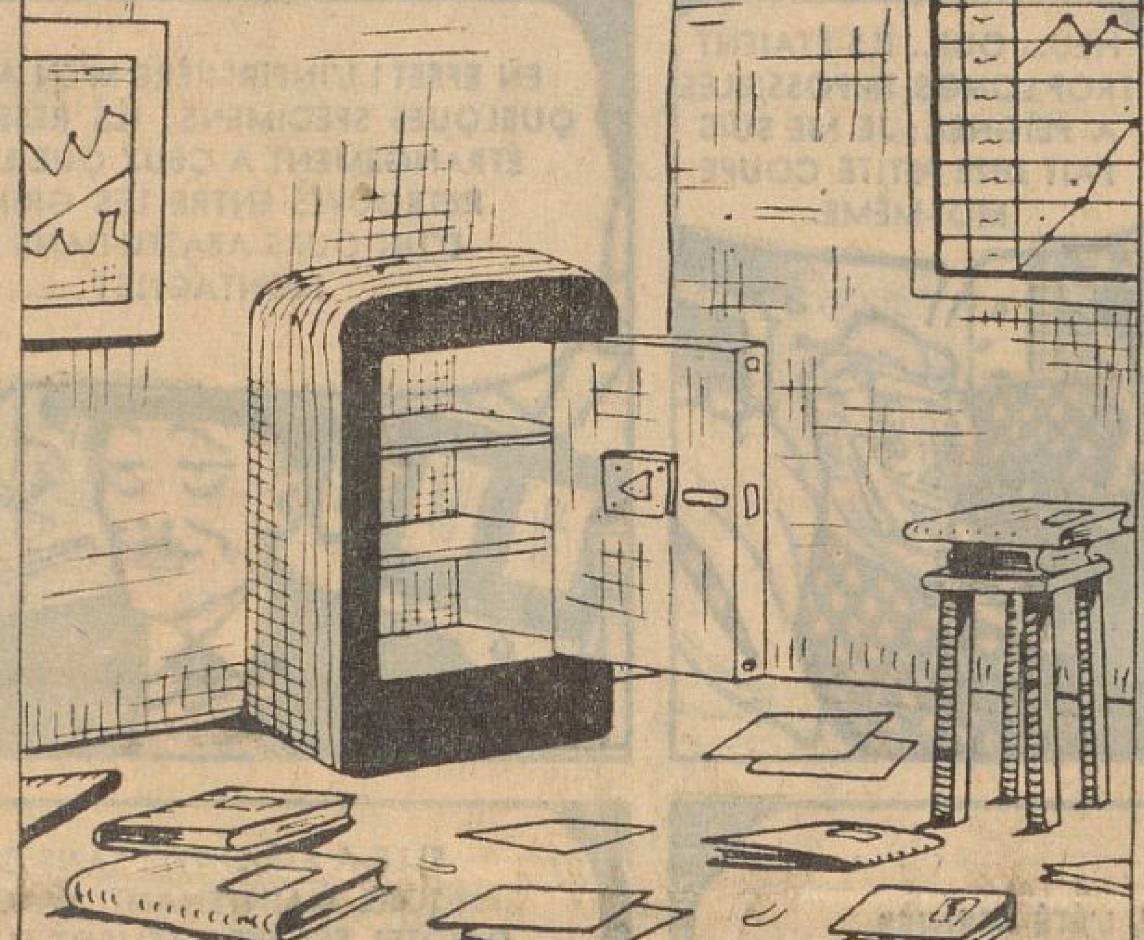
ROVA.

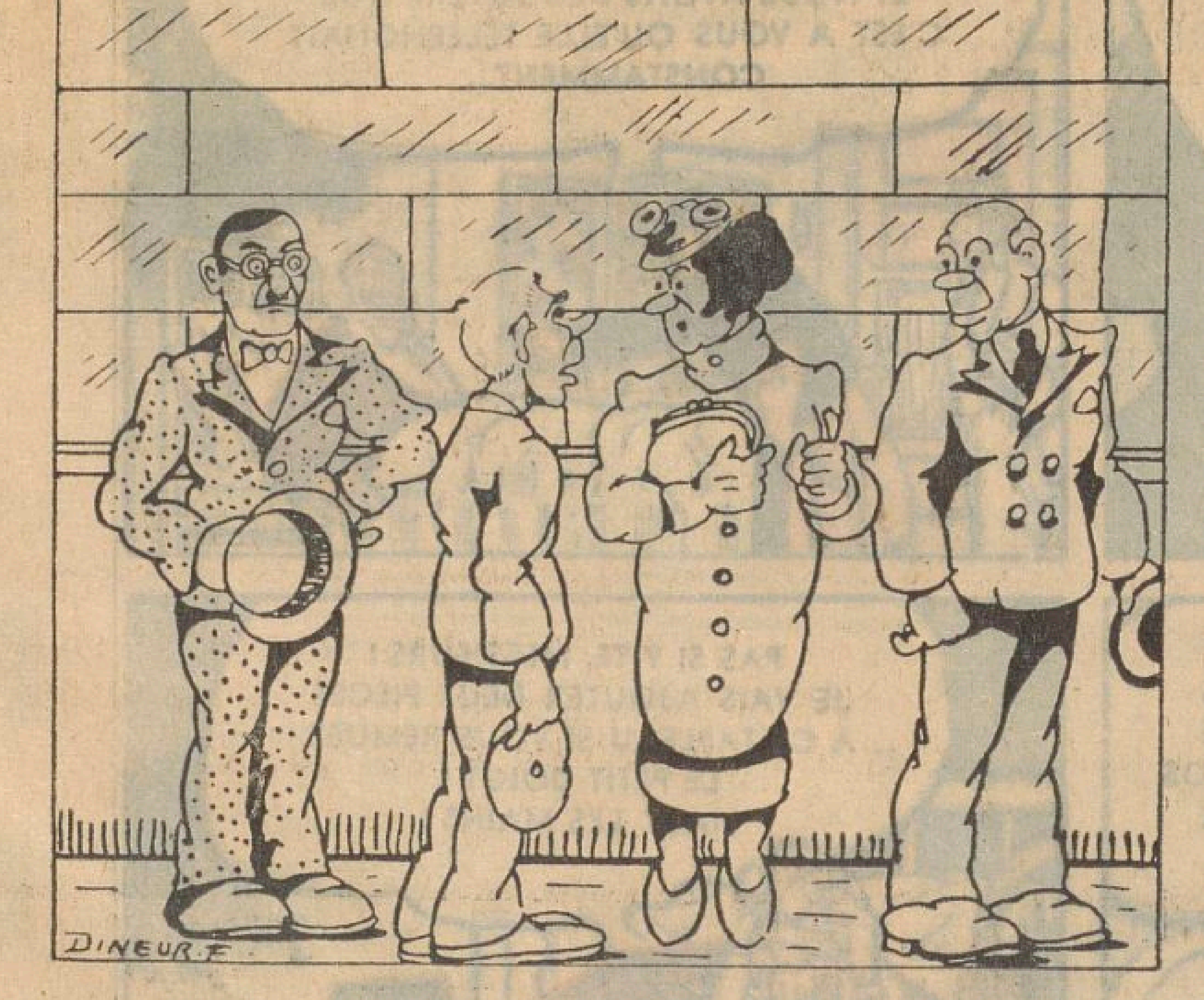


	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	H	I	P	P	O	D	R	O	M	E
2	A	F	R	I	C	A	I	N	E	S
3	B	■	E	T	C	■	D	E	N	T
4	I	N	T	R	U	S	E	■	T	E
5	T	■	R	E	P	A	S	S	E	R
6	A	V	E	■	E	U	■	I	R	A
7	T	A	S	S	E	R	A	■	I	■
8	I	N	■	I	■	O	R	N	E	S
9	O	N	Z	E	■	N	■	U	S	E
10	N	E	■	N	E	T	T	E	■	L

SOLUTION DU PROBLEME N° 42

LES ENQUÊTES DE FLUP DÉTECTIVE





Le Coffre-Fort

Le banquier Bram a constaté que l'on avait vidé le contenu du coffre-fort placé dans une pièce dont il avait seul l'accès. Il convoque le détective Flup. Les conclusions du policier sont les suivantes :

Le banquier a quatre employés (de gauche à droite : Jean, Joseph, Irma et Louis). Bram est le seul à pénétrer dans la pièce au coffre-fort et jamais une autre personne n'y avait eu accès avant le vol. Les clefs du banquier lui ont été dérobées la veille au soir.

Donc, c'est un des employés ! fait Flup.

Oui, mais lequel ?

(Voir solution la semaine prochaine).

Dans le Monde Entier

Les habitants de Canton, en Chine, avaient, ces temps derniers, pris la déplorable habitude de « resquiller » dans les autobus. Chaque jour, on prenait sur le fait des voyageurs sans billets.

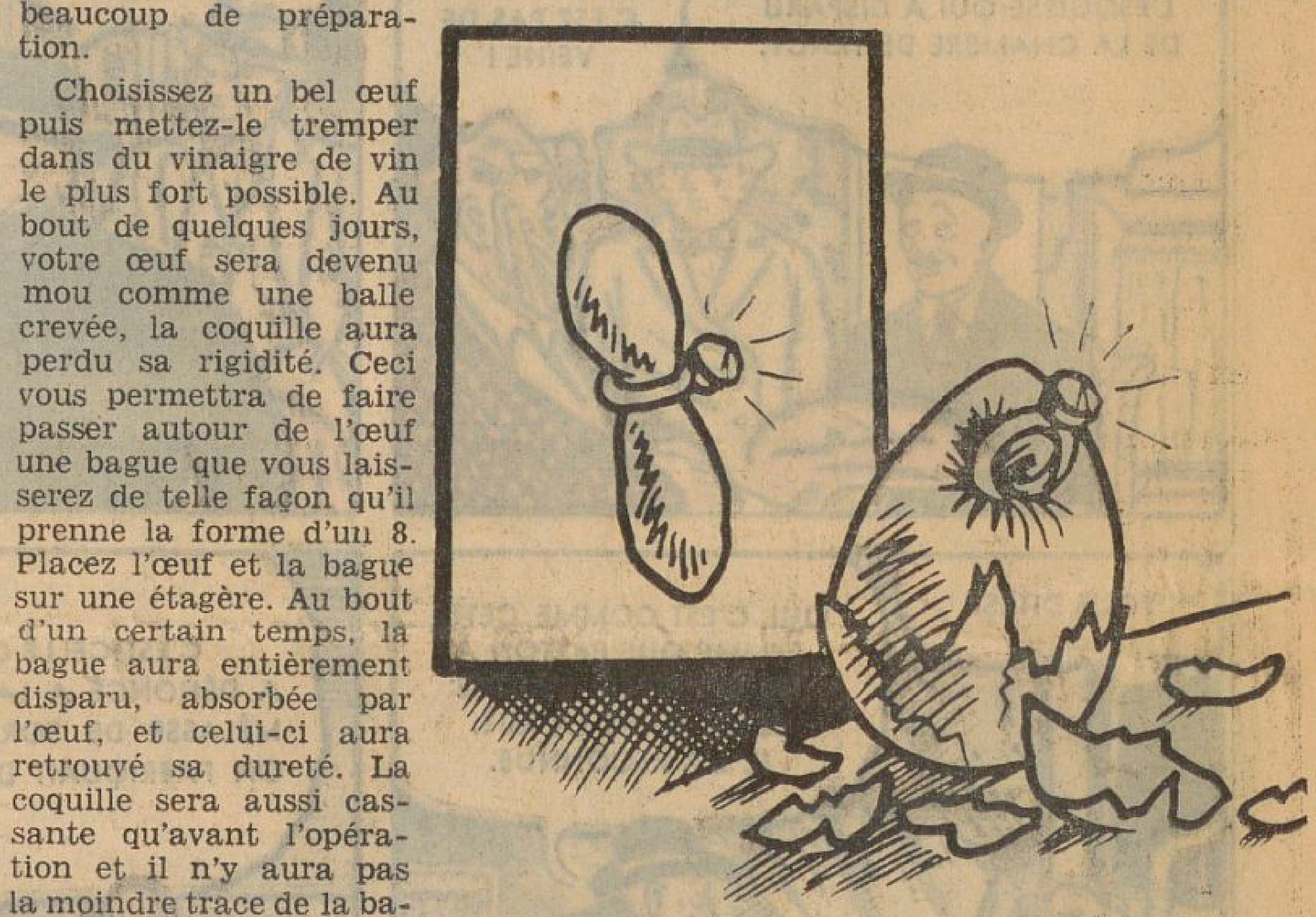
Les amendes, même sévères, n'ayant donné que de médiocres résultats, les autorités municipales ont décrété une punition qui s'est révélée très efficace : tout amateur de transport gratuit pris en flagrant délit est conduit à 30 kilomètres du centre de la ville... et autorisé à s'en retourner à pied !

Réflexion faite, il est nettement préférable de prendre un billet.

Voici Pâques et avec lui les œufs qu'il nous apportera. Voici un cadeau que vous ferez. Seulement, son caractère spécial demande beaucoup de préparation.

Choisissez un bel œuf puis mettez-le tremper dans du vinaigre de vin le plus fort possible. Au bout de quelques jours, votre œuf sera devenu mou comme une balle crevée, la coquille aura perdu sa rigidité. Ceci vous permettra de faire passer autour de l'œuf une bague que vous laisserez de telle façon qu'il prenne la forme d'un 8. Placez l'œuf et la bague sur une étagère. Au bout d'un certain temps, la bague aura entièrement disparu, absorbée par l'œuf, et celui-ci aura retrouvé sa dureté. La coquille sera aussi cassante qu'avant l'opération et il n'y aura pas la moindre trace de la bague se trouvant à l'intérieur. Il ne vous restera plus qu'à offrir votre œuf en recommandant de l'ouvrir et surtout de ne pas le manger et vous pourrez jouir de la surprise joyeuse de la personne qui l'aura reçu.

Cop. Lutetia-Press.

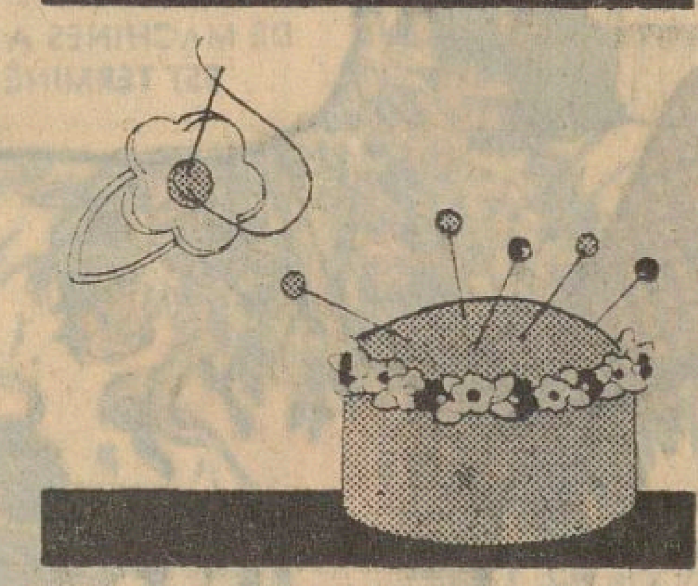


POUR NOS LECTRICES

UNE PELOTE EN FEUTRE

Voici, pour piquer vos épingles, une petite pelote gentille et vite faite qui sera bien pratique dans votre chambre.





Prenez une boite de carton ronde et un peu haute que vous remplirez de son bien tassé. Recouvrez le dessus d'un morceau de tissu quelconque que vous surjetterez sur le bord de la boite de façon à maintenir le son bien serré. Ensuite, vous recouvrirez toute la boite de feutre gris ; le tour d'abord, le dessus ensuite, maintenus par des surjets.

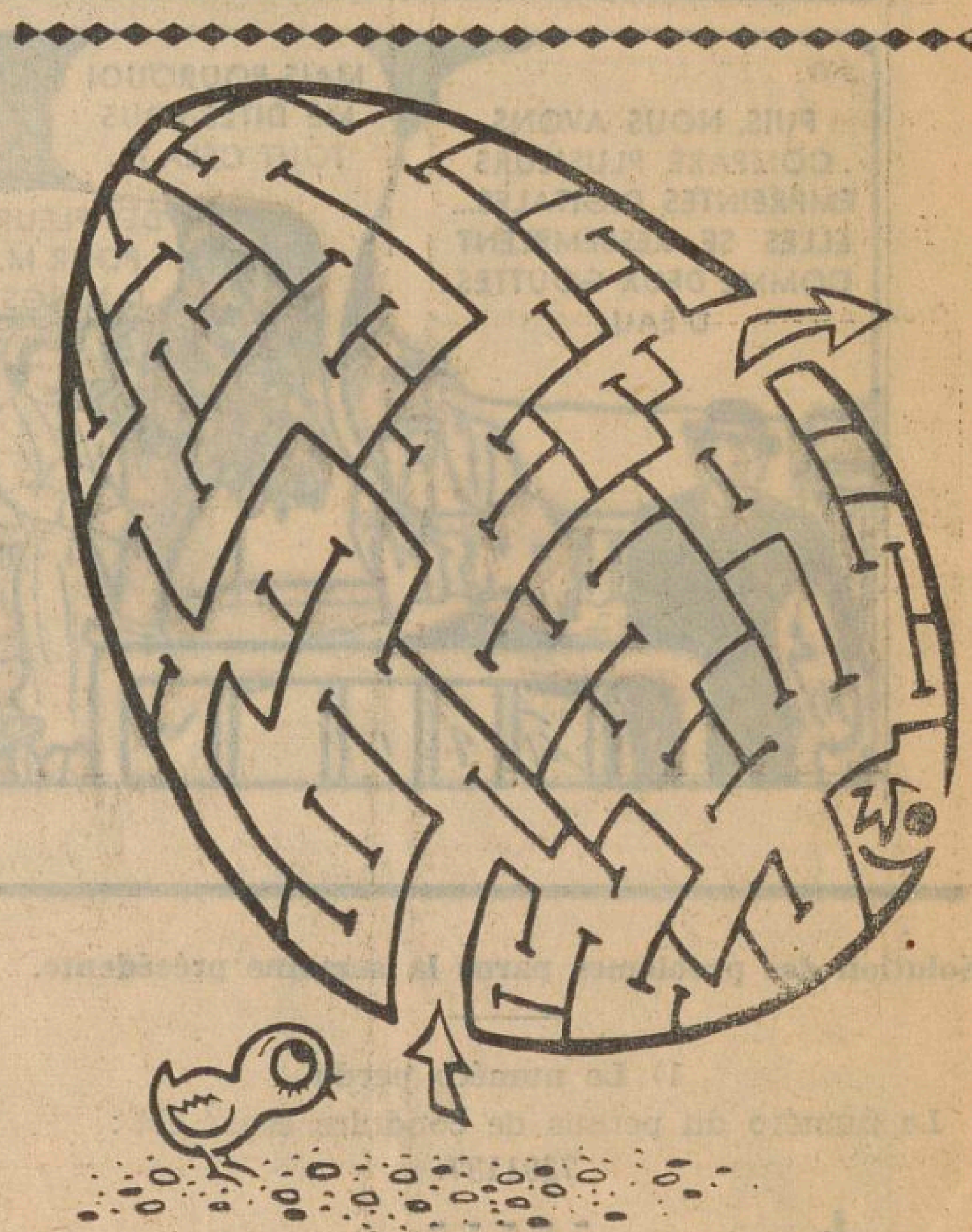
Enfin, pour la garnir, vous découperez dans du feutre rose les petites fleurs dont nous vous donnons ci-dessus le patron et, dans du feutre vert, les feuilles.

Ce sera bien amusant, à ce moment, d'entourer la pelote d'une guirlande de ces fleurettes, en ayant soin de coudre d'abord les feuilles deux par deux et, par-dessus, les fleurs maintenues par un point, comme l'indique le dessin.

RIONS UN PEU

— Quelle différence y a-t-il entre un hippopotame et un rhinocéros ?

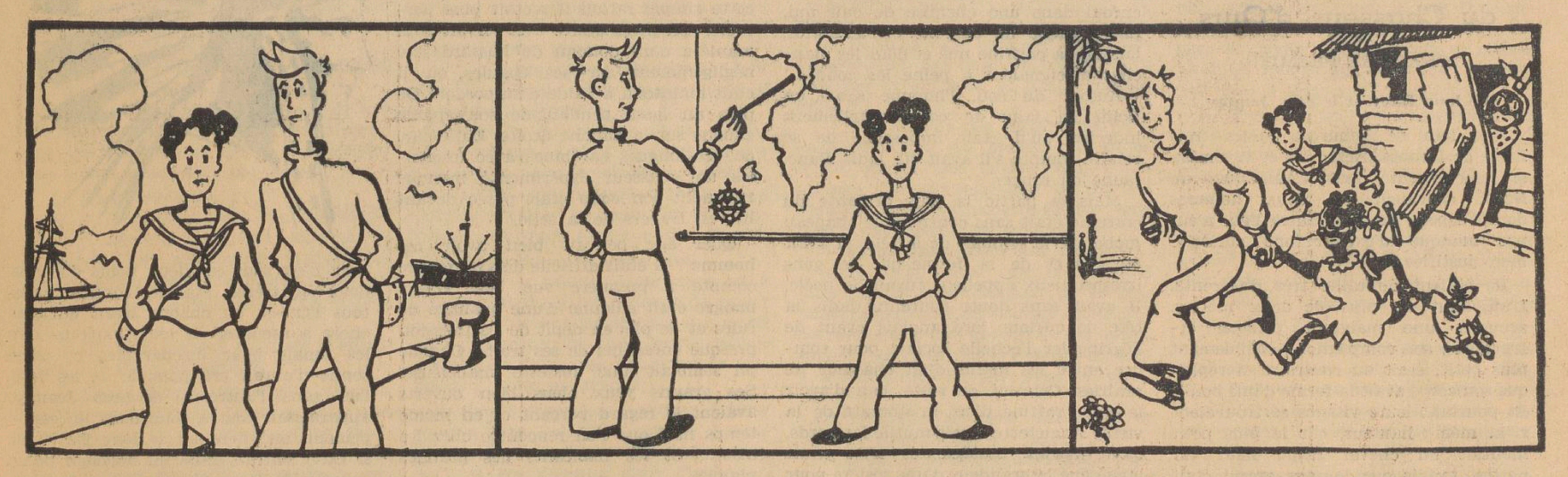
— Le rhinocéros, c'est celui qui a un bouchon de radiateur sur le nez.



Un imprudent petit poulet, désobéissant à sa mère, loin du poulailler s'en allait...

Contrairement à son frère de la fable de La Fontaine, il n'a pas rencontré le renard, mais il s'est égaré. Aidez-le à traverser ce gros œuf pour atteindre son poulailler.





Les petits copains se seront demandé ce ce qu'étaient devenus Sus et Flup !

. . . .

Ils nous est arrivé des aventures extraordinaires...

Nous avons parcouru toutes les latitudes et longitudes...

Nous pouvons dire que la Planisphère n'a plus de secrets pour nous...

...Nous avons sauvé la petite Bimbâ des mains d'une horrible sorcière...

Nous l'avons adoptée ; elle fut notre porte-bonheur depuis...



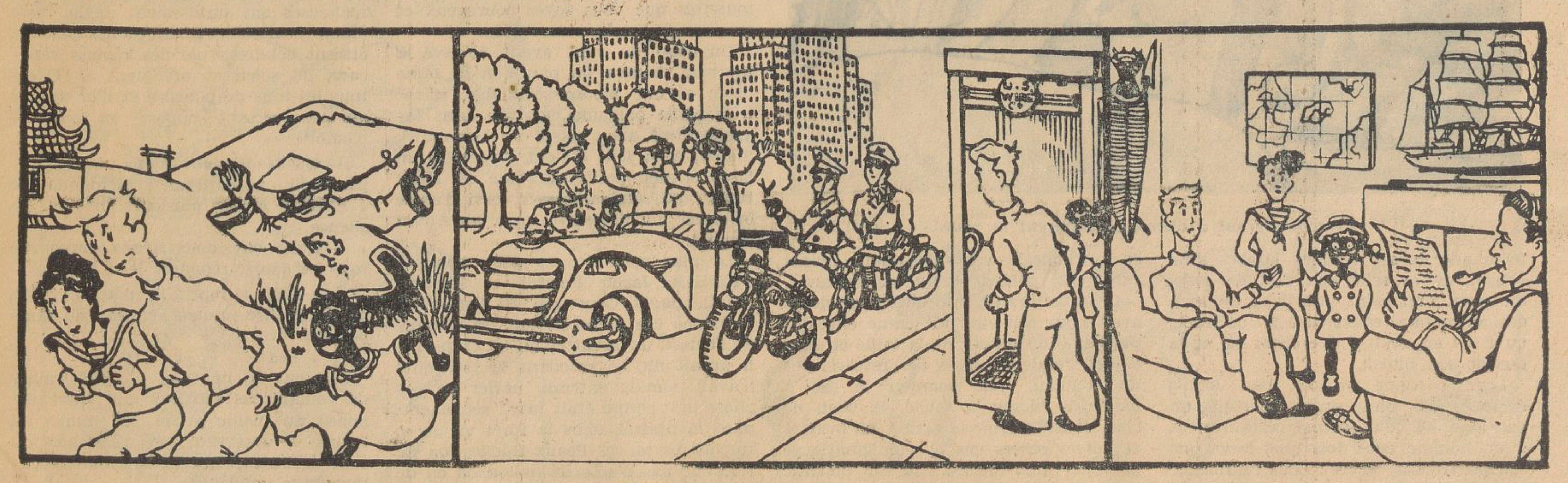
Nous avons monté les mustangs les plus fougueux du Far-West.

Nous avons vécu avec d'authentiques Peaux-Rouges...

Marius n'avait rien vu et Titin n'est qu'un pôvre petit pitchounet...

Nous avons affronté les peuplades les plus sauvages !...

Nous avons goûté les délices et les enchantements des îles Hawaï, traversé les forêts vierges au Brésil, les Andes au Chili...



Chinois et Japonais nous ont donné du fil à retordre, mais nous leur avons laissé en échange quelques échantillons de « Zwanze » ! !

Gangsters et Kidnappers ont eu fort à faire avec « Sus and Flup » ; ils se souviendront de ces damnés « Kids ».

- - - - - -

Bref, nous en avons vu de toutes les couleurs. Nous les raconterons à notre ami Joë Muray pour les aimables lecteurs et les gentilles lectrices de SPIROU.

LES VAUTOURS DE LA SAVANE

par Karl MAY

(Traduction de A. Canaux)

Première Partie

Le Fils du Chasseur d'Ours

CHAPITRE PREMIER

Le long Davy et le gros Jemmy

Non loin de l'endroit où les trois Etats de Dahota, Nebraska et Wyoming se rencontrent dans l'Amérique du Nord, chevauchaient deux hommes dont l'aspect, en tout autre lieu, n'eût pas manqué d'exciter une curiosité bien justifiée.

Ils étaient de taille très différente. L'un, haut de plus de deux mètres, accusait une maigreur presque effrayante ; son compagnon, sensiblement plus petit, était au contraire si replet, que son corps avait la forme d'une boule. Et pourtant leurs visages se trouvaient à la même hauteur, car le plus petit montait un cheval trapu haut sur pattes, tandis que le plus grand était assis sur un chétif petit mulet. Le premier semblait donc suspendu en l'air, alors que le second, en se penchant un tant soit peu de côté, pouvait poser à terre une de ses longues jambes sans bouger de la selle. En fait de selle, du reste, l'un avait une peau de loup et l'autre une couverture si déchirée, qu'il n'y en avait guère entre lui et le dos de son mulet.

Leur costume n'était pas moins étrange. Le plus grand portait un pantalon de cuir destiné certainement à un homme deux fois plus large que son propriétaire actuel. Sous l'influence successive du froid et de la chaleur, de la sécheresse et de la pluie, l'objet en question s'était tellement racorni, qu'il arrivait à peine au-dessous des genoux du cavalier. Ses pieds étaient nus dans des chaussures indescriptibles qui semblaient remonter à Mathusalem et auxquelles chaque possesseur avait dû ajouter quelque pièce, sans y mettre beaucoup de cirage, car elles avaient tous les reflets des sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Le buste décharné du cavalier était enfoui dans une chemise de cuir qui, par manque de boutons ou d'agrafes, laissait sa poitrine nue et dont les manches atteignaient à peine les coudes.

Autour du cou, l'homme avait un fichu de laine de couleur tellement indécise, qu'il était impossible de se rendre compte s'il avait été jadis blanc, jaune ou rouge.

Mais la partie la plus brillante du costume était sans contredit le chapeau juché sur le sommet de la tête. Il avait été gris et de la forme que les gens irrespectueux appellent tuyau de poêle. Il avait sans doute couronné jadis la tête de quelque lord anglais avant de dégringoler l'échelle sociale pour tomber entre les mains d'un chasseur de prairies. Celui-ci, du reste, loin d'avoir le goût raffiné d'un aristocrate de la vieille Angleterre, avait mutilé les bords, qu'il jugeait inutiles, et n'en avait laissé que la grandeur d'une visière pour protéger ses yeux du soleil. De plus, persuadé que la tête d'un homme des prairies a besoin d'air, il avait taillé le fond et les côtés à coups de couteau, en sorte que les vents des quatre points cardinaux pouvaient s'y rencontrer.



Ils remontèrent à cheval et suivirent la piste..

Le plus grand des deux voyageurs avait pour ceinture une corde enroulée plusieurs fois autour de la taille et dans laquelle étaient passés des revolvers et un couteau, sans compter le sac à balles, la blague à tabac, la peau de chat pour contenir la farine, un briquet et autres objets des plus énigmatiques pour les non-initiés. Sur sa poitrine pendait une pipe attachée à une lanière de cuir, et quelle pipe ! Le chasseur l'avait fabriquée lui-même, et comme il avait l'habitude d'en mâchonner le tuyau quand il n'avait plus de tabac, il avait dû remplacer le tuyau à demi-mangé par une tige creuse de sureau.

Par contre, son habillement ne se composait pas seulement de souliers, pantalon, chemise et chapeau, il comprenait encore un vêtement que tout le monde ne possède pas : un imperméable, un américain véritable qui, à la première averse, se ratatine au point de diminuer de moitié en longueur comme en largeur. Et comme pour cette simple raison il n'était plus portable, son propriétaire s'en servait à la manière d'un dolman de hussard jeté négligemment sur ses épaules, où il était maintenu à l'aide d'un cordon. De plus un lasso pendait de son épaule gauche sur la hanche droite. Enfin une de ces longues carabines avec lesquelles un chasseur expérimenté manque rarement son coup était posée devant lui, en travers de la selle.

Quel âge pouvait bien avoir cet homme ? Il était difficile de s'en rendre compte à première vue. Son visage maigre était sillonné d'une quantité de rides et de plis en dépit de l'expression presque enfantine de ses traits. Chaque pli semblait une fossette malicieuse. Ses grands yeux bleus bien ouverts avaient le regard perçant et en même temps naïf que l'on rencontre chez les marins et les habitants des grandes plaines.

Quant au mulet qui le portait, il était plus robuste qu'il n'en avait l'air, et s'il avait parfois des velléités d'échapper à son rôle, une rude pression des interminables jambes de son cavalier lui ôtait vite l'envie de toute résistance.

L'autre voyageur, malgré l'ardeur d'un soleil brûlant, portait une fourrure dont le poil était à peu près entièrement absent, à l'exception d'une petite touffe par-ci par-là semblable à une oasis dans le désert.

Sous cette fourrure apparaissaient deux gigantesques bottes à revers. Un panama à larges bords recouvrait la tête beaucoup trop petite pour lui, en sorte qu'il siégeait généralement sur la nuque de son propriétaire. Les manches du vêtement étaient si longues, qu'elles cachaient complètement les mains ; bref, le visage seul du cavalier était visible, mais il était intéressant. Rasé comme celui de l'autre, ses joues rouges étaient si pleines, que le nez avait peine à trouver sa place entre elles. Il en était de même des deux petits yeux noirs cachés entre les cils et les joues et qui étaient à la fois bienveillants et rusés. On lisait sur ce visage : « Regardez-moi bien, je suis un brave petit homme et il fait bon d'entrer en relations avec moi, à condition toutefois que vous soyez courageux et sensés ; sans cela, rien à faire ».

Un coup de vent ayant soulevé la fourrure montra un pantalon de laine bleue et une blouse semblable, serrée à la taille par une ceinture dans laquelle était aussi passé un tomahawk indien. A sa selle étaient suspendus un lasso et une petite carabine du Kentucky, qui semblait avoir servi d'arme offensive ou défensive dans plus d'un combat.

Le plus petit de ces deux hommes s'appelait Jacob Poivret et le plus grand, David Couronné. Si l'on avait prononcé ces noms devant un homme de l'Ouest, un squatter ou un trappeur, il aurait dit en secouant la tête qu'il n'avait jamais entendu parler de ces chasseurs: ce qui était faux; seulement, dans la prairie, dans la forêt vierge et surtout parmi les Peaux-Rouges, on ne s'occupe pas d'acte de naissance ou de baptême : chacun reçoit un surnom en rapport de ses aventures ou de ses qualités. Couronné, qui était un Yankee de pure race, n'était connu que sous le nom du « long Davy » ; Poivret, d'origine française, à cause de son embonpoint avait reçu celui de « gros Jemmy », c'est-à-dire gros Jacquot.



Et c'est sous ces deux noms que nos deux compères étaient connus dans tout l'Ouest, où chacun avait quelque chose à raconter de leurs exploits. On les tenait pour inséparables et personne n'aurait cru possible de les voir l'un sans l'autre. Si le gros Jemmy apparaissait tout à coup dans un campement, on cherchait le long Davy, et si Davy entrait dans un magasin pour acheter de la poudre ou du tabac, on lui demandait aussitôt ce qu'il voulait emporter pour Jemmy.

Leurs deux montures n'étaient pas moins attachées l'une à l'autre. Le grand cheval, aussi altier qu'il fût, n'avait jamais bu dans un fleuve ou un ruisseau si le petit mulet n'y avait bu en même temps, et celui-ci, de même, n'aurait pas touché à un brin d'herbe si celui-là ne l'avait d'abord flairé comme pour dire : « Puisque nos cavaliers sont en train de manger leurs rognons de buffle rôtis, déjeunons nous aussi. »

Hommes et bêtes ne se seraient pas davantage laissés dans l'embarras. Les maîtres s'étaient déjà sauvé mutuellement la vie au péril de la leur, et leurs animaux, à leur exemple, s'étaient rendu service réciproquement, qu'il s'agît de soulager son camarade ou de le défendre à coup de pied contre l'ennemi.

Depuis le matin les deux coursiers emportaient gaiement leurs cavaliers vers le Nord ; le soleil, après avoir atteint son zénith, descendait maintenant peu à peu à l'horizon. Il faisait très chaud, mais un vent rafraîchissant soufflait sur la prairie. Aussi le tapis d'herbe émaillé de fleurs multicolores n'avait pas les couleurs brunes et rousses de l'automne. Sa fraîche verdure égayait la vue, et les montagnes rocheuses qui surgissaient de la vaste plaine, semblables à des quilles géantes, étaient éclairées par les rayons verticaux du soleil et prenaient à l'Ouest tous les tons de pourpre et d'or, tandis que le versant opposé se couvrait d'ombre.

— Quelle distance allons-nous encore parcourir aujourd'hui ? demanda le « Gros » après plusieurs heures de silence.

— Celle que nous avons parcourue tous les jours, répondit le « Long ».

— « Well », reprit le petit en riant, cela veut dire jusqu'à l'endroit du campement.

— « Yes ».

Il y eut un nouveau silence. Jemmy ne voulait pas s'attirer une autre réponse du même genre. De temps en temps, il observait son camarade du coin de l'œil et n'attendait que l'occasion de se venger.

Le Long en effet, fut vite fatigué de se taire et, montrant la direction qu'ils suivaient :

— Connais-tu cette contrée ? demanda-t-il.

— Très bien.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— L'Amérique.

Le Long, dans un geste d'impatience, donna de l'éperon à son mulet en disant :

— Mauvais garnement !

— Qui ?

— Toi.

— Ah ! non ! Pourquoi ? Es-tu rancunier ?

— Pas du tout ; mais quand tu me réponds des sottises, je ne vois pas pourquoi je devrais être spirituel.

— Spirituel, oh ! là ! là ! Toi, spirituel ! Il y a tellement de viande sur tes os, qu'il n'y a pas de place pour l'esprit.

— Oh ! as-tu oublié ce que j'ai fait là-bas, au vieux pays ?

— Eh ! non. Une classe au lycée ! Je sais bien. Il me serait du reste difficile de l'oublier, car tu me le rappelles au moins trente fois par jour.

Le Gros se rebiffa.

— J'y suis bien forcé, répondit-il, je devrais même te le répéter quarante ou cinquante fois, afin que tu m'apprécies mieux à ma juste valeur. D'ailleurs, je n'ai pas fait qu'une classe, j'en ai fait trois.

— Tu n'aurais pas eu assez d'esprit pour en faire davantage.

— Allons donc ! j'avais plus d'esprit qu'il n'en fallait. Du reste, je sais très bien ce que tu en pensais alors. Pour moi, je n'oublierais jamais ce pays. Sais-tu bien que c'est là, derrière ces hauteurs, que nous avons fait connaissance ?

— Hélas ! c'était un jour de malchance. J'avais épuisé toute ma poudre et étais pourchassé par les Sioux. Les bandits finirent par s'emparer de moi, mais le soir tu arrivais.

— Oui, les imbéciles avaient allumé un tel feu, qu'on eût pu l'apercevoir du Canada. Je le vis et vis aussi, en me baissant, cinq Sioux qui avaient garrotté un blanc. Je n'avais pas fait comme toi, heureusement ; il me restait encore de la poudre. Je visais deux d'entre eux, tandis que le reste de la bande s'enfuyait, croyant avoir affaire à de nombreux ennemis. Tu recouvras ainsi ta liberté.

— J'étais libre, sans doute, mais combien furieux après toi.

— Parce que je n'avais pas tué les Indiens ? Mais ne sont-ils pas des hommes comme nous et pourquoi tuer un homme sans absolue nécessité ? Je suis un Français, moi, et non un cannibale.

— En suis-je un ?

— Hum ! grommela le Gros, tu as changé, car tu étais autrefois de l'avis de ceux qui voulaient se débarrasser au plus vite des Peaux-Rouges. Je t'ai ramené à nos idées.

— Oh ! tes idées d'humanité font vite place à de bons coups quand il s'agit de te défendre.

— J'ai la prétention d'être comme tout le monde... Mais vois donc, il y a comme un passage ici dans l'herbe.

Il arrêta son cheval et montra du doigt un rocher au pied duquel aboutissait une trace foncée parmi l'herbe.

Davy arrêta aussi son cheval.

— Dans la prairie, toute trace est à étudier, dit-il ; il est prudent de savoir qui l'on a devant ou derrière soi, sinon celui qui se couche dans l'herbe le soir risque fort de ne pas se relever le lendemain. Donc, en avant !

Ils se dirigèrent vers le rocher. Jemmy sauta à terre. Son vieux coursier, comme s'il avait compris cette conversation, enfonça ses naseaux dans l'herbe en reniflant doucement, et le mulet s'approcha aussi, en agitant la queue et les oreilles, comme pour examiner l'empreinte de ses gros yeux.

— Eh bien ! dit Davy qui trouvait l'inspection un peu longue, est-ce quelque chose d'important ?

— Je crois bien, un Indien a passé par ici à cheval, je reconnais leur manière de ferrer.

— C'était peut-être un blanc sur le cheval d'un Indien.

— C'est ce que je me disais, mais...

Il secoua la tête d'un air soucieux et suivit la piste un moment.

— Viens, cria-t-il tout à coup, le cheval n'était pas ferré et il était très fatigué, bien qu'il galopât. Son cavalier devait donc être très pressé.

Davy s'approcha, suivi des deux animaux, et se mit en devoir d'examiner la trace.

— Le cheval était en effet bien fatigué. Ou bien son maître était poursuivi ou il avait hâte d'arriver à un but.

— Je crois plutôt à ce dernier cas, car il n'y a pas de traces de poursuivants ; mais où pouvait être ce but ?

— Non loin d'ici.

Le Long regarda le Gros d'un air surpris.

— Tu m'as l'air bien sûr de ce que tu avances ; j'ai beau chercher, je ne vois pas ce qui peut te faire supposer cela.

— Je n'en suis pas surpris. Tu es si long qu'il faut au moins une année avant qu'une idée monte jusqu'à ton cerveau. Je soutiens que le but de l'homme ne devait pas être éloigné, sans quoi il eût ménagé sa monture.

— Tu as raison pour une fois.

— Je dirai même que cet homme était chargé d'une mission de la plus haute importance, et comme un Indien ne peut guère être envoyé qu'à d'autres Indiens, je crois pouvoir affirmer qu'il y a des Peaux-Rouges dans le voisinage.

Davy poussa un léger sifflement et regarda tout autour de lui.

— C'est fatal, grommela-t-il. Le garçon va d'Indiens à Indiens. Nous nous trouvons donc entre eux sans savoir où ils se tiennent. Nous courons le risque de tomber sur une tribu et d'avoir nos cheveux scalpés.

— C'est à craindre. Suivons cette piste.

— Nous aurons du moins l'avantage d'avoir vent de leur présence, tandis qu'ils ignorent la nôtre. Je me demande à quelle tribu ils peuvent bien appartenir.

— Moi aussi ; mais c'est difficile à deviner. Serait-ce par hasard des Sioux? As-tu entendu dire qu'ils aient déterré ces derniers temps le tomahawk de la guerre ?

— Non.

— Ne nous cassons donc pas la tête à chercher et soyons plutôt prudents. Cette contrée nous est très familière et, si nous ne faisons pas de bêtises, nous pourrons nous en tirer sains et saufs. En route !

Ils remontèrent à cheval et suivirent la piste pendant plus d'une heure, tout en regardant de côté et d'autre si quelque ennemi était en vue.

Le soleil déclinait, le vent s'élevait et la chaleur du jour diminuait peu à peu. Ils remarquèrent bientôt que le cavalier avait été forcé à la fin d'aller au pas, et même, à un endroit, le cheval avait dû tomber sur les genoux. Jemmy mit pied à terre pour mieux voir.

— C'est bien un Indien, dit-il, témoin ce piquant de porc-épic ici qui a dû tomber de son mocassin quand il est descendu de cheval ; de plus, c'est un jeune.

— Pourquoi ?

— Parce que le terrain sablonneux laisse voir distinctement l'empreinte d'un pied, on dirait un pied de femme.

— Bêtise ! Une femme ne serait pas venue seule ici.

— Alors, c'est un jeune homme, dix-huit ans au plus.

— Ça, c'est plus grave, car dans certaines tribus, ce sont justement les adolescents qui servent de messagers. Attention !

Les buissons qui surgissaient çà et là dans la plaine constituaient un certain danger et les forçaient à être prudents. Davy allait devant, Jemmy le suivait. Tout à coup, ce dernier s'écria :

— Le cheval était noir.

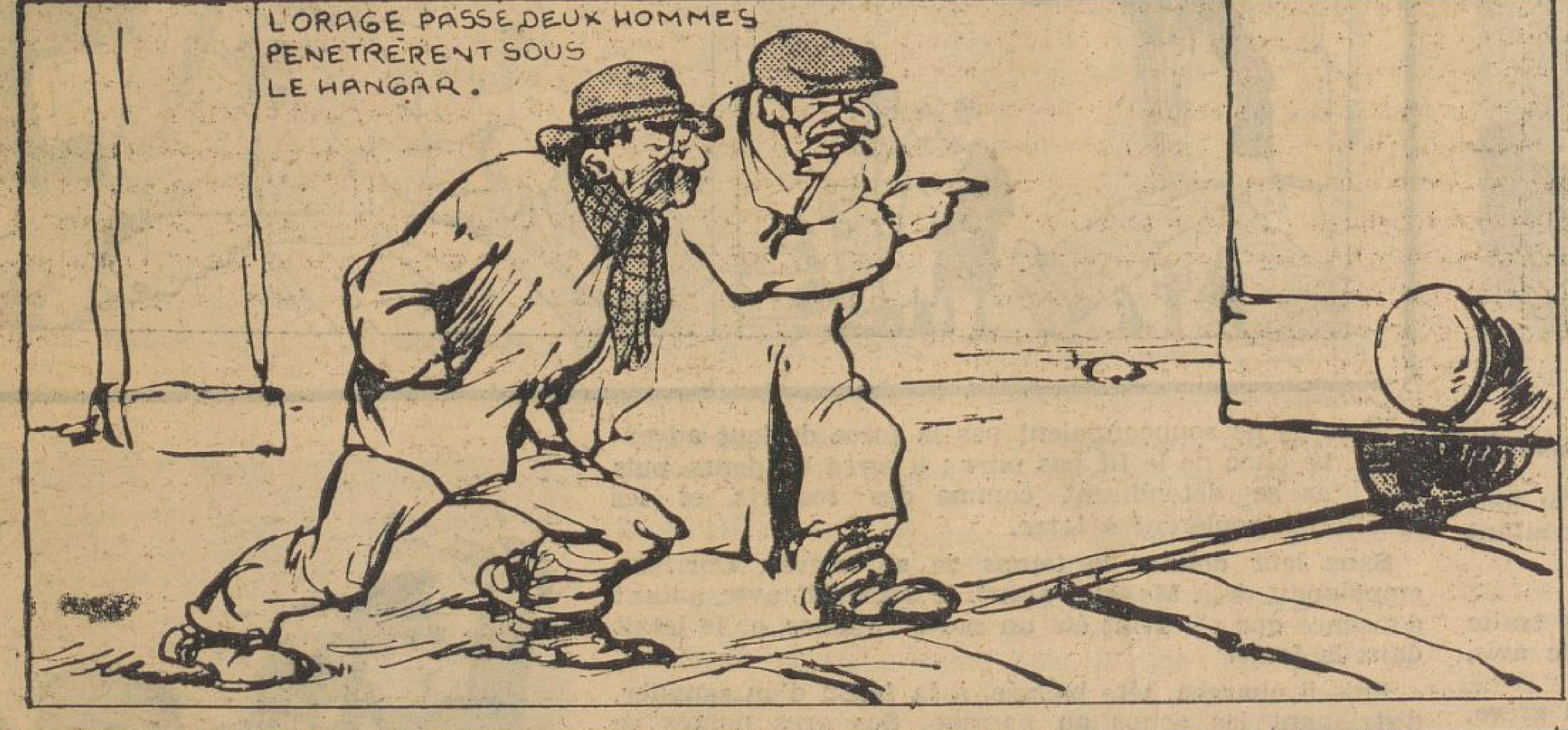
— Comment le sais-tu ?

— Un crin noir est attaché à cet arbuste.

— Ah ! voilà quelque chose de plus ; mais ne parle pas si haut, nous risquons à chaque instant de tomber sur des gens qui nous enverront un coup de fusil avant même que nous les ayons vus.

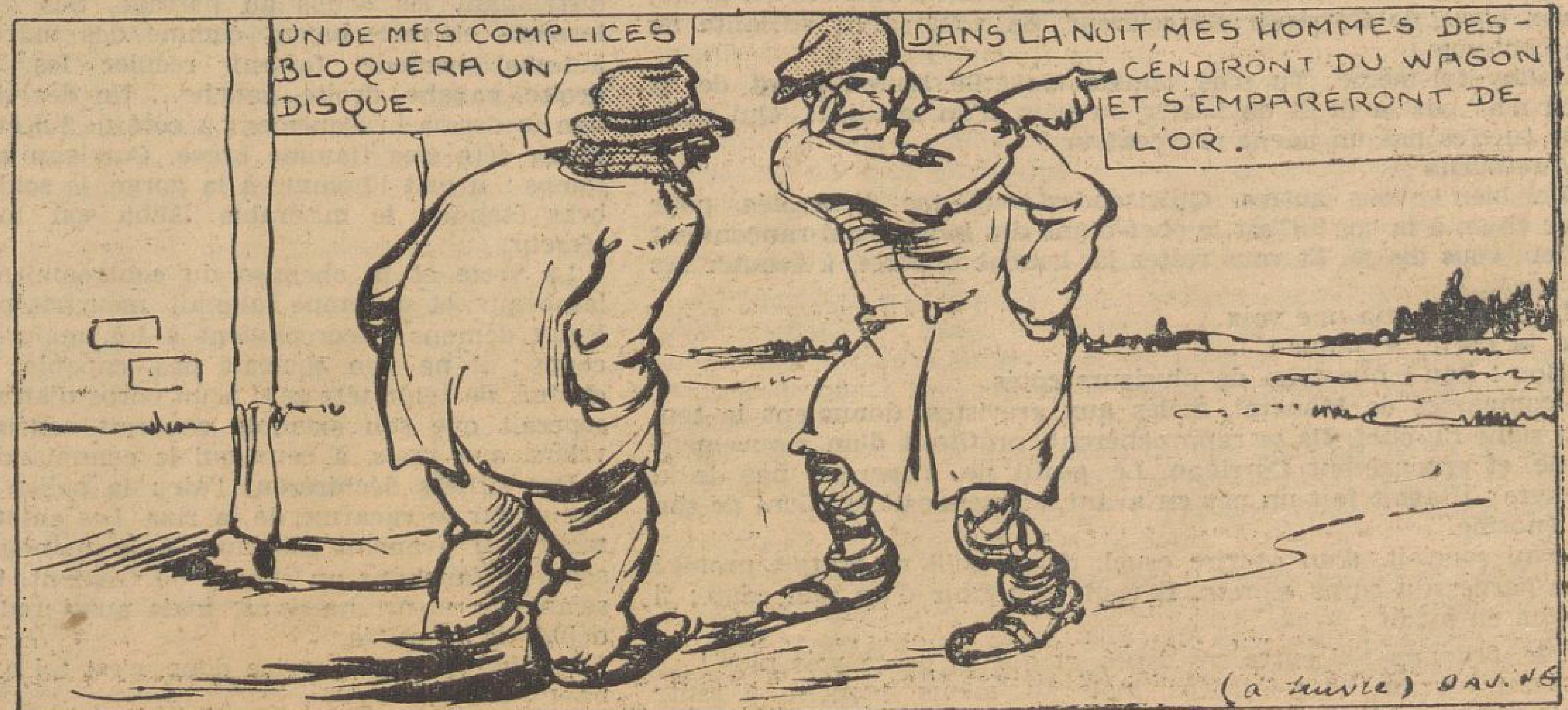
(A suivre.) **Karl MAY.**

LES AVENTURES DE ZIZETTE











La Brigade des Forçats

CHAPITRE I

Bagarre

— Silence, misérable ! Ne viens pas semer la discorde ici ! File au plus vite et retourne te cacher dans ton repaire, avec les canailles de ton espèce.

Juché sur une caisse renversée, en guise de tribune, Flash Mancini tourna la tête, cherchant des yeux l'audacieux contradicteur qui osait interrompre son discours. Tout allait si bien, jusque-là. Beau parleur, Mancini était venu haranguer les ouvriers des Tramways de Clevedon City, en grève depuis la veille, et il leur conseillait de recourir à la violence en brûlant les hangars, en démolissant les voitures.

La foule l'écoutait avec sympathie, parce qu'il faisait de grands gestes, agitant les bras comme des ailes de moulin à vent, et surtout parce qu'il avait de l'audace.

— Canaille toi-même, cria-t-il à l'adresse de celui qui venait de lui couper son plus bel effet. Tu n'oserais répéter le mot devant moi.

— Un instant, j'arrive.

Jouant des coudes, un homme fendait déjà la foule pressée, qu'il dominait de toute la tête sur son passage. Les ouvriers murmuraient :

— Corrigan, c'est Corrigan.

K. O. Corrigan était contremaître, mais ses manières simples et sa brusquerie le rendaient populaire parmi le personnel des Tramways. Né en Amérique, de parents irlandais, il restait têtu et rude comme tous ceux de sa race.

— Me voici... Que disais-tu, Mancini ? défia-t-il, les pouces accrochés à la ceinture du pantalon.

L'agitateur resta une seconde sans répondre, impressionné par la taille et la carrure du nouveau venu. Sans devoir lever la tête, il plantait son regard en plein dans les yeux de Mancini, gars plus grand que la moyenne pourtant, et par-dessus le marché, juché sur une caisse.

— Allons, parle, je t'écoute, invita l'Irlandais.

L'autre serra les poings, puis, se forçant à sourire :

— Il ne faut pas prendre patience plus longtemps, mes camarades, reprit-il.

— Halte ! coupa la grosse voix de Corrigan. Tu n'as pas le droit de nous appeler camarades. Car je te connais, beau masque. Tu as été en prison combien de fois? Mais je ne te permettrai pas de tromper ces braves innocents.

Il y eut un murmure dans la foule. Corrigan avait raison. Il se croyait fort de son bon droit, mais il oubliait une chose : Mancini les séduisait, avec ses promesses de salaires doublés du jour au lendemain. Et puis, il les avait flattés, et Corrigan, en les traitant de braves innocents, ne se montrait pas diplomate.

— Me voici... Que disais-tu, Mancini ?

Mancini saisit l'occasion favorable :

— Vous entendez, camarades ? Vous entendez comment vous traite Monsieur le Contremaître ? ricana-t-il. S'il n'est pas de notre avis, qu'il s'en aille. Nous n'avons pas besoin de jaunes ici.

Au mot de jaunes, qui désigne les supplanteurs d'ouvriers en grève, les yeux bleus de Corrigan étincelèrent. Sa voix se fit sifflante de colère contenue :

— Jaune toi-même. Tu n'as jamais travaillé honnêtement de ta vie. Tu n'as pas le droit de parler au nom d'un syndicat. Qui nous dit que tu n'es pas un agent provocateur ?

Il se retourna :

— Eh bien ! vous autres. Qu'attendez-vous, tas d'empotés, pour jeter ce chien à la rue ? C'est le chef d'une des bandes qui rançonnent Clevedon, vous dis-je. Et vous restez là, bouche ouverte, à écouter ses mensonges...

— La ferme ! cria une voix.

— A la porte, le jaune !

— Hou ! hou ! hua-t-on de plusieurs côtés.

Les comparses de Mancini, mêlés aux grévistes, donnaient le ton, sur un signe du chef. Ils se rapprochèrent, profitant d'un mouvement de foule, et entourèrent Corrigan. Le géant ne s'aperçut pas de la manœuvre : il avait fait un pas en avant, et menaçait Mancini de son poing énorme.

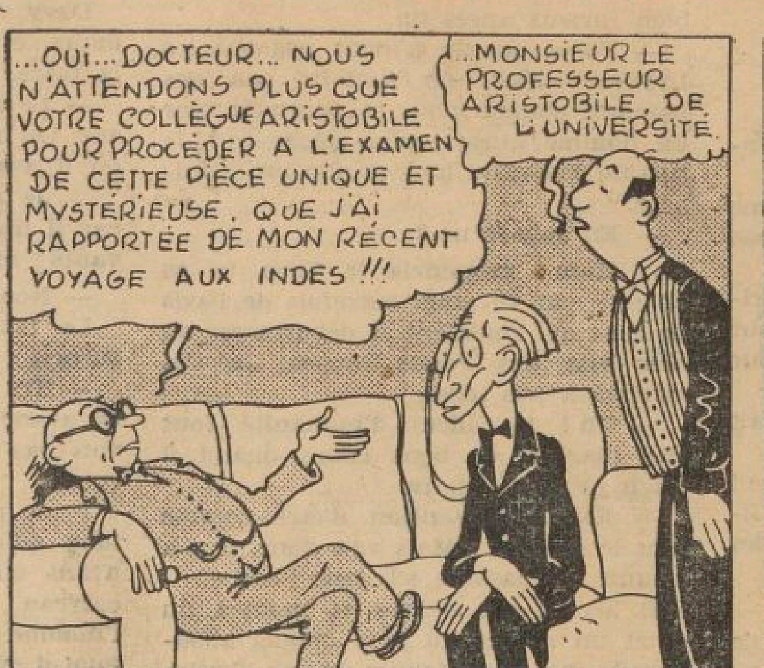
Mancini souriait, d'un sourire cruel, parce qu'il se sentait protégé par ses gardes-du-corps secrets. Il voulut en finir d'un seul coup ; il se pencha en avant :

— File, ordonna-t-il entre ses dents, et que je ne te voie plus !

Corrigan eut un haut-le-corps, mais au même moment, à toute volée, la main de l'agitateur s'abattit sur son visage, sans toutefois l'ébranler.

C'était un signal : trois grands gaillards assaillirent à la fois l'Irlandais, dans l'espoir de le mettre hors de combat par surprise.






























Mais ils ne soupçonnaient pas la force de leur adversaire. Le choc ne le fit pas plier : il serra les dents, puis ses bras se détendirent comme des ressorts, et les assaillants roulèrent à terre.

Sans leur donner le temps de se relever, Corrigan empoignait déjà Mancini ahuri, le soulevait avec autant d'aisance que s'il avait été un sac de plumes, et le jetait dans la foule.

Puis il chargea, tête baissée, à la façon d'un sanglier, distribuant les coups au passage. Ses gros poings se levaient et retombaient comme des marteaux presque automatiquement, faisant reculer les plus hardis ; droite, gauche, droite, gauche... Un des sbires de l'Italien se dressa brusquement à côté de lui et la lame d'un rasoir jeta une flamme brève. Corrigan s'en aperçut à temps ; il prit l'homme à la gorge, le souleva de terre ; bras étendus, le misérable lâcha son arme, vert de terreur.

La veste et la chemise du contremaître étaient en lambeaux, et sa tempe saignait, meurtrie par une pierre. Vingt démons s'accrochaient à lui, malgré ses terribles coups ; il ne s'en souciait pas, capable, une fois déchaîné, de tenir tête seul à un corps d'armée. Et puis, il espérait que son exemple rendrait confiance aux ouvriers, aux vrais, à ceux qui le connaissaient.

Des sifflets déchirèrent l'air : la police arrivait, prévenue par le vacarme de la rixe. Les entendait-il seulement ? Il avançait toujours, à la manière d'un moissonneur fauchant un champ de froment, le visage ruisselant de sueur, haletant, mais aussi redoutable qu'au début de la mêlée.

— Hé ! Mancini, arrive donc, c'est toi que je cherche, bandit ! Où es-tu ?

Mancini n'avait garde de répondre à son appel. Comme tous les matamores bravaches qui se vantent à tout propos de leur courage, il était au fond aussi froussard qu'un lapin de garenne, et il se tenait le plus loin possible.




La veste et la chemise du contremaître étaient en lambeaux...

L'Irlandais se rapprochait dangereusement cependant quand un groupe de policiers fit irruption dans le chantier au pas de course, la matraque haute. Les nouveaux venus se mirent sur une seule ligne, et chargèrent la foule, qui se dispersa devant eux.

— Par ici, les gars ! cria Corrigan. Le besogne est à moitié faite. J'ai dompté les loups qui...

— Entendu ! En attendant, prends ceci pour ton rhume !

Stupéfait, le contremaître tourna la tête, croyant avoir mal entendu. C'était pourtant bien le lieutenant de police qui lui parlait ainsi?

Il n'eut pas le loisir de réclamer une explication : la matraque de l'officier siffla au-dessus de sa tête, et retomba avec force : le crâne du malheureux sonna comme une cloche, et le paysage vacilla devant ses yeux.

Il se raidit et leva la main instinctivement... Une seconde fois, la matraque s'abattit aussi brutalement. L'Irlandais sentit ses jambes qui se dérobaient ; ses yeux se fermèrent et il glissa doucement, tel un pantin désarticulé, sur le tas d'hommes qu'il avait culbutés.

II

Corrigan le forçat

Dans le préau d'exercice de la prison de Clevedon City, K. O. Corrigan marchait en rond avec ses compagnons de captivité, pour la promenade quotidienne. L'Irlandais ne ressemblait plus au gars belliqueux qui avait défié Mancini et ses spadassins ; il allait d'un pas mou, courbant la tête, les bras ballants ; on aurait dit un automate au milieu d'automates marchant à la file indienne.

— Eh bien ! quoi, vieux, ça ne va pas ? fit entre haut et bas l'homme qui le suivait, profitant du moment où le surveillant était tout au bout du chemin de ronde.



— Dois-je dire : « Mon Capitaine » ?

— Cinq semaines, répondit Corrigan, presque sans bouger les lèvres, par prudence. Je suis ici depuis cinq semaines, et j'en ai pour quinze ans. Qu'est-ce que j'ai fait pour cela ? J'ai dit ses vérités à un bandit, et...

— Non, K. O., tu n'es pas à la page, coupa le forçat en se rapprochant un peu. On ne lit pas de journaux aux « Cent mille briques », mais on est quand même au courant. Les gens de Clevedon réclament parce qu'il y a trop de grèves, et surtout trop de gangsters ; la vie n'est plus tenable. On t'a coffré à cause de cette bagarre, pour l'exemple.

— Mais ce n'était pas moi ; c'est cette canaille de Mancini...

— Je le sais, parole de Butch Sullivan, aussi Irlandais que toi, reprit l'autre. Seulement Mancini graisse la patte aux policiers, et on ne toucherait pas à un de ses cheveux. Alors, tu as servi de bouc émissaire. En te condamnant, on savait que ça ferait plaisir aux gens. Manière de dire : « Après tout, il y a une justice à Clevedon. »

— C'est donc ça, répondit Corrigan, qui commençait à comprendre. Si je pouvais seulement sortir d'ici, je leur montrerais comment on nettoie une ville de la vermine des gangsters.

— Tu crois ? douta Butch Sullivan en hochant la tête. Ils sont rudement forts, tu sais. J'ai été trois fois champion de boxe, poids moyens, mais j'aime autant ne pas me frotter à eux.

« Tiens, regarde, tu vois, là à droite, le quartier des condamnés à mort. On les tient à vue jour et nuit ; pas moyen de faire un geste sans être surveillé. Bon. Il y a là Noakes-le-tueur, tu as sûrement entendu parler de lui ; il a zigouillé neuf pauvres diables, et la chaise électrique l'attend. Eh bien ! il a plus de chances de filer d'ici que toi ou moi. Et pourquoi ? Parce qu'il est copain avec les gangsters de Clevedon, et en particulier avec ton cher Flash Mancini.

— Ah ! celui-là, grogna Corrigan, si je le tenais cinq minutes, je passerais ensuite de bon cœur le reste de ma vie ici.

— Silence, souffla Sullivan, gare au pied-plat.

Il désignait ainsi, en argot de prison, un surveillant qui venait d'entrer dans le préau et qui dévisageait les hommes à mesure qu'ils passaient près de lui.

— Numéro 384 ! Corrigan, n'est-ce pas ? fit-il en lisant les chiffres que le forçat portait sur son uniforme.

— C'est moi.

— Le directeur vous demande. Suivez-moi.

L'Irlandais sortit de la file et accompagna le surveillant dans le dédale des couloirs, en se demandant ce qu'on pouvait bien lui vouloir.

Cinq minutes plus tard, son guide frappait à une porte capitonnée et poussait le numéro 384 dans un grand cabinet où deux hommes étaient assis.

— A vos ordres, salua Corrigan, les talons joints réglementairement, en fixant le directeur Layton.

— Ah ! voici donc le gaillard auquel vous vous intéressez, Mr Havelock Trevelyan, fit en souriant le haut fonctionnaire.

Il prit une fiche sur son bureau et lut tout haut :

— K. O. Corrigan, contremaître ; quinze ans de prison. Conduite : bonne.

Il hocha la tête, puis s'adressant au forçat :

— Mr Trevelyan est un avocat distingué, Corrigan ; il a étudié de près votre cas.

L'homme de loi était déjà debout, souriant de toutes ses dents. Sa main se tendit, large ouverte et se referma vigoureusement sur la poigne du prisonnier.

— J'ai pensé à vous dès le début de cette malheureuse affaire, Mr Corrigan, assura-t-il d'une voix chaude et cordiale. J'avais assisté par hasard à la bataille, de bout en bout. Malheureusement, le jour même, je me suis embarqué à bord d'un avion pour New-York, où j'avais des affaires importantes à traiter. J'étais loin de me douter des complications qui ont surgi pour vous, sinon j'aurais apporté mon témoignage en votre faveur. J'aurais volontiers plaidé votre cause.

— Vous êtes trop bon, je vous remercie, balbutia Corrigan, ému de tant d'amabilité. Mais je n'aurais pu recourir à vos bons offices, ajouta-t-il précipitamment, en rougissant, car je ne suis pas assez riche pour payer les honoraires que doit réclamer un avocat de votre réputation.

Il avait raison : Havelock était un des hommes de loi les plus célèbres des Etats-Unis. On le disait millionnaire, et il avait le choix des clients, car on le surnommait « l'homme-qui-n'a-jamais-perdu-un-procès ». Il secoua la tête, en souriant.

— Mon cher ami, fit-il d'un ton solennel, quand il s'agit d'empêcher une injustice ou de réparer une erreur, l'argent est la dernière chose à laquelle je pense. Le droit est mon seul souci. Or, je sais que vous êtes innocent. Aussi, je me suis employé de mon mieux à obtenir votre libération.

Bouche bée, Corrigan considérait son nouvel ami ; il n'osait vraiment en croire ses oreilles.

(A suivre.)

Jean DOISY.



Le plus grand preneur de bêtes d'Europe raconte ses aventures

AVANT-PROPOS

Lorsque, très jeune, encore adolescent, je vis pour la première fois les pays tropicaux, j'eus à m'apercevoir de mon ignorance. Dans les deux années que j'ai fréquenté l'école communale d'un faubourg de Vienne, j'avais à peine appris à lire, écrire et compter. La géographie n'était pas inscrite, en 1870, au programme des classes élémentaires. Et en fait d'histoire naturelle, je ne savais rien. Quand j'avais ensuite couru le monde en qualité d'apprenti acrobate, je n'avais eu pour m'instruire un peu que ces voyages eux-mêmes, et j'étais un enfant. Comme par ailleurs je n'avais, en dehors de la satisfaction que me donnait l'exercice de mon métier, que des bêtises en tête, jamais l'idée ne m'était venue de m'appliquer à rien. Je n'avais eu que des lectures puériles, romans à dix pfennigs et histoires d'Indiens. J'avais toujours éprouvé un plaisir instinctif à la vue des belles architectures, des beaux tableaux, mais personne ne m'avait jamais expliqué les secrets de l'art et des choses.

Ce n'est qu'à la vue de la forêt vierge, de la jungle et de la steppe, que naquit en moi l'admiration consciente des merveilleux spectacles et des êtres qui existent dans la nature, et mon ignorance me fit cruellement souffrir. Toutefois, ce manque de culture me servit en quelque manière par la suite. N'étant embarrassé par aucune espèce de connaissance, j'ai pu regarder les choses vivantes et mortes avec d'autres yeux : j'étais libre de toute idée préconçue.

Quand j'ai observé les écrits des grands explorateurs et des savants qui ont parcouru le monde, je me suis vite aperçu au contraire que les esprits de formation académique sont souvent prisonniers de ce qu'ils ont appris. Ils en sont toujours plus ou moins influencés dans leurs observations.

L'homme, les animaux et les plantes diffèrent entièrement dans les zones tempérées et sous les tropiques ou dans les régions polaires. Là où l'animal est en étroit contact avec notre vie civilisée, il a beaucoup perdu de sa nature propre. Dans les vingt ans qu'ont duré des expéditions dans les pays les plus inhospitaliers, que souvent n'avait foulés le pied d'aucun blanc, ni quelquefois d'aucun être humain, il m'a été permis d'observer véritablement les bêtes, et de voir des choses qui sont restées et resteront toujours un secret pour la plupart des hommes.

Comme je l'ai dit, je ne connaissais pas les livres. Il s'agissait bien de zoologie ou de biologie ! Je ne savais rien. J'ai dû tout apprendre sur place et par expérience. Celui qui m'emmena dans les Indes, et qui m'enseigna la jungle, eut à répondre à d'innombrables questions. La mort l'ayant enlevé au bout d'un an et demi, j'ai beaucoup regretté ses bonnes leçons.

J'eus désormais à me frayer seul mon chemin. C'est alors que j'eus recours aux ouvrages qui font autorité. Mais, en dépit de toute la science que je pouvais acquérir, j'observais d'un œil clair toute chose autour de moi et ne me laissais pas facilement égarer par ce que j'avais lu.

La littérature des explorateurs, globe-trotters et circumnavigateurs est fort riche, mais très mensongère. Seuls les plus grands sont objectifs dans leurs relations, rapportent de façon exacte et n'exagèrent jamais. Par malheur, leurs ouvrages sont pour la plupart trop sèchement écrits. Peu d'explorateurs s'entendent à écrire de façon claire et agréable, comme c'est le cas, par exemple, pour Swen Hedin ou Bengt Berg...

Il m'est arrivé d'être contraint d'emmener des chasseurs avec moi. Nous ne sympathisions pas beaucoup. Je leur reprochais de massacrer les bêtes. Pour moi, je n'ai jamais tué aucun animal, sinon pour me défendre ou pour assurer ma subsistance et celle du convoi.

Une seule fois j'ai tiré à l'affût un tigre, pour montrer à des fanfarons que j'étais capable de cet exploit et pour me débarrasser de leurs railleries.

J'ai eu dès ma plus tendre enfance le goût des aventures et, bien que l'âge m'ait rendu sédentaire, ce goût ne m'a pas quitté. Comment il m'est venu ?

Mon premier chapitre le fera connaître.

I

Le vaste monde, champ de l'aventure

Il est curieux d'observer la déception des personnes à qui je suis présenté. Je peux la lire sur leur visage. La physionomie des femmes est surtout divertissante. Il y est manifestement écrit : « Quoi, cet homme de taille moyenne, replet, avec ce visage banal, c'est lui qui a capturé tant d'animaux féroces ? Lui qui a parcouru des mondes ? Lui qui s'est frayé, seul blanc, un chemin dans les contrées sauvages ? Il n'a pourtant pas l'air d'un homme qui a bravé tous les dangers. »

Cependant j'en ai surmonté beaucoup. Un homme n'a pas, à vrai dire, besoin d'un visage particulier pour aimer l'aventure.

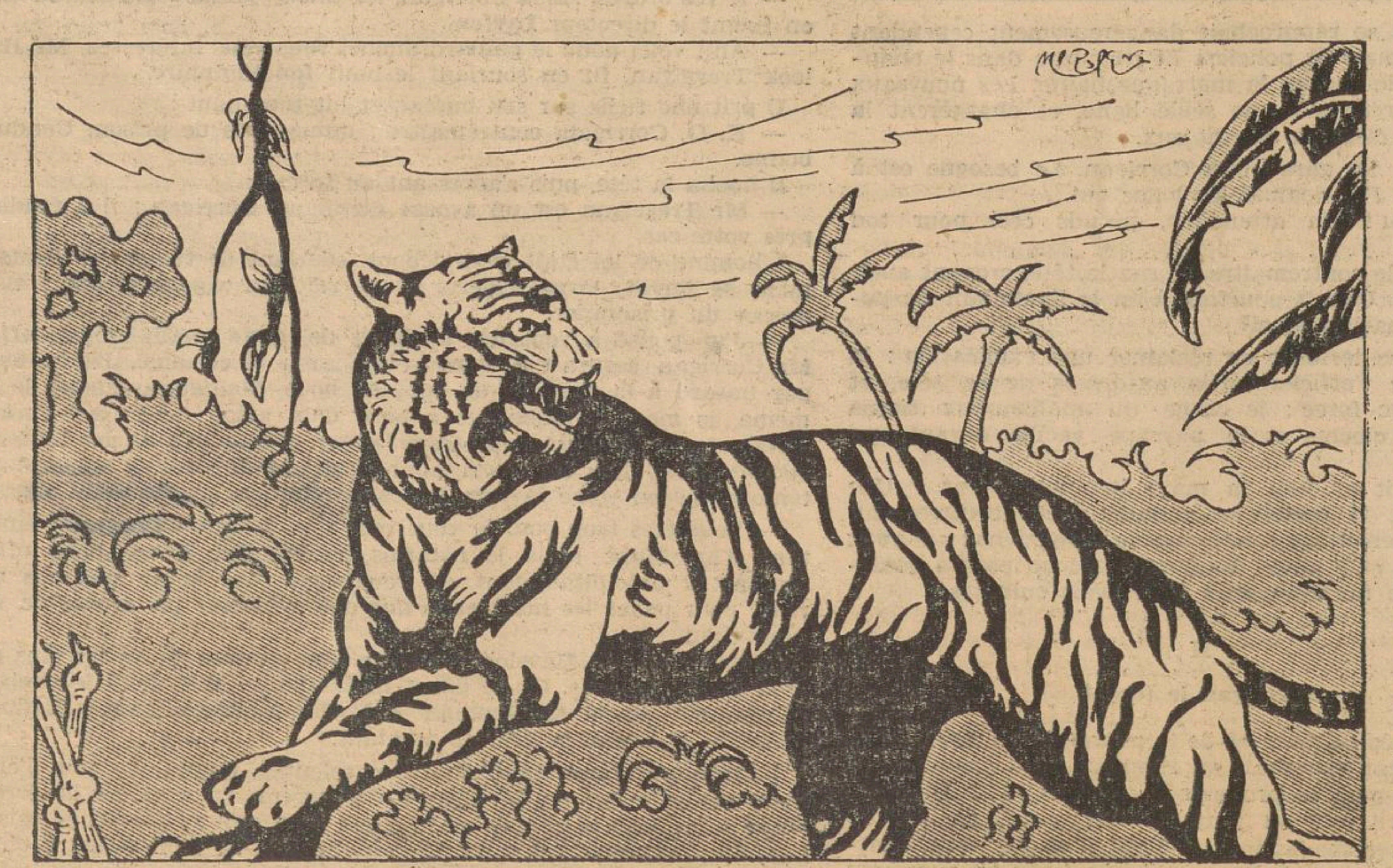
Je ne suis pas docteur d'université. Ce n'est pas non plus le goût des explorations qui m'a poussé. J'occupe pourtant une bonne place parmi les aventuriers contemporains, ou, si ce mot vous surprend et prête à l'équivoque, parmi les coureurs d'aventures. J'ai même, dans cette catégorie, une réputation bien assise d'original.

Extérieurement, je n'ai de commun avec le type classique de l'aventurier que des sourcils broussailleux. J'ignore si j'ai le regard dur comme l'acier et pénétrant, mais j'affirme que ni un Zoulou ni un Maori ne se laisse intimider par un simple regard, si dur soit-il.

Le principal outil du coureur d'aventures est un cœur parfaitement sain ; son arme la meilleure, une volonté de fer. L'énergie fait tout. Le mot impossible ne doit pas se trouver dans son lexique.

Ce nom d'aventurier que j'invoquais est suspect. A l'entendre, les esprits timides cachent à peine leurs soupçons. Le nom d'aventurier est pour eux synonyme de vagabond, de fainéant, de bandit de grand chemin ou de faux monnayeur. Pour ma part, j'ai été quelquefois soumis, quand je me disais un aventurier, à des interrogatoires comiques, qui visaient à m'embarrasser.

Ma réponse a toujours été facile. L'aventurier, au sens noble du mot, dispose d'un champ plus vaste que les usines Skoda, Krupp, Ford, réunies et augmentées des studios de Hollywood, puisqu'il a le vaste monde pour atelier et pour laboratoire. Il commande à des



Une seule fois j'ai tiré à l'affût un tigre...

centaines de milliers d'hommes, et ses travaux ne sont ni médiocres ni vils puisque ce sont des aventuriers qui explorent les pôles et qui survolent les continents. Les preneurs de bêtes sont en bonne compagnie. Tous les grands hommes qui ont découvert des terres lointaines ou soumis des peuples, ont été, après tout, des aventuriers. De même, la plupart des savants qui se sont mis en route pour observer la nature. Qu'on dise, par exemple, ou que l'on se rappelle ce qu'ont fait un Darwin ou un Brehm. Le désir de savoir était leur plus profonde passion ; mais le goût des aventures — même inconscient, si vous voulez — doublait à coup sûr chez eux la curiosité du savant.

Quel aventurier fut, par exemple, Colomb ! Car l'on pourra contester au grand Génois la découverte d'un continent où il n'a peut-être pas abordé le premier, mais non pas l'amour des aventures.

Cela n'apparaît guère, il est vrai, dans l'anecdote suivante, où Pierre Rosseger a si spirituellement jonglé avec les données de l'histoire. Christophe Colomb était Styrien.

A la cour de la reine Elisabeth, à Mürzzuschlag, il berçait son ennui en tâchant de faire tenir un œuf sur sa pointe. Mais ce jouet misérable donnait tant d'humeur à la reine qu'elle courut vers le roi, en s'écriant :

— Sire, sire, cela ne peut continuer ainsi ! Colomb reste assis tout le jour, en essayant, pour tout travail, de faire tenir un œuf sur sa pointe. Cela m'attriste. Je ne veux plus le voir. Dis-lui de prendre une voiture, de quitter Mürzzuschlag, et d'aller découvrir l'Amérique.

Il n'y a pas d'école de l'aventure. Il faut être né avec un cœur aventureux. Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

On m'a souvent demandé comment je m'étais trouvé si heureux d'avoir à courir le monde et satisfait de tant de traverses et de fatigues alors que mes parents étaient des gens simples et rangés. Je suppose que je ressemble en cela à tous les aventuriers. Ils sont issus pour la plupart de familles modestes et tranquilles ; mais si l'on parvenait à remonter assez loin en arrière, l'on trouverait sans doute toujours un aventurier parmi les ancêtres.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais pu établir d'une manière formelle l'origine de ma famille. Ce qui est certain, c'est que mon arrière-grand-père surgit tout à coup au sud de la Bohême, dans la région de Neubiestritz. Il venait des environs de Saragosse et amenait avec lui une femme qu'il pouvait seul comprendre. C'était une Portugaise. Est-ce lui qui m'a transmis le goût des aventures, ainsi qu'à mon frère aîné ?

Car je ne suis pas, à vrai dire, le premier aventurier de mon sang et de ma génération. Un de mes frères, plus âgé que moi de quatorze ans, vrai tzigane aux cheveux d'un noir d'encre, m'a précédé.

S'étant enfui à quinze ans du collège royal de Vienne, il se rendit à pied à notre village natal de Loïwein, dans un coin de forêt de la basse Autriche, et déclara à nos parents qu'il n'avait pas du tout l'intention d'étudier, qu'il voulait voir le monde. Quand le jeune homme eut reçu chaque jour pendant une semaine une bonne raclée, il dut regagner son collège. Puis, nos parents ruinés étant venus à Vienne, où ils tombèrent dans l'indigence, il travailla quelque temps, pour disparaître un jour tout à coup.

L'on sut par la suite qu'il avait erré dans toute l'Europe et servi en France, dans la Légion Etrangère. De retour une première fois, il alla échouer dans une bande d'anarchistes qui désolait Vienne, eut une affaire de cœur qui lui fit prendre le pays en dégoût et disparut de nouveau aussi soudainement qu'il était revenu. Nous le revîmes en « permission ». Au service de la Légion Etrangère de Hollande, il était allé jusqu'aux Indes. J'écoutais ses récits avec une véritable ferveur.

Après qu'il nous eut quittés, nous n'entendîmes plus jamais parler de lui. Vingt et un ans plus tard, j'ai découvert sa tombe à Java, au cœur de l'île. Il était tombé dans un combat avec les indigènes.

C'est mon grand-père, tailleur de pierres, qui s'était installé à Loïwein, dans la basse Autriche. Mon père y avait hérité, qu'il n'avait pas encore vingt ans, de l'auberge et de la mercerie du village. Il était déjà marié.

(A suivre). Joseph DELMONT.

LA CLOCHE DE KIOU-KARADEK

Les habitants de Kiou-Karadek n'avaient, dans leur église, qu'une toute petite cloche. Qu'avaient-ils besoin d'en avoir une plus grosse ? Le village comprenait, au plus, une cinquantaine de maisons et de fermes ; elle sonnait toujours assez fort pour appeler les fidèles à la messe, les dimanches et les jours de fête. De toute façon, le clocher était si étroit qu'il ne pouvait même contenir une petite cloche ; il avait fallu l'accrocher à l'extérieur du clocher, sous un petit auvent d'ardoise qu'on avait posé exprès pour elle, au levant, pour l'abriter des vents d'ouest qui auraient pu l'emporter.

Et puis, il faut bien l'avouer, les gens de Kiou-Karadek n'étaient pas riches : la plupart ne pouvaient donner qu'un petit sou à la quête et le bon curé avait plus de pauvres dans sa paroisse que de pièces dans son tiroir. Une grosse cloche de fonte, cela coûte cher !

Ils étaient pourtant travailleurs, les gens de Kiou-Karadek, mais leur sol n'était pas fertile. Il n'y poussait guère que du sarrasin pour faire des crêpes et de l'herbe maigre pour nourrir leurs petites vaches noires. Et, surtout, les gens de Kiou-Karadek avaient beaucoup d'enfants. On n'y comptait que des familles de six, huit et même dix enfants. Cela coûte cher pour nourrir et habiller toute cette marmaille !

Aussi, la petite cloche de Kiou-Karadek avait de l'ouvrage. Il ne se passait pas de jours qu'elle n'eût à sonner baptême, mariage ou enterrement. Dame ! les enfants ne restent pas toujours petits. Plus il y a d'enfants, plus il y a de fêtes ou de deuils dans les maisons. La petite cloche n'épargnait pas sa peine. Aussitôt que le vieux sonneur la mettait en branle : ding ! ding ! ding !... et ding ! ding ! dong !... et ding ! ding ! dong !... Elle ne s'arrêtait plus, jusqu'à ce que tous les laboureurs et tous les bergers qui travaillaient, là-bas, dans la lande, soient prévenus.

Mais, au temps de Pâques, quel souci !... Vous savez qu'à cette époque, une légende dit que toutes les cloches font le voyage de Rome, afin d'aller chercher des œufs de Pâques pour les enfants sages. Les bonnes grosses cloches des villes font le voyage aisément ; grâce à leur poids, elles ne craignent ni le vent ni la tempête, et, depuis quelque temps, dans les villes, les foyers ont si peu d'enfants qu'elles n'ont pas besoin de se charger beaucoup. Tandis que la cloche de Kiou-Karadek, elle, se demandait comment faire pour ne rien oublier.

Premièrement : deux cents œufs de sucre rose ou blanc, ou de chocolat pour les deux cents enfants de la paroisse.

Deuxièmement : des dragées en quantité, pour dix baptêmes qui devaient avoir lieu dans la semaine de Pâques.

Troisièmement : cent douzaines de vrais œufs de poule teintés de rouge, pour les familles pauvres qui ont plus faim de nourriture substantielle que de sucreries.

— Dieu veuille que je n'oublie rien ! Je suis si étourdie ! soupirait la petite cloche de Kiou-Karadek en sonnant à toute volée l'office du Jeudi-Saint, avant son départ pour Rome.

Lorsque l'église fut pleine de fidèles, la petite cloche s'envola courageusement vers le sud.

Pendant toute la première partie du voyage, tout alla bien ; d'autres cloches, venues d'autres villages, se joignirent à elle. La troupe allait de concert, babillant comme toute cloche qui se respecte et la route semblait moins longue.

Mais voilà que l'essaim bruyant passa au-dessus de grandes villes. Que de maisons et de fumées ! Des clochers innombrables, flèches ajourées, tours à tourelles, traversaient des nuages de brume. Des bourdons énormes et pesants, des chapelets de clochettes de carillon s'échappaient dans un bourdonnement assourdissant. Notre petite amie de Kiou-Karadek en était tout étourdie ; elle soupirait :

— Comment vais-je les suivre ? Je suis fatiguée déjà ! J'ai tant sonné de mariages et de baptêmes cette année !

Elle suivit la bande tant qu'il fit beau, mais au-dessus des Alpes, le temps se gâta, la pluie et le vent fettaient rage ; la petite cloche était secouée, de-ci, de-là, comme une feuille morte. Elle avait beau crier :

— Attendez-moi ! Attendez-moi ! vous voyez bien que je ne peux plus avancer. Si j'arrive trop tard, il ne me restera plus rien et que deviendront mes enfants pauvres, mes nouveau-nés ?

La troupe babillarde n'entendit rien et disparut dans la brume.

La cloche de Kiou-Karadek arriva bien vingt-quatre heures après les autres à Rome. Celles-ci étaient déjà chargées, reposées, prêtes à repartir. Le pape avait tenu à les bénir toutes avant leur départ. Il les regardait l'une après l'autre, car il en connaissait beaucoup particulièrement :

— Voilà les belles cloches d'Orléans, et celles de Notre-Dame de Paris. Oh ! voilà le gros bourdon de Rouen, la « Jeanne d'Arc », que l'on a baptisée, il y a six ans. Elles étaient délicieuses, les dragées de votre baptême, « Jeanne d'Arc » ; nous avons tenu à y goûter, pour faire honneur !

Mais le Saint-Père n'oubliait pas de saluer aussi les modestes cloches de campagne toutes verdies par l'âge, au battant usé, car il aime tous ses fidèles pareillement, le Saint-Père, les plus riches comme les plus humbles !

— Mais, dit-il, nous ne voyons pas la cloche de Kiou-Karadek ! C'est notre plus petite cloche, mais c'est celle de notre meilleure paroisse. Des gens de Kiou-Karadek, pas un ne manque à la messe ! et toutes ces familles sont nombreuses !... Ah ! si toutes les villes suivaient l'exemple de Kiou-Karadek! Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !... Ah ! Ecoutez !

— Ding !... ding !... ding !...

On entendait bien une voix de cloche, mais toute faible, toute essoufflée...

La cloche de Kiou-Karadek apparut enfin, qui avançait péniblement ; son cœur de cloche était bien lourd, tant elle était triste d'arriver si en retard.

— Pauvre petite ! dit le Saint-Père, il arrive parfois que notre tâche dépasse nos forces, mais nous ne devons pas perdre courage, car ce n'est jamais qu'une épreuve passagère !... Pour cette fois, c'est nous qui viendrons à ton aide, car nous aimons les gens de Kiou-Karadek pour leur foi et leur vertu...

Et les regards du Pape se dirigèrent avec sévérité vers un groupe de grosses cloches neuves, brillantes, ornées de ciselures et d'arabesques qui attendaient en sommeillant l'heure de partir, avec leur charge de sucre et de chocolat :

— Pourquoi vous êtes-vous tant chargées, cloches de Saint-Romain et de Saint-Victrice ? Vos paroissiens sont riches et peu chargés de famille ! Ils feraient mieux de faire l'aumône que d'implorer ainsi les faveurs du Ciel. Allons, vite, déchargez-vous d'une bonne moitié de ce que vous portez là, nous en avons besoin pour la cloche de Kiou-Karadek !

— Merci pour mes pauvres ! Merci pour mes enfants ! murmurait la voix faible mais pure de la petite cloche.

Et le Saint-Père, ému, la suivit longtemps des yeux dans le ciel, alors qu'elle s'envolait avec les autres. Il croyait l'entendre encore cependant que le bourdonnement joyeux de millions de cloches de Pâques couvrait depuis longtemps les sons argentins.

Et les enfants de Kiou-Karadek mangèrent, cette année, des œufs de Pâques tant ils purent en manger ! Et les dragées de baptême tombèrent sur les marches de l'église, dru comme une pluie d'orage. Les bonnes gens se sentaient très émues d'entendre la petite cloche sonner à toute volée :

— Pour sûr, le Saint-Père lui a fait bon accueil, pour qu'elle tinte joyeuse comme ça, notre petite cloche ! C'était pas plus joli, le jour qu'elle a sonné notre mariage ou le baptême de notre premier gars !

N. d'ALENÇON.

Où sont les erreurs ?

Le texte que nous donnons ci-dessous est tronqué intentionnellement à huit endroits. Nos jeunes lecteurs prendront plaisir à rétablir le texte exact, que nous publierons dans le « Spirou » de la semaine prochaine.

Né à Ajaccio (Flandre Orientale) en 1769, Napoléon Bonaparte fit ses études de médecine à l'école de Brienne. Au cours de la campagne d'Italie, il perdit de grandes batailles à Lodi, Arcole, Rivoli, mais rétablit sa popularité en 1812 par sa campagne de Russie. Au retour de Moscou, que les Russes avaient inondé, il perdit beaucoup d'hommes à cause de la chaleur. Vainqueur à Leipzig en 1814, il se retira à Sainte-Hélène. Rappelé par Louis XVIII, il aurait battu les Anglais à Waterloo sans l'arrivée des Cosaques. Il mourut à l'île d'Elbe en 1873.

POUR RIRE UN PEU

Le professeur. — Voyons, vous venez de réciter la fable du « Corbeau et du Renard ». Quelle est la moralité ? Qui est bien attrapé ?

L'élève. — C'est le renard. Il n'aimait pas du tout le fromage.

- - - - -

Le Jeudi 6 Avril

TOUS AU MICRO DE

Radio E. L. Chatelineau (à 13 h. 30).
Radio-Cointe (à 14 h. 30).
Radio-Ottomont (à 15 h. 30).
Radio-Schaerbeek (à 16 h. 15).
Radio-Seraing (entre 16 et 17 h.).
Radio-Verviers (au moment de mettre sous presse, nous ne pouvons fixer l'heure d'émission).

Le Samedi 8 Avril

TOUS AU MICRO DE

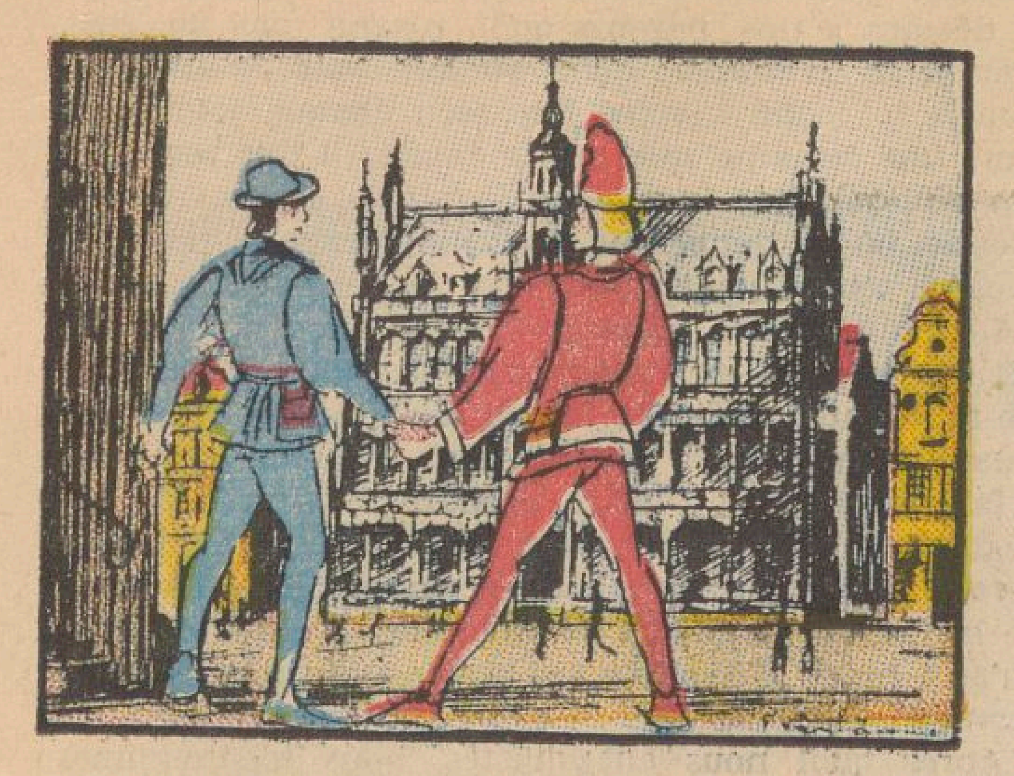
Bruxelles Conférences (à 11 h. 30).

Le Dimanche 9 Avril

TOUS AU MICRO DE

Radio-Binche (entre 9 h. 30 et 10 h.).

Vous entendrez le Quart d'Heure de SPIROU !



FURET ET TASSIN

La Belgique sous le Gouvernement des Ducs de Bourgogne

Résumé des chapitres précédents

Furet et Tassin, deux gamins inséparables, rôdaient parmi les rues de Bruxelles et se livraient aux sports d'alors.

Et ces deux copains étant devenus des jeunes gens et acquis quelque instruction, ils font partie de la célèbre chambre de rhétorique « La Guirlande de Marie », où ils obtiennent grande renommée.

Tassin narre à son ami la mort de Jeanne d'Arc, martyrisée par les Anglais, et la bataille de Gavre (1453) entre les Gantois et les troupes de Philippe.

Quelques années après, nos deux amis se dirigent vers Franchimont, au pays de Liége, où ils vont s'enrôler sous la bannière des Compagnons de la Verte Tente.

Ils apprennent ce qu'est le Perron Liégeois, symbole des franchises de la principauté et font connaissance avec Vincent de Bueren et Georges de Strailhe. Ensuite ils vont à Spa, puis visitent Huy, la ville aux quatre merveilles. Ils retournent à Franchimont, où se prépare un des combats les plus fameux livrés par les Liégeois pour la conservation de leurs libertés... Ils furent vaincus. Furet fut occis d'un coup d'arquebuse. Quant à Tassin, qui n'était qu'assommé, il parvint à se sauver de ce lieu de carnage.

Terrible mort de Charles le Téméraire

Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis la défaite de Granson, que le duc, à la tête d'une nouvelle armée de vingt mille hommes, se dirigeait vers la Suisse.

Les Suisses, de leur côté, se préparèrent à le recevoir. Ils se concentrèrent à *Morat*, à six lieues de Berne.

A plusieurs reprises, le duc voulut prendre la ville ; mais ses assauts restèrent infructueux.

Fatigués de leur inaction, les Suisses, à leur tour, se décidèrent à marcher à l'assaut du camp du duc. Les Bourguignons furent vaincus, dix mille des leurs restèrent sur le carreau.

Enhardi par les défaites successives du duc Charles, le duc René de Lorraine reprit ses villes conquises par le duc de Bourgogne. Le beau rêve du Téméraire de former un royaume s'évanouissait. Le perfide Louis XI travaillait contre lui, dans l'ombre.

— Vois-tu, disait Tassin à sa mère, le Téméraire paie ses cruautés à l'égard des faibles. La punition sera terrible, tu verras !

La bonne femme, heureuse de retrouver son fils, n'avait plus voulu s'en séparer. Elle l'avait accompagné lors de son séjour à Venise, et voici qu'elle vivait près de lui, à Bruxelles, où il avait installé une imprimerie.

Lorsque Charles apprit le coup de main du duc René, il entra dans une grande colère. Impulsif comme à l'ordinaire, il s'écria :

— Il me faut une armée ! Vite, préparez-la, ordonna-t-il à ses capitaines.

— Père, disait la jeune Marie de Bourgogne, sa fille, nous sommes en plein hiver. Dans ce pays de montagnes, le froid est rigoureux. Attendez le printemps. D'ici là, vous ferez fabriquer des bombardes et des coulevrines ; vous encadrerez vos troupes de chefs expérimentés.

Irréfléchi, téméraire à l'excès, impatient en toute chose, le duc ne voulut rien entendre.

Le duc René se dirigea à sa rencontre avec ses troupes renforcées par des régiments suisses. Son armée, deux fois plus nombreuse, était formée d'hommes guidés par un idéal patriotique. La rencontre eut lieu aux environs de Nancy. La déroute du duc Charles fut complète.

Deux jours plus tard, *on découvrit le cadavre de Charles le Téméraire, dévoré en partie par des chiens ou des loups.*

Une agréable rencontre
Le chien-loup de la Verte Tente

Un matin, comme Tassin passait sur la grand'place de Bruxelles, un homme, jeune encore, s'arrêta devant lui en s'écriant :

— Mais tu es Tassin, le Compagnon de la Verte Tente.

Tassin le dévisagea et s'écria à son tour :

— Mais tu es le chien-loup de la Verte Tente ! Que diable, tu portes une balafre sur la joue gauche, et de plus, les ans ont passé depuis notre séjour à la caverne de Franchimont. On change. Mais c'est bien toi !

— C'est moi, Tassin de mon cœur. Je te croyais *ad patres*, et je te retrouve. Laisse-moi t'embrasser.

— Comment es-tu sorti du massacre, mon chien-loup ?

— Et toi, mon Tassin ?

— Moi, j'avais reçu sur la tête, au moment où ma hache abattait de rouges branches dans la forêt humaine qui nous entourait, un de ces coups d'abattoir qui suffirait à tuer un bœuf. Mon casque éclata en morceaux, et je tombai évanoui. Le froid me réveilla. Je me levai sur les genoux, je me traînai avec peine, et je reconnus, à quelques pas, sous la clarté de la lune, mon cher et pauvre Furet. Il était raidi par la mort. Je le secouai, j'essayai de le soulever. Fini ! Une plaie, par où la vie était sortie lui ouvrait le front.

— Je l'aimais aussi, le joyeux Furet, et son souvenir m'est resté au cœur. Et puis ?

— Et puis, mon chien-loup, j'ai retrouvé assez de force pour faire la couleuvre. Vêtu de la défroque d'un bourguignon, je me suis retrouvé de l'autre côté du sommet de Sainte-Walburge, et j'ai repris, cette nuit même, la route de Chaudfontaine. A toi maintenant, raconte ton odyssée.

— J'avais retrouvé à Liége, lors de nos incursions dans la contrée sur l'ordre du chef, la servante qui m'avait élevé. Ma famille est du pays de Huy ; Mareye, notre servante, était liégeoise. Agée de cinquante ans, forte comme un homme, fidèle comme un chien, elle parcourut le champ du carnage en pleine nuit, en me cherchant. Elle me trouva, la joue ouverte, glacé, tellement affaibli par la perte de sang que je n'avais plus la force de me soulever.

— C'est toi, Pierrot ? me dit-elle.

— C'est moi. Qui es-tu ?

— Marèye donc, valet ; Marèye qui t'a élevé. Allons, je me mets sur les genoux ; place tes mains sur mes épaules et ne me lâche pas. Je t'emporte. Dis rien, laisse Marèye se débrouiller !

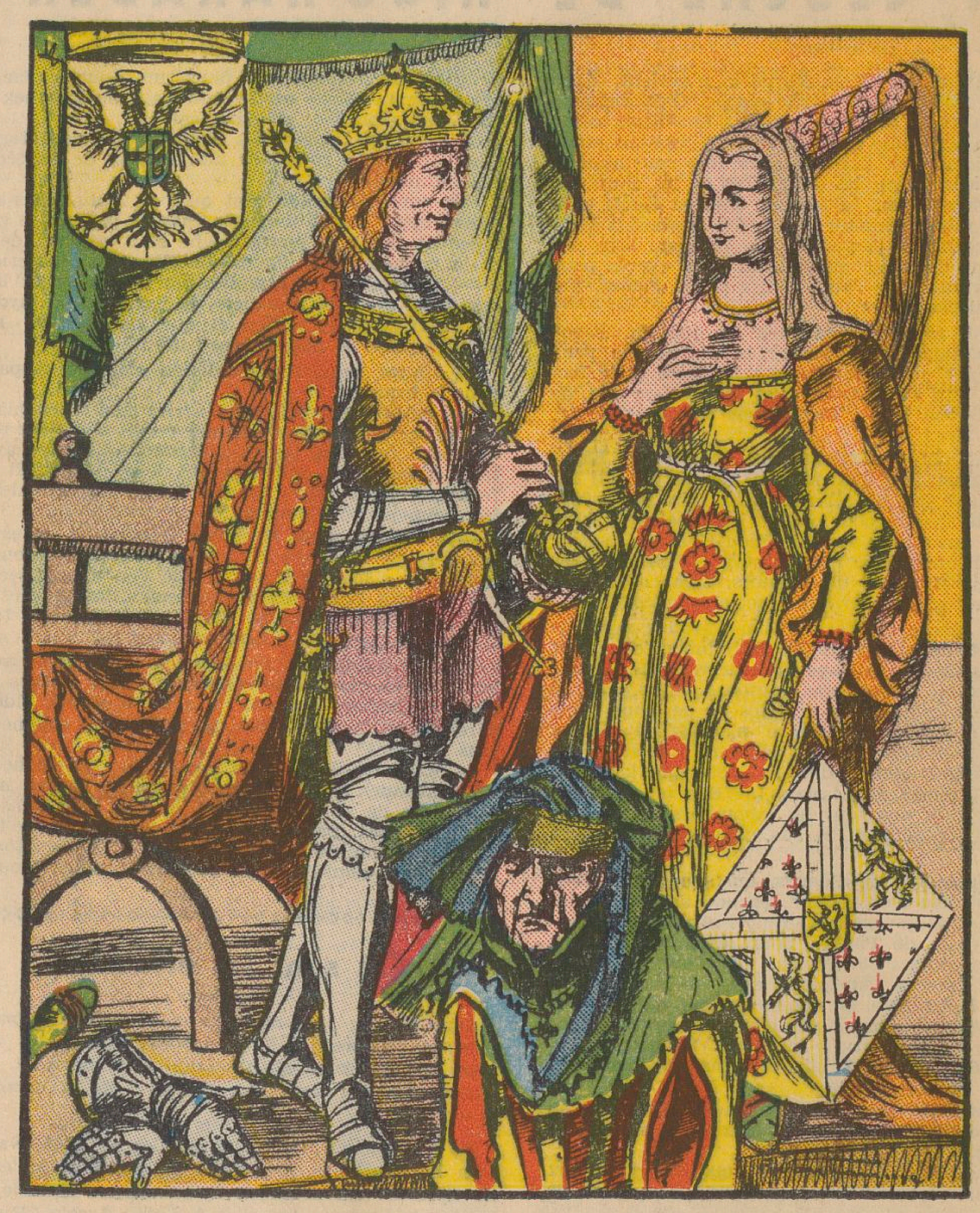
Et voilà qu'elle m'emporte sur son dos, comme un sac d'avoine. Des sentinelles approchent. Elle leur dit :

— C'est mon fieu. Il est fichu ; j'veux pas qu'on l'enterre comme un chien.

Je faisais le mort, tu comprends. La farce a pris. Le lendemain, au cours de la nuit, nous partions à Vivegnée, chez une de mes parentes ; de là, nous avons gagné le Luxembourg.

— Mon brave chien-loup, te souvient-il des leçons que tu nous donnais sur l'art d'aboyer à la façon des loups ? Tu avais le tour. Une nuit, sur la route de Nessonvaux, apercevant une petite troupe soudoyée par le prince de Liége, nous nous sommes mis à aboyer, avec Furet. Quelle fuite, mon chien-loup !

Je rentre à la maison. Accompagne-moi, tu trouveras bon gîte et bonnes choses à discrétion ; et nous parlerons, sans craindre les colères du Charolais, des *Compagnons de la Verte Tente.*



— Une grande nouvelle, mon Tasson, la duchesse Marie de Bourgogne épouse Maximilien, fils de l'empereur d'Autriche Frédéric III.

— J'en suis heureux... Louis XI et Olivier le Diable n'ont pas réussi dans leurs combinaisons louches.

Marie de Bourgogne monte sur le trône ducal

Marie de Bourgogne, fille du duc Charles, n'avait que vingt ans. Elle se trouvait devant un peuple plein de rancœur à l'égard de ses gouvernants. Le trésor était ruiné par les dernières guerres. Les extravagances et les cruautés de son père rendaient le peuple hostile à cette jeune princesse, qu'en d'autres temps on eût aimée et défendue.

— Eh bien ! mon Tasson, disait chien-loup qui habitait dans le vieux quartier de la Chapelle où il tenait un grand magasin d'objets en fer, fabriqués à Liége, tu vas voir ce brigand de Louis XI jouer de mauvais tours à la jeune duchesse.

— Le premier de ses tours, mon chien-loup, sera d'envoyer des émissaires en Flandre pour pousser l'opinion contre l'héritière du Téméraire. Ah ! le pendard ! Il en a des tours dans son sac !

Olivier le diable

Tasson voyait juste. Le roi choisit, comme chef des émissaires, un mauvais personnage appelé Olivier le diable. C'était un chirurgien-barbier. Il faisait des saignées aux malades, et rasait les hommes bien portants. A cette époque, le grand remède dans la plupart des maladies, c'était la saignée. Le chirurgien-barbier donnait un coup de lancette à l'une des veines qui apparaissent au pli du bras ; on laissait couler le sang dans un bassin, puis, quand le chirurgien jugeait que la perte de sang était suffisante, il fermait la plaie à l'aide d'un bandage. Après quoi, il allait raser ses clients. Olivier le diable était natif de Thielt, et le roi l'avait choisi comme valet de chambre. Comme il était adroit en malice et en fourberie, Louis XI en fit un ambassadeur. Il l'anoblit et changea son nom qui lui allait si bien, en celui d'Olivier le Daim, seigneur de Meulan.

— Vous irez en Flandre, lui dit le roi, et vous y préparerez le mariage de la jeune duchesse avec mon fils, le dauphin.

— Je comprends, Sire, par ce mariage, tôt ou tard, les belles provinces de Belgique et la Bourgogne deviendront provinces françaises. Je vais semer le trouble en Flandre. C'est la première partie du programme. La deuxième partie finira par le mariage qui ramènera la paix et la reprise du commerce dans ce pays.

— Ça va mal, mon Tasson, disait l'ancien Compagnon chien-loup. Louis XI veut enlever la ville d'Arras et le comté de Bourgogne. Que peut faire la jeune duchesse pour lui résister ? Elle n'a pas d'armée.

— Mais le malin roi a soin d'ajouter à ses prétentions : « Si la duchesse veut épouser le dauphin, je renonce à mes prétentions ».

— Olivier le diable, de son côté, travaille dans l'ombre. Les troubles se répètent à Bruges et à Gand. Les privilèges supprimés par le Téméraire sont rendus aux villes.

— Ce n'est que justice.

Le lendemain, on apprenait que la ville de Tournai, trompée par Olivier le diable, était occupée par Louis XI. Il était temps de trouver un défenseur.

Mariage de la duchesse Marie

— Une grande nouvelle, mon Tasson, la duchesse épouse Maximilien, fils de l'empereur d'Autriche Frédéric III.

— J'en suis heureux. Louis XI et Olivier le diable n'ont pas réussi dans leurs combinaisons louches.

— Elles étaient si louches que la jeune duchesse, écœurée devant tant de mauvaise foi, a refusé le dauphin.

Le mariage eut lieu à Gand, le 18 août 1477. Le nouveau duc Maximilien fut reçu dans les principales villes et fit la meilleure impression.

En 1478, il chassait les régiments de Louis XI du Hainaut.

En 1479, il remporta la victoire de *Guinegate*, bourg du département du Pas-de-Calais.

La mort de Marie de Bourgogne et les derniers souvenirs de Tassin et de son ami chien-loup

Tassin et son ami se rappelaient, un soir, leurs souvenirs de la Verte Tente, lorsque la mère de Tassin ouvrit la porte brusquement :

— Une triste nouvelle ! La duchesse Marie est morte !

— Elle n'a que vingt-cinq ans d'âge. Elle est morte d'un accident, sans doute.

— Elle chassait au faucon dans le bois de Winendale, près de Thourout. Son cheval s'est abattu sur un tronc d'arbre, et elle ne survécut que trois semaines à sa blessure.

— Personne n'en savait rien... Pauvre duchesse !

— Elle laisse deux petits enfants orphelins : Philippe et Marguerite.

Cette mort plongea les deux amis de la Verte Tente dans de graves réflexions.

Lisez la suite à la page 20.

MONSIEUR FAKIR

Le sac dans la bouteille

Voici une petite attrape qui réussit neuf fois sur dix, même à l'égard des personnes les plus avisées.

Prenez un sac en papier ordinaire. Pliez-le plusieurs fois sur lui-même dans le sens de la longueur en serrant bien les plis de manière à obtenir une longue bande plissée, pouvant pénétrer dans le goulot d'une bouteille.

Demandez alors à un des assistants s'il pourrait soulever la bouteille en y enfonçant la bande ainsi pliée, dans le goulot.

Vous ajouterez, pour mieux mettre votre « victime » sur la mauvaise voie, qu'elle peut replier le sac à sa partie inférieure.

La personne se livrera à une foule de tentatives aussi infructueuses les unes que les autres.

Le truc est tellement simple... qu'en général personne ne le trouve.

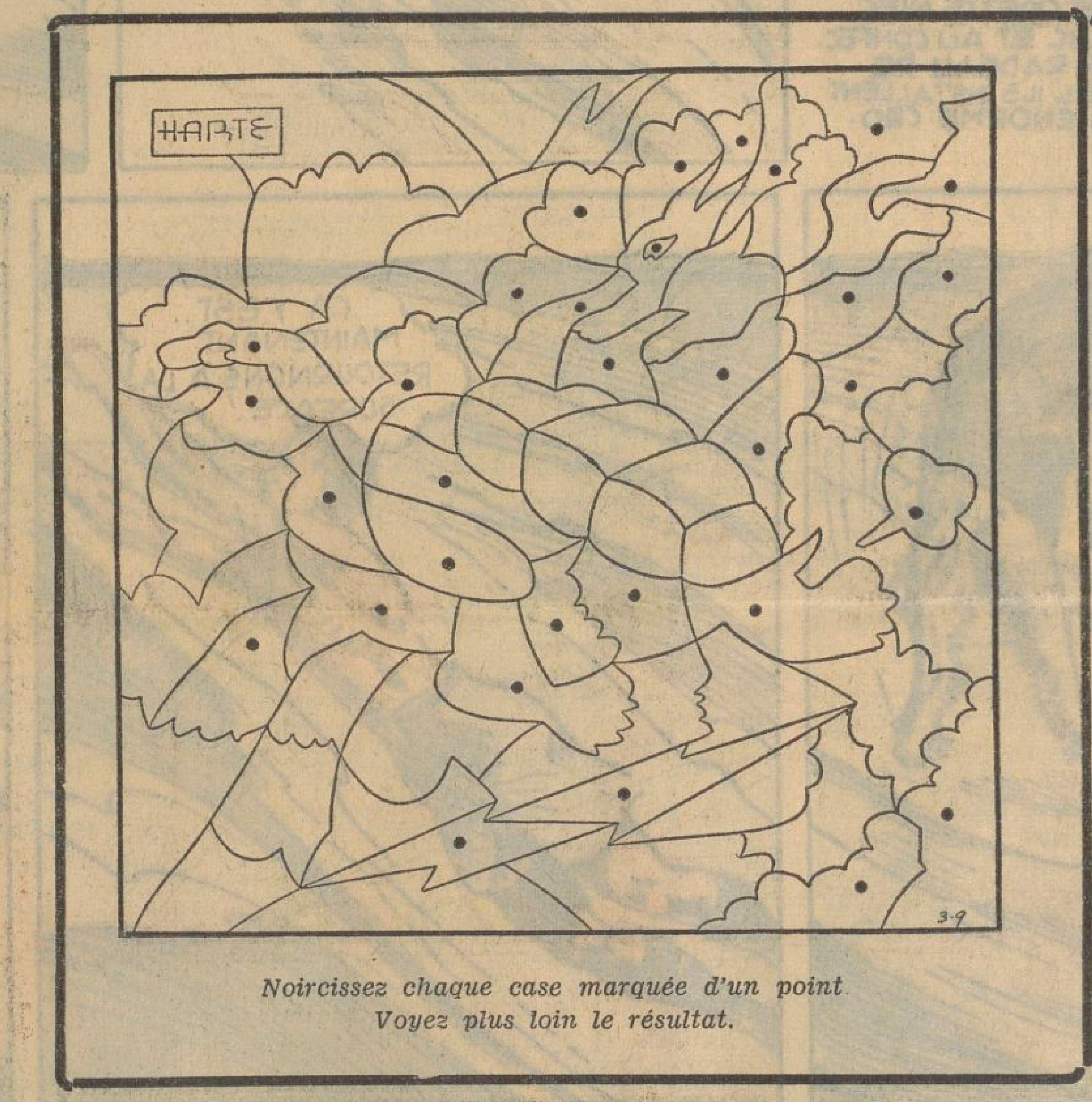
Il suffit de souffler dans l'embouchure du sac, qui se gonfle dans l'intérieur de la bouteille et le reste se devine.



— Grand-père !... As-tu de bonnes dents ?

— Tu sais bien que je n'en ai plus du tout !

— Ah ! bon. Tiens alors, tu me garderas mes noisettes !



Noircissez chaque case marquée d'un point.
Voyez plus loin le résultat.

Nos Jeux

La transmission de la pensée

Vous vous faites fort de transmettre votre pensée à une personne (qui est votre compère).

Il s'agit de faire deviner à ce dernier un objet quelconque, choisi à son insu.

Votre compère sort de la pièce, et on choisit un objet quelconque, par exemple la pendule.

Vous vous placez à un coin de la pièce, votre compère rentre, on lui bande les yeux ; vous tournez le dos l'un à l'autre, impossible de vous faire signe.

Il est d'autre part convenu que vous poserez toutes les questions exactement de la même manière, sans modifier l'intonation.

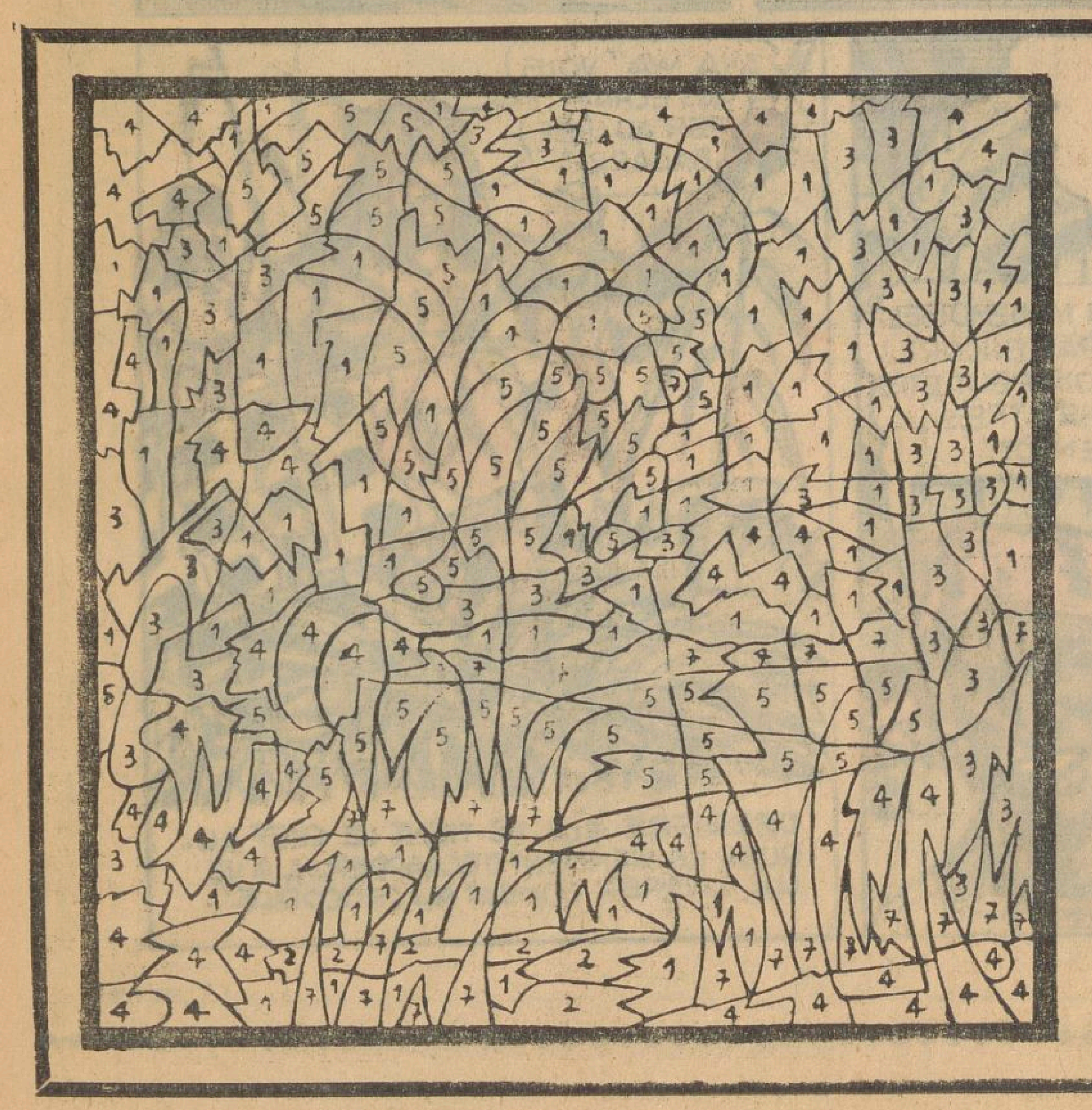
Vous pourrez même, en désignant successivement les objets, dont votre compère devra deviner le bon, frapper simplement dans vos mains. Ce qui, au fur et à mesure, signifiera ;

« Est-ce ce vase ? Est-ce le piano ? Est-ce la fenêtre ? Est-ce ce livre ? Est-ce cette règle ? Est-ce cette pendule ?

— Oui ! »

Pour que votre compère réponde à coup sûr, il aura suffi que vous conveniez d'un nombre, par exemple 1935. Donc le premier objet à deviner sera celui des unités, c'est-à-dire celui que vous aurez appelé la cinquième fois. Si on vous demande de répéter l'expérience, ce sera alors le chiffre des dizaines qui sera le bon, c'est-à-dire le troisième objet appelé par vous. Et ainsi de suite.

Ce petit tour remporte toujours un gros succès.



Nos Mah-Jic Colors

Marque et Modèle déposés

- - - -

Ceci n'est pas un Concours, mais un Jeu

—

COLORIEZ :

1. Bleu clair.
2. Bleu foncé.
3. Violet.
4. Vert jaune.
5. Brun rouge.
6. Marron clair.
7. Noir.

LE PETIT BRICOLEUR

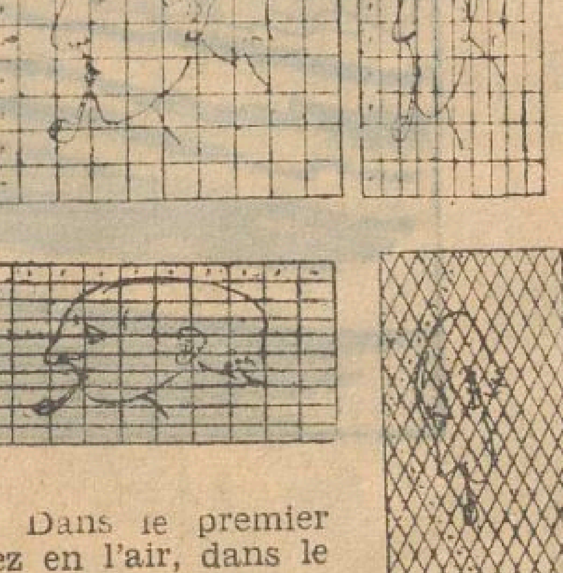
La caricature

Faire une caricature d'une tête en se servant, comme on le fait normalement pour agrandir ou diminuer un dessin, d'un petit quadrillé régulier qui formera 10 cases, soit 100 petits carrés.

Faire un second quadrillé dont les cases auront la même largeur que le premier, mais seront moitié moins hautes. Copier le dessin case par case et l'on aura une tête plus large.

Pour faire une tête allongée, les cases auront la même hauteur que sur le premier dessin, mais seront moitié moins larges.

En établissant des losanges, on peut obtenir deux déformations différentes suivant que l'on numérote les cases supérieures horizontales en montant ou en descendant, en partant du milieu. Dans le premier cas, le personnage aura le nez en l'air, dans le second en bas.



- - - - -





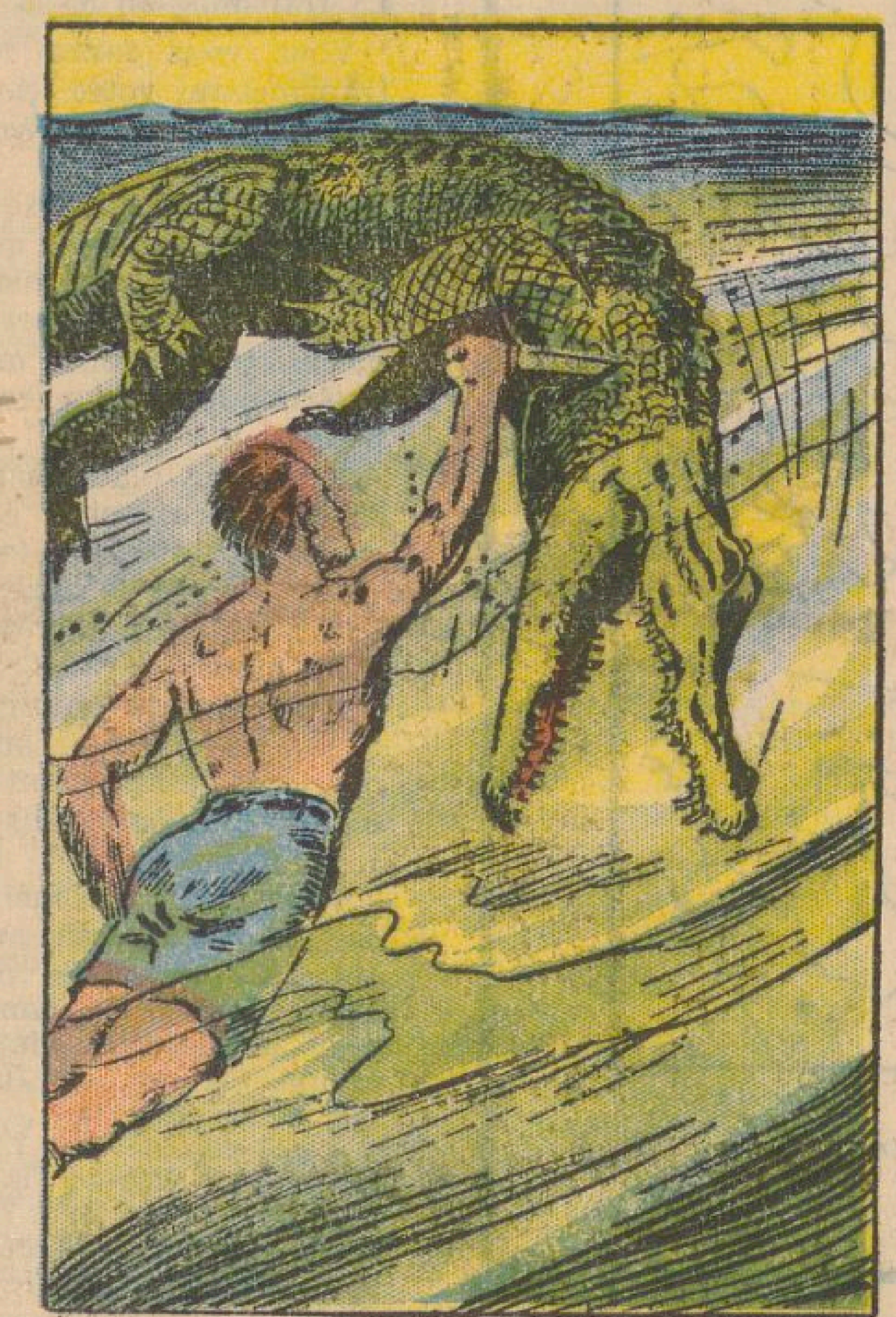
par **FRANK BUCK**

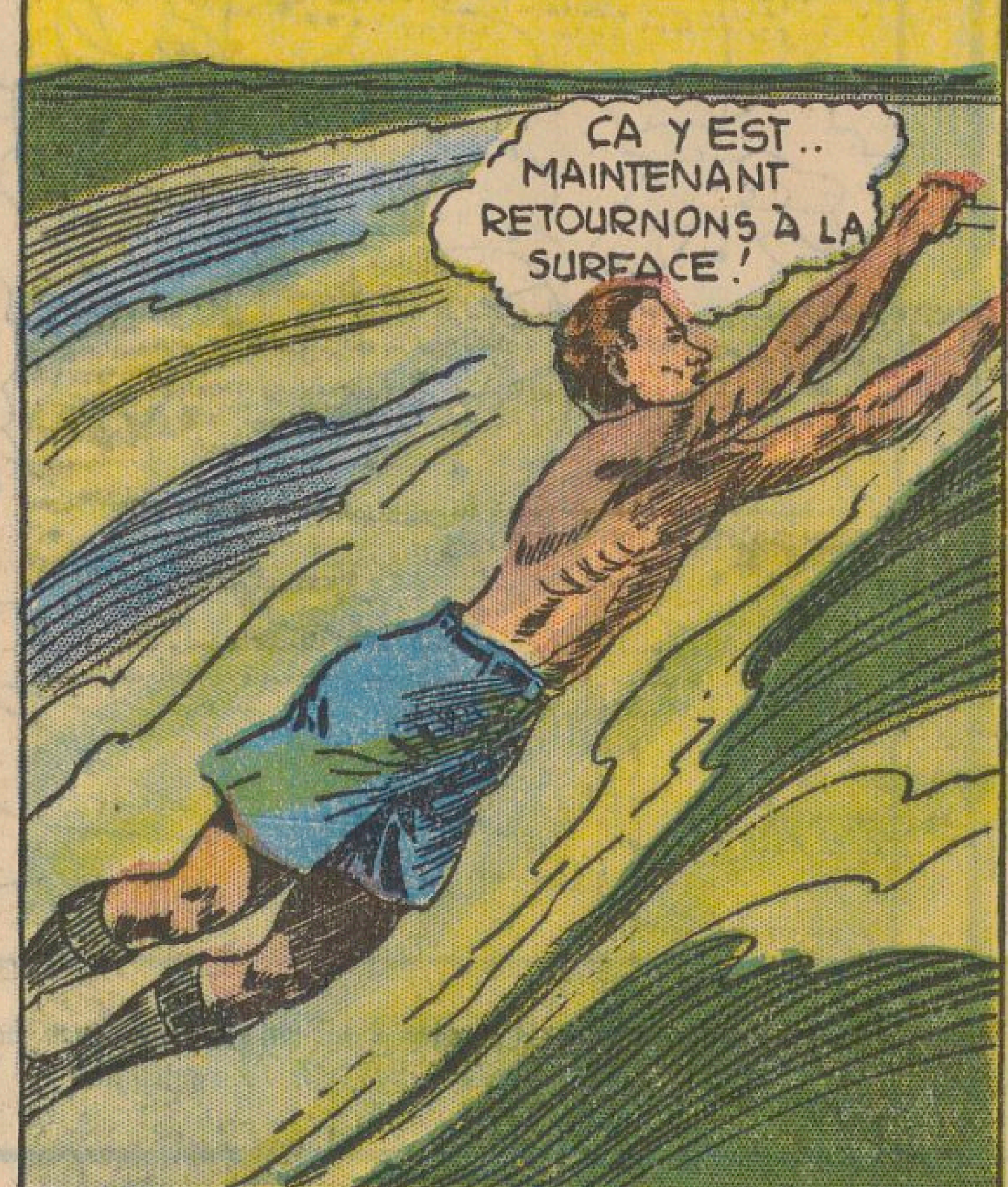
RÉSUMÉ:

APRÈS AVOIR RANIMÉ ODETTE AVEC DE L'EAU FRAICHE, LUC ET ALI CONFECTIONNENT UN LÉGER RADEAU DE BAMBOU SUR LEQUEL ILS INSTALLENT LA JEUNE FILLE. UN ENORME CROCODILE APPARAIT.













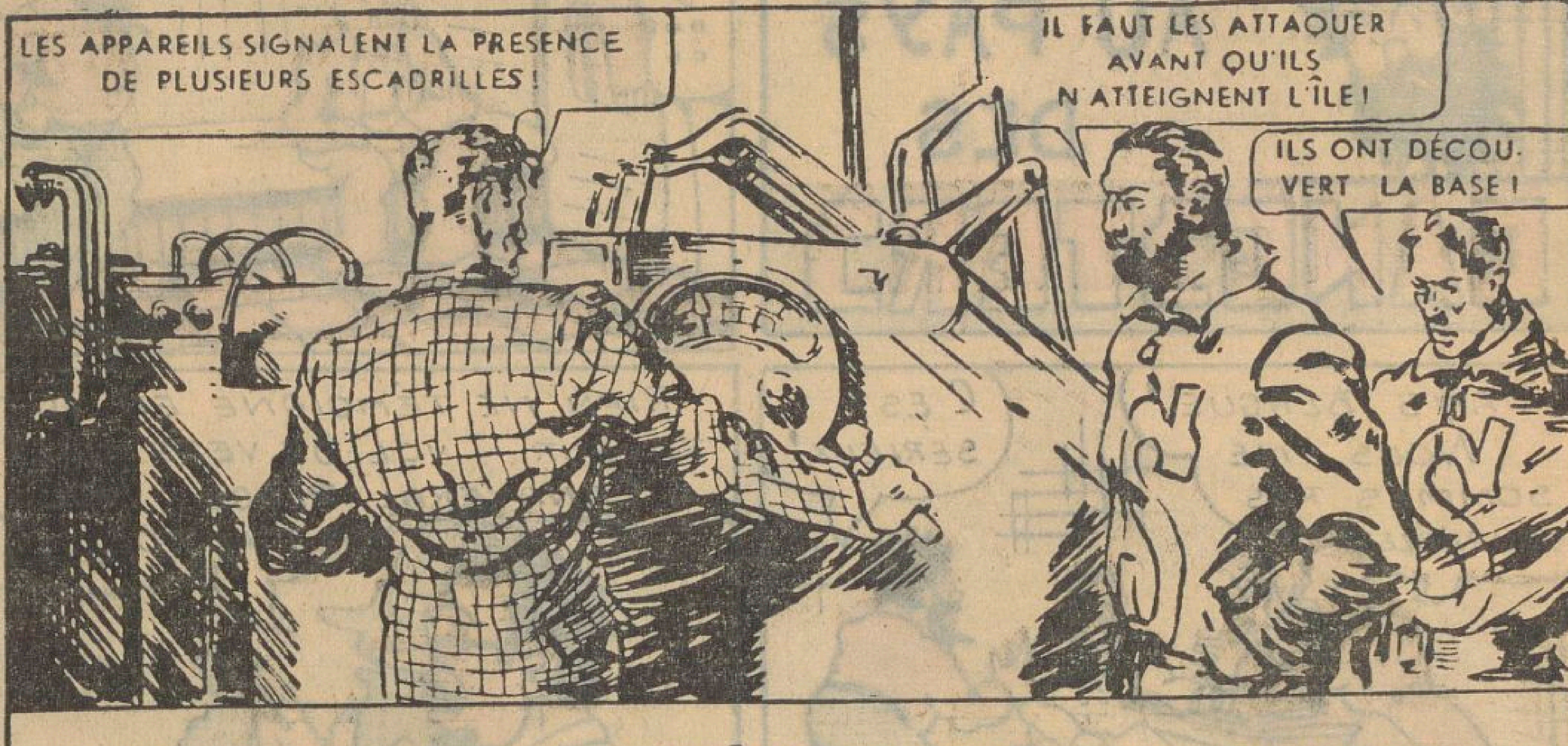




(A suivre).

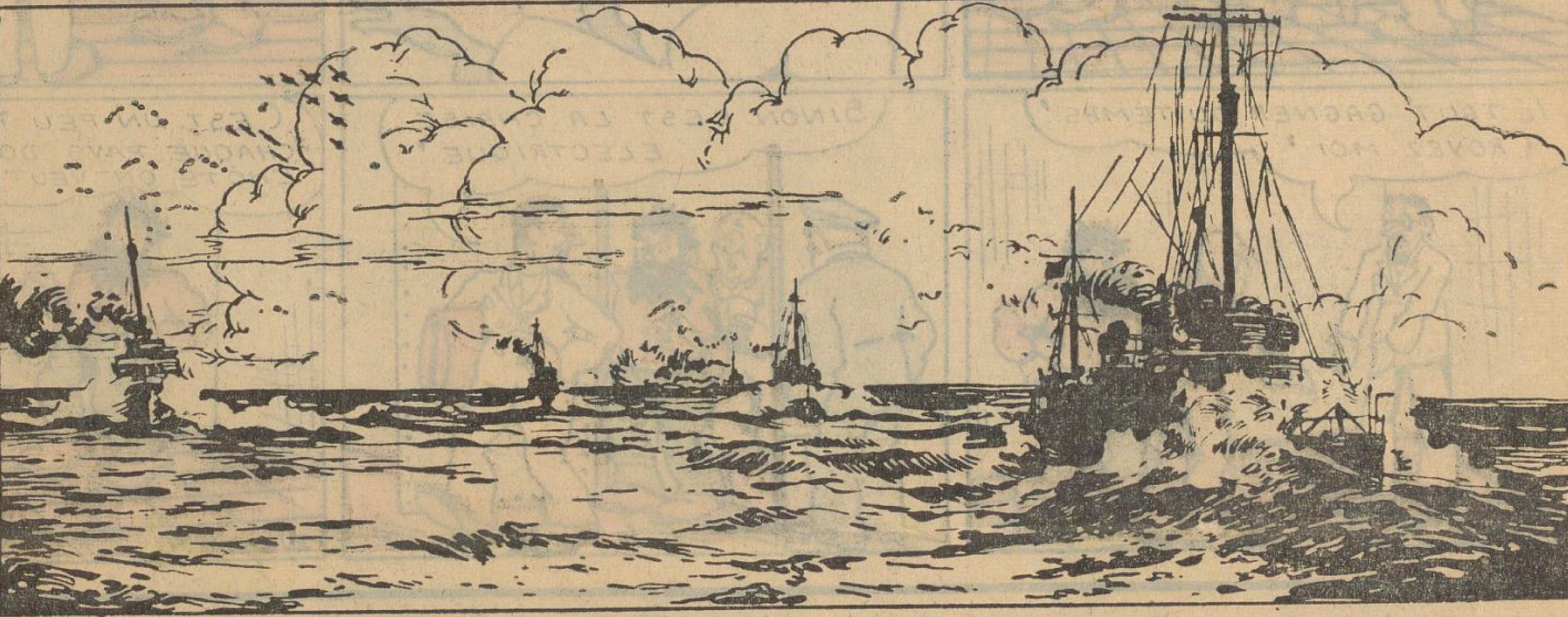
BILL L'ALBATROS





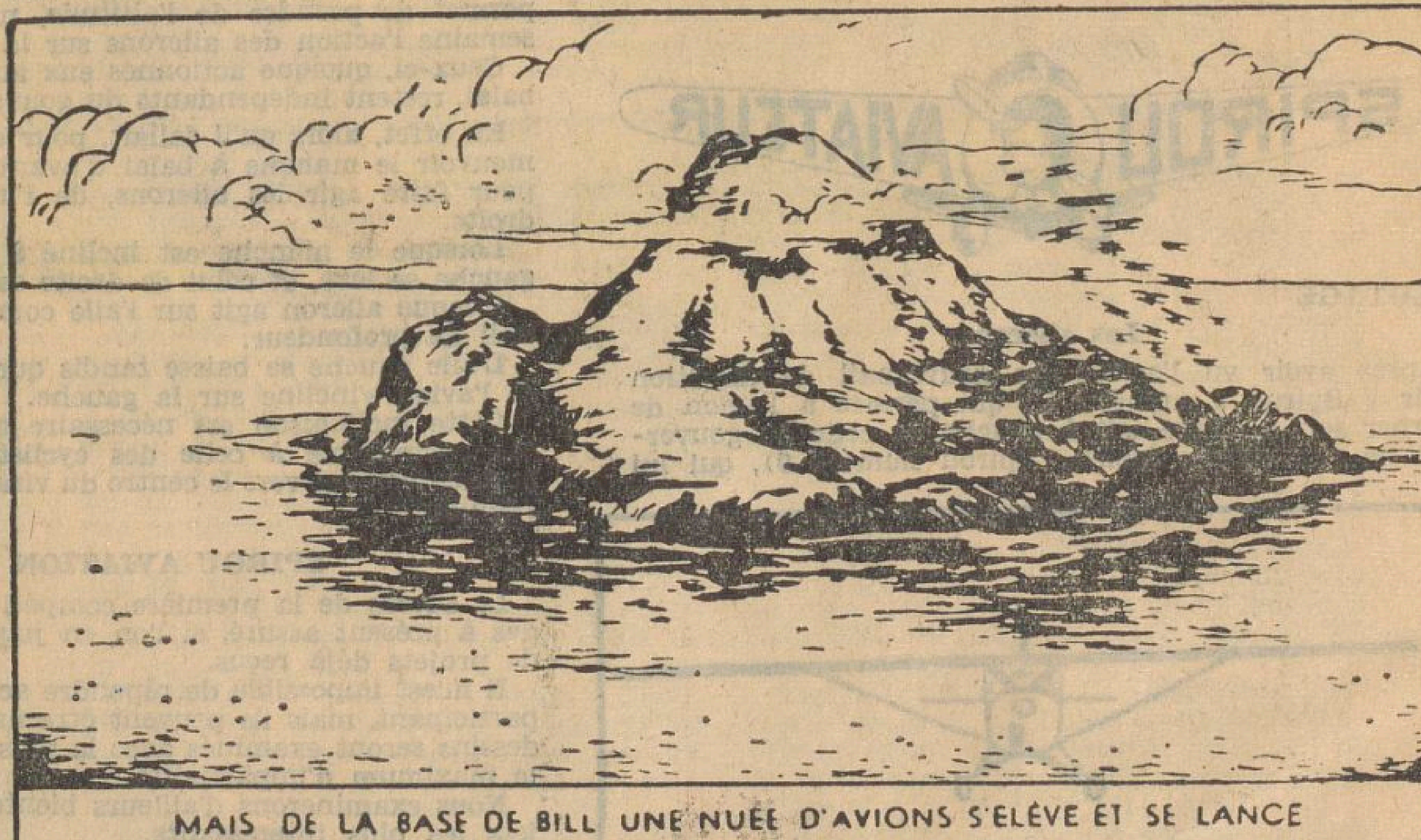
MARK PARK SE PRÉCIPITE AUSSITÔT POUR VÉRIFIER LES SIGNAUX D'ALARME!

UNE ESCADRE COMPLÈTE SE DIRIGE VERS L'ÎLE... D'UN NAVIRE PORTE-AVIONS S'ENVOLENT PLUSIEURS ESCADRILLES CELLES DE DINO ET DE DARIO

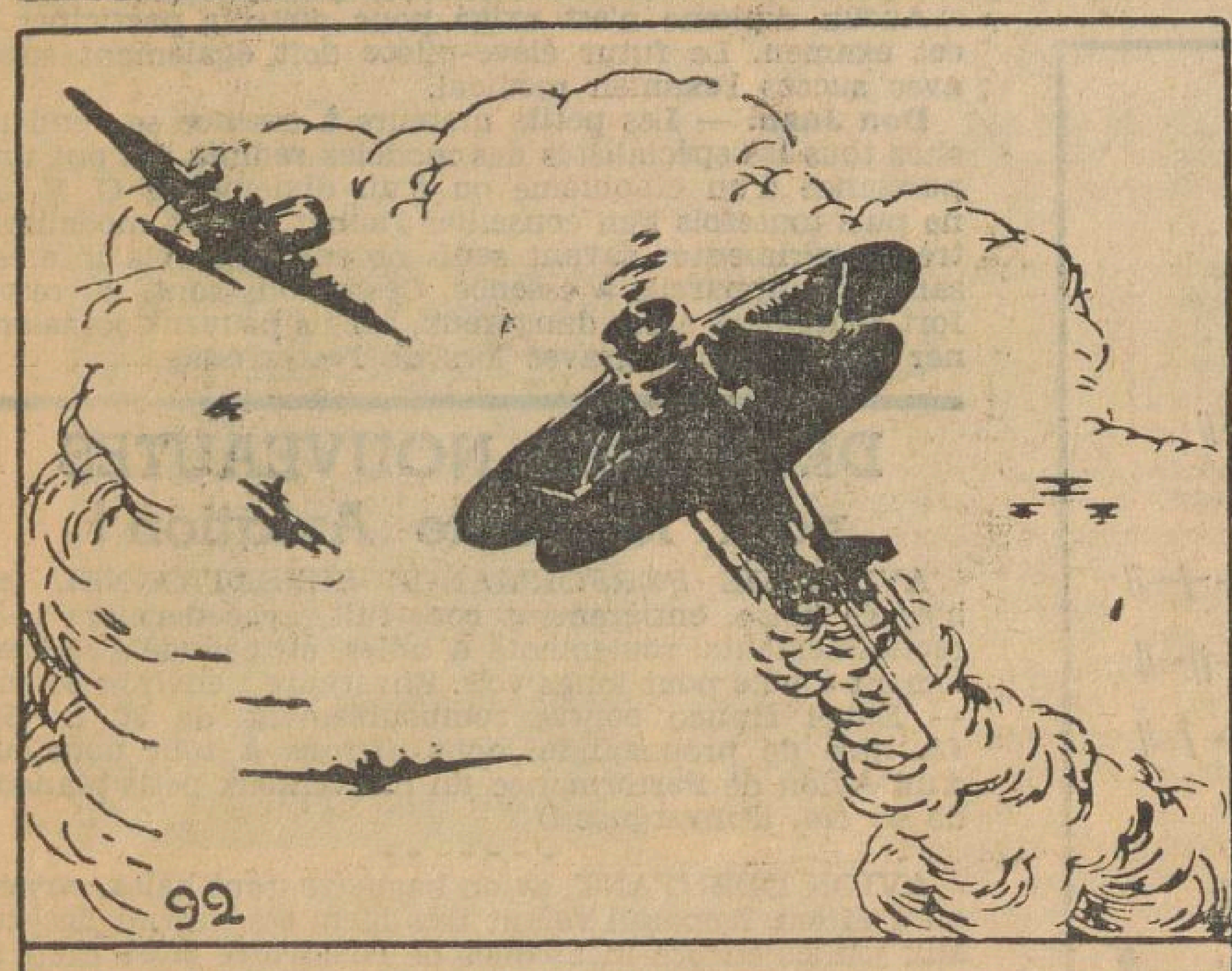




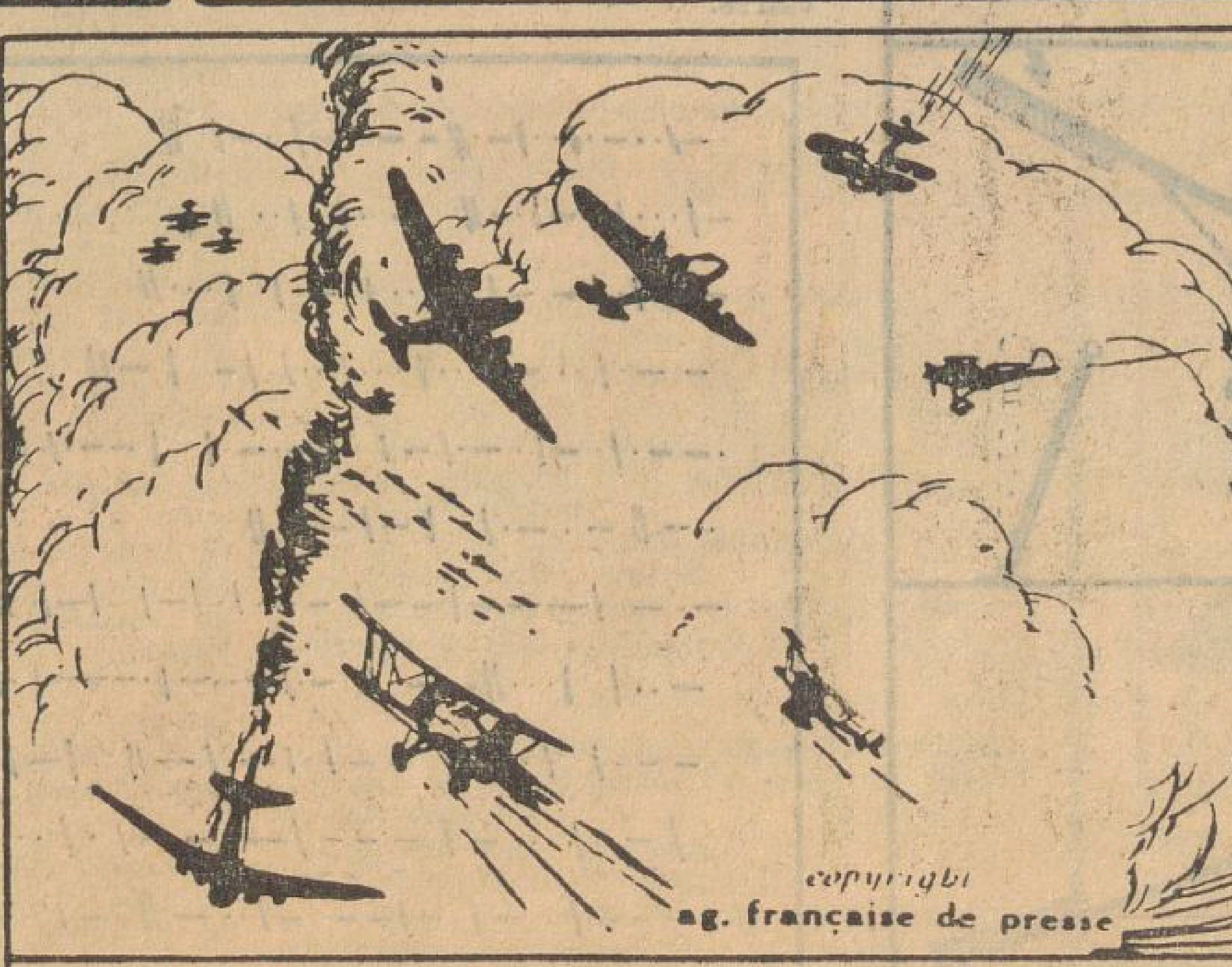




MAIS DE LA BASE DE BILL UNE NUÉE D'AVIONS S'ÉLÈVE ET SE LANCE A L'ATTAQUE DES ASSAILLANTS.

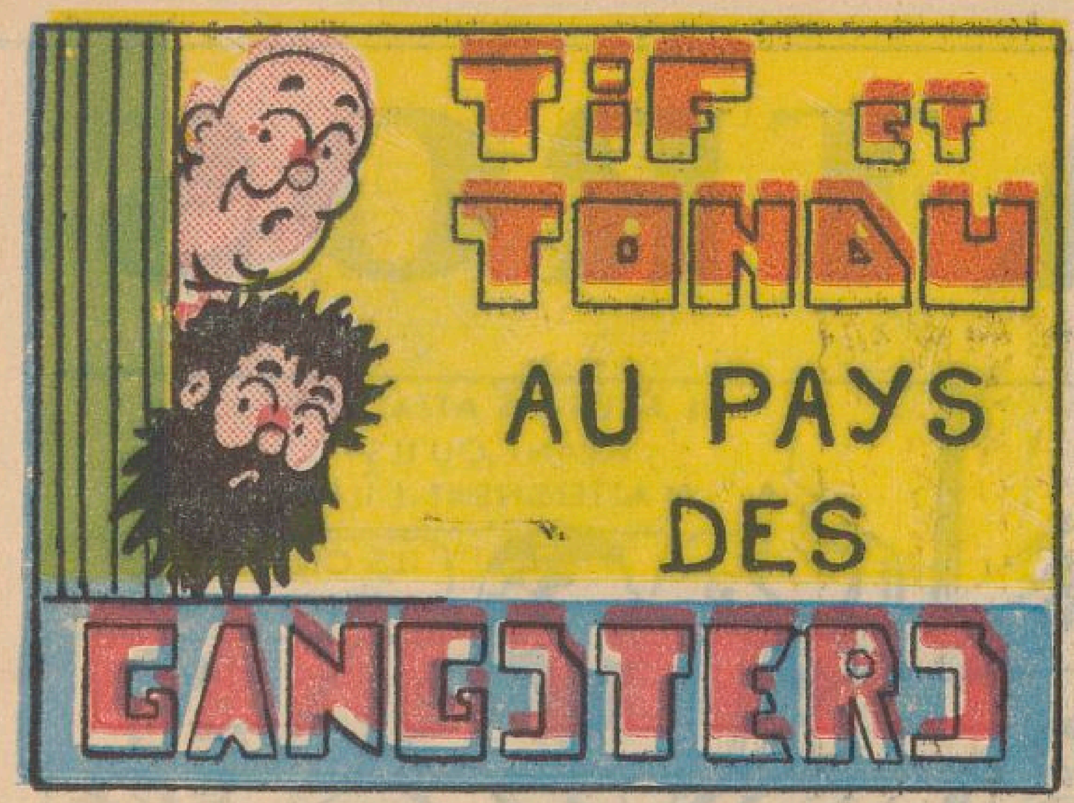


LES DEUX FORMATIONS SE RENCONTRENT EN PLEIN VOL.

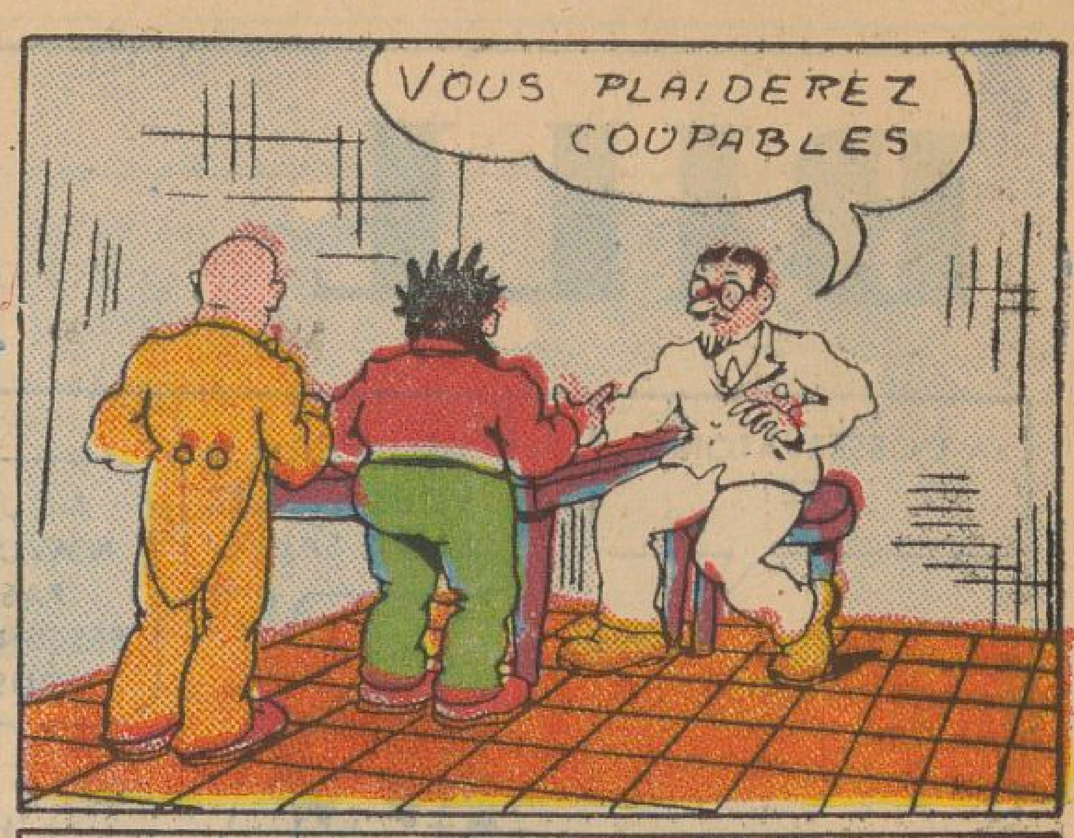


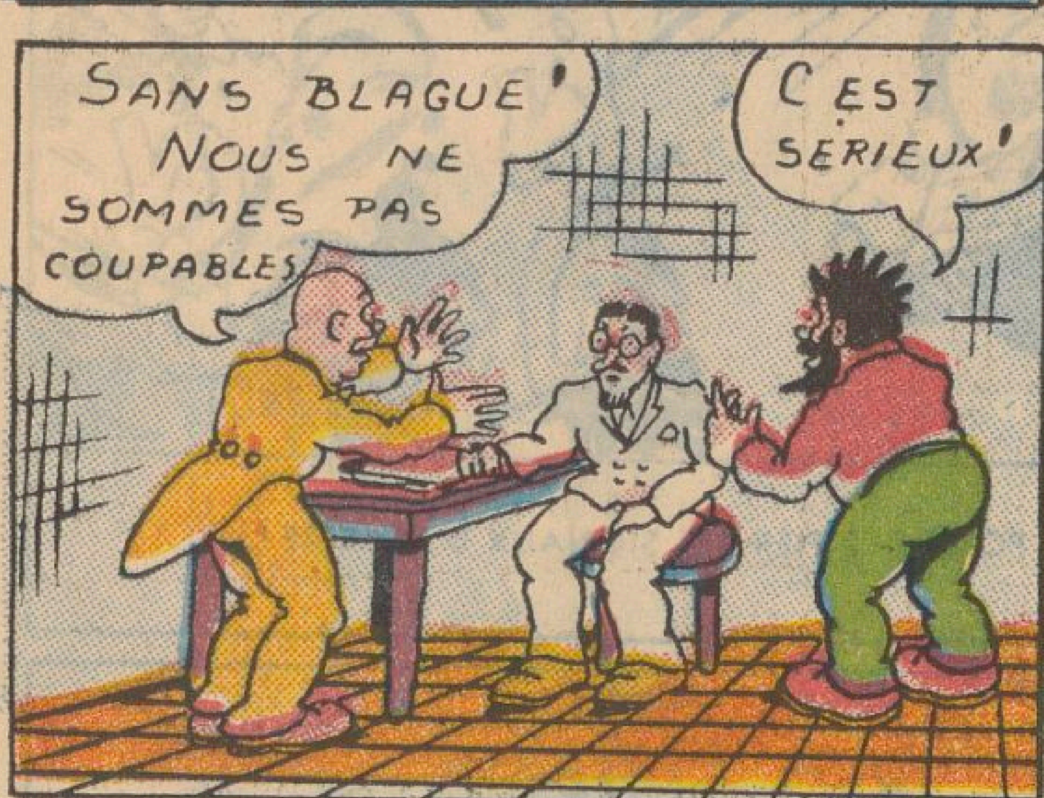
LES PILOTES DE BILL HARCÈLENT DANGEREUSEMENT LES LOURDS APPAREILS DE BOMBARDEMENT.



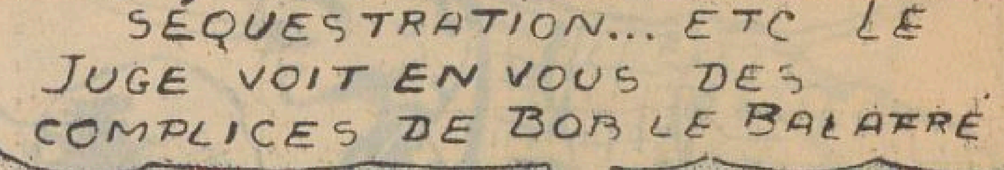


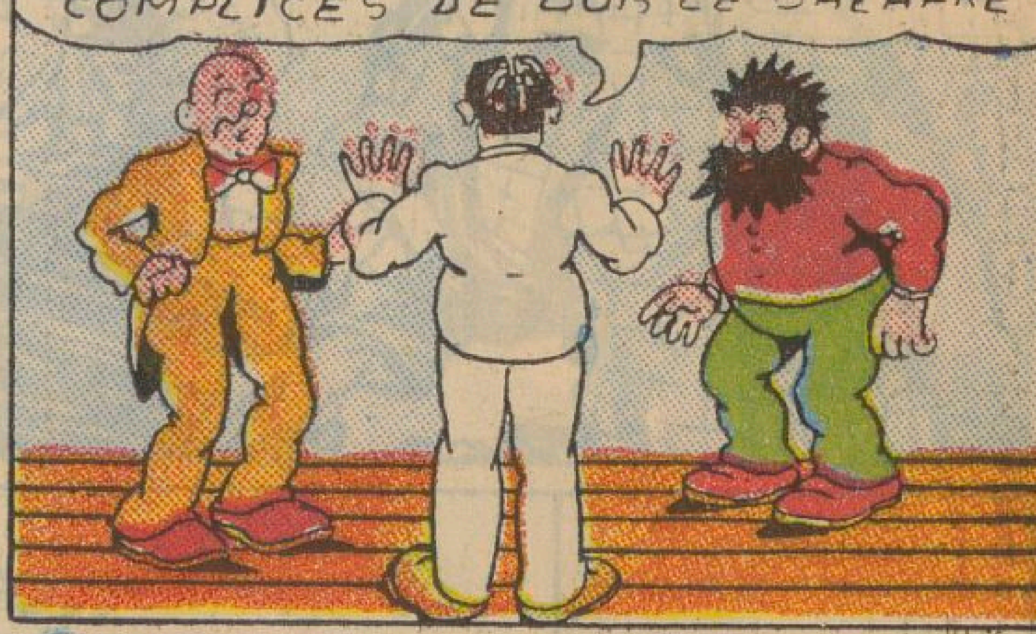


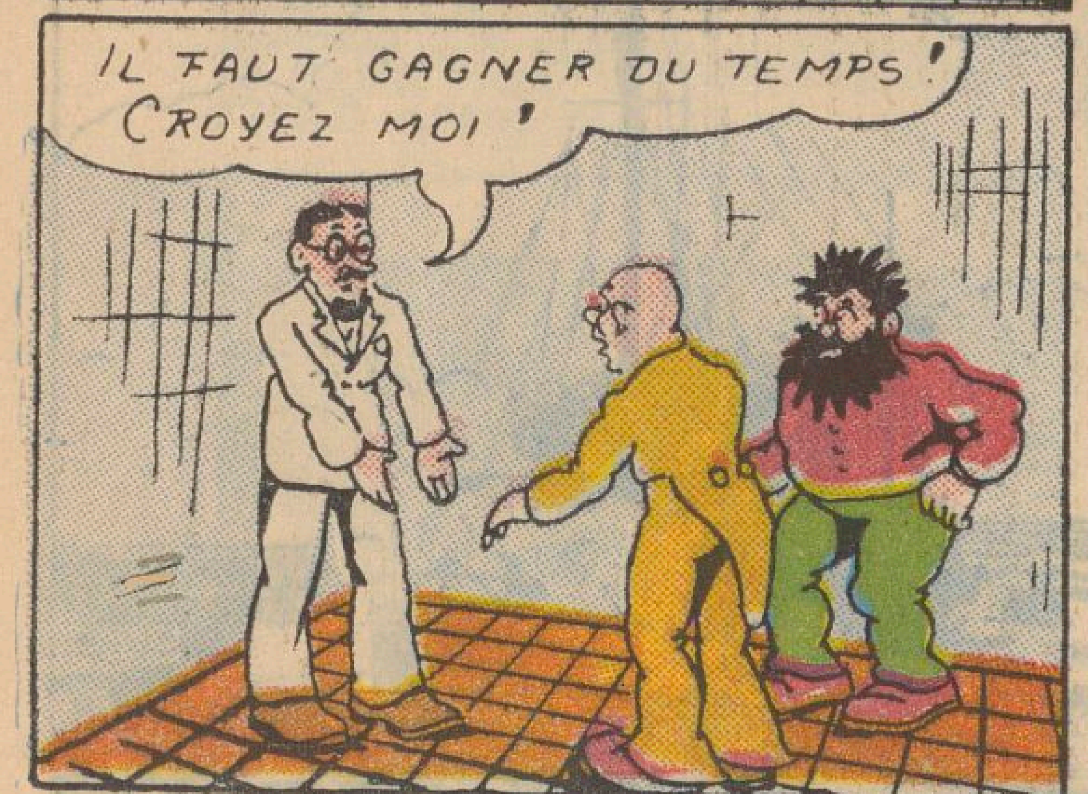




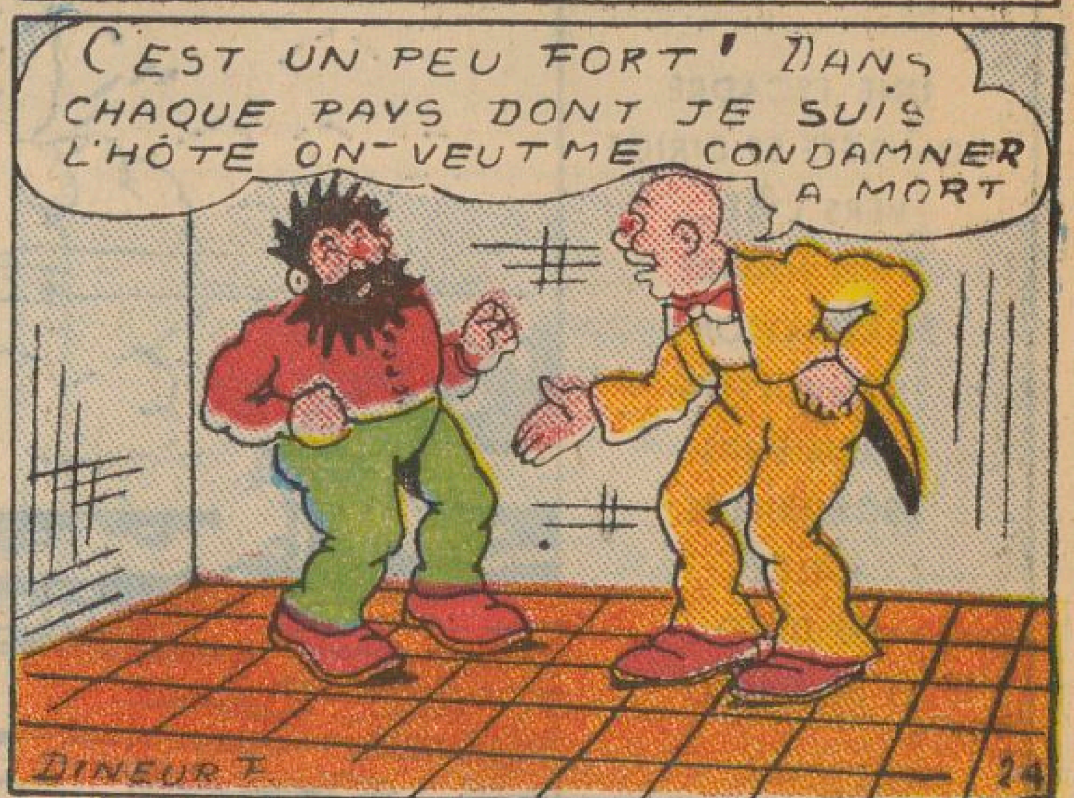














PILOTAGE

Les ailerons

Après avoir vu l'action du gouvernail de direction (voir « Spirou » numéro 4), qui permet à l'avion de tourner soit à droite soit à gauche, et celle du gouvernail de profondeur (voir « Spirou numéro 9), qui lui permet de prendre de l'altitude, nous étudierons cette semaine l'action des ailerons sur la stabilité latérale.

Ceux-ci, quoique actionnés eux aussi par le manche à balai, restent indépendants du gouvernail de profondeur.

En effet, alors qu'il fallait, pour actionner ce dernier, mouvoir le manche à balai d'avant en arrière, il suffit pour faire agir les ailerons, de l'incliner de gauche à droite.

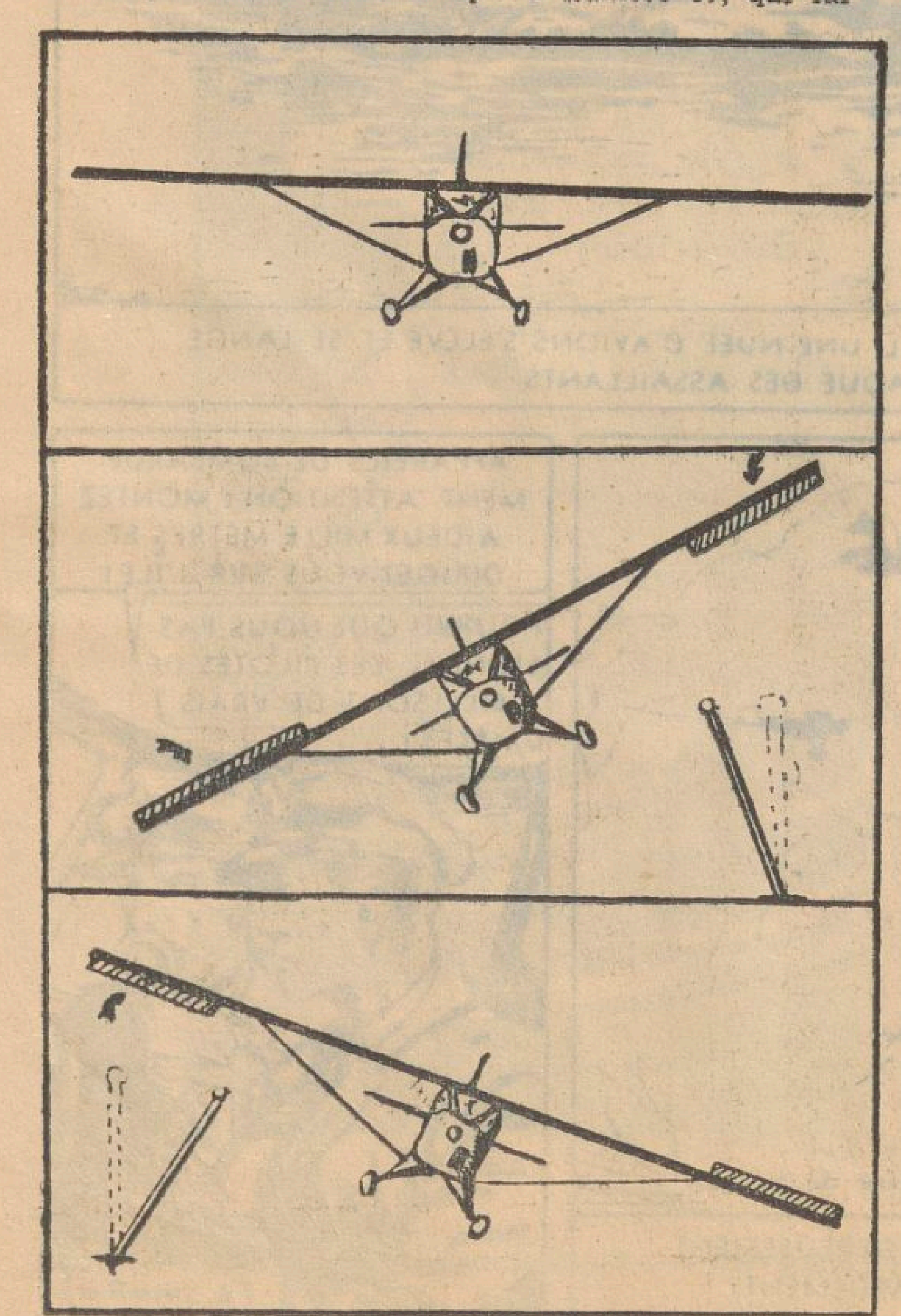
Lorsque le manche est incliné à gauche, l'aileron de gauche se lève, et celui de droite se baisse.

Chaque aileron agit sur l'aile comme un petit gouvernail de profondeur.

L'aile gauche se baisse tandis que l'aile droite se lève et l'avion s'incline sur la gauche.

Cette inclinaison est nécessaire au virage correct, et est comparable à celle des cyclistes qui se penchent instinctivement vers le centre du virage, afin de conserver l'équilibre.

Georges CEL.



SPIROU AVIATION CLUB

Le succès de la première compétition du S. A. C. est dès à présent assuré, si l'on en juge d'après le nombre de projets déjà reçus.

Il m'est impossible de répondre actuellement à chaque participant, mais ils peuvent être assurés que tous leurs dessins seront examinés avec la plus grande attention et le maximum d'impartialité.

Nous examinerons d'ailleurs bientôt ensemble les projets les plus intéressants.

Et pour terminer ce message qui consolera les retardataires.

```
·—/··—·/··/—·//— —  —/··—/ //
—/···/··—/···//  —··/·/··//
— —/·/— —/—···/ —·/ /···//
·— —·/··—/··/···/···/·/—  /—//
·— —·/ —/·—·/—/··/—·—/ ·/— —·/·/—·//
·—//—·—·/ /—/—/·//
—·— /— — —/— —/·— —·/·/—/ /—/·/— —/—//
—··/ /···//·— —/ —·/— — —/·— — —/·/—//··//
— —·/ /··—/ ··—/·/—·/—//  /—/—·/·//
/— /···—/ — — —/— —·— —/·/···/
— — —/ —/···/— —  —/··—//·—/··—//
— — — —//  ·····//  —/···—/ —/·/—···///
```

Georges Cel

BOITE AUX LETTRES

Nouveaux pseudonymes

Lagardère, Bill l'Albatros IV, Don Juan, Bill l'Albatros V, Le Technicien Automobile, Mermoz III, Lindbergh, Guynemer, Doret II, Alexandre-le-Grand, Aigle Blanc, Hamourabi, L'Homme Volant.

Karl I Hercule. — 1) Pour pouvoir faire partie du club les Amis de « Spirou », il vous suffit d'envoyer 3 francs en timbres et vous recevrez la carte d'identité, le code d'honneur et le superbe insigne de « Spirou ».

2) L'inscription à la section aviation est gratuite.

3) Il n'existe pas encore d'insigne pour les membres du S. A. C. Celui-ci est actuellement le sujet d'une compétition à laquelle vous êtes invité à participer.

4) Tous les renseignements concernant les boites de construction du « Spirou I et II » ont paru dans le numéro 11 ; les renseignements relatifs à leur construction ont été donnés dans les numéros 31, 32 et 33 de 1938 et 5, 6, 8, 10 de cette année.

Ami de la Wimbe. — Pour pourvoir entrer à l'Aéronautique Militaire, il faut être âgé de 18 ans et réussir l'examen d'admission qui a lieu deux fois par an, à Bruxelles (le prochain aura lieu en juillet 1939). La matière de celui-ci est sensiblement égale à celle des sixième, cinquième, quatrième et troisième des Humanités et porte sur les branches suivantes : Français, composition ; Géographie, Belgique, Europe et les quatre continents ; Physique ; Arithmétique, jusqu'aux intérêts simples ; Algèbre, intérêt composé, logarithmes ; Géométrie, les quatre premiers livres, et la Trigonométrie rectiligne.

Aucun diplôme n'est exigé pour pouvoir participer à cet examen. Le futur élève-pilote doit également subir avec succès l'examen médical.

Don Juan. — Les petits moteurs à essence se vendent chez tous les spécialistes des modèles réduits. Ils ont une puissance d'un cinquième ou d'un dixième de C. V. Je ne puis toutefois t'en conseiller l'achat car les modelistes très expérimentés savent seuls obtenir des vols intéressants des appareils à essence. Ces avions sont, du reste, fort coûteux et assez dangereux, car ils peuvent occasionner des accidents graves lors de l'atterrissage.

Le Fureteur vous dira....

J9Y30535 6AQ035 3T VA1AN135 6237N35 D3 592372 6908 T905 N95 196A7N5 ! 6A823Z D3 567890 3T D3 535 V7NGT 6AG35 ! 83180T3Z D35 A. d. S. !

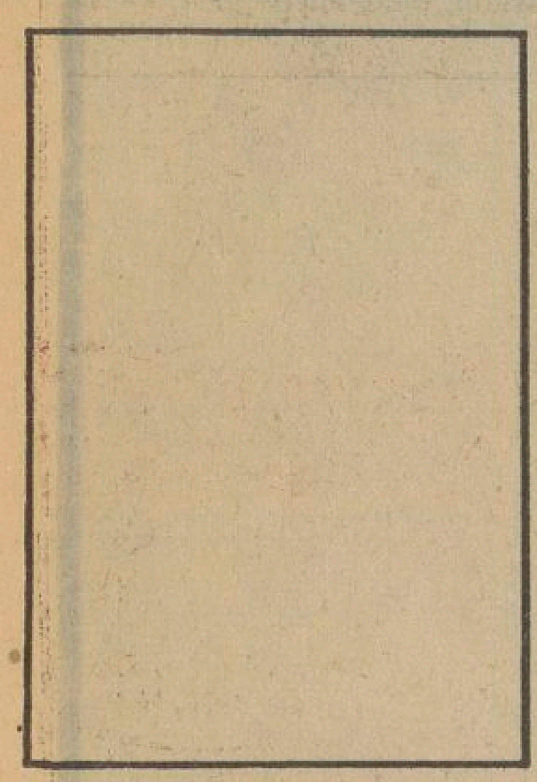
Eh bien ! mes camarades, vous avez le sourire... *Spirou* a un an, et il paraît sur vingt pages. De quoi faire plaisir à tous, à ceux qui demandent plus d'images et à ceux qui, comme 135 *R. C.* réclament plus de texte.

Et Corrigan, le seul, l'unique Corrigan va faire frémir tout le monde.

Ce sera donc le moment de chanter avec *F. C. Woluwe*, sur l'air du Lambeth Walk :

C'est Spirou, ô mes amis,
Le plus gai, le mieux écrit,
Le plus exquis,
Avec lui, on rit,
Oui.

Mais je vous ai promis de vous parler de moi, bien que le « moi » soit haïssable. Je suis simplement un de vous, le Copain Inconnu, en qui on a confiance, qui vous comprend et fait de son mieux pour mériter son titre d'A. d. S. nº 1 Seriez-vous plus avancés si vous connaissiez mon nom et surtout si vous me voyiez? Au contraire, découvrant mes défauts, vous auriez moins bonne opinion de moi ; vous hésiteriez peut-être à m'écrire. *Jim Carson* me soupçonne l'être Jean Doisy. A dire vrai, celui-ci revoit ma copie et redresse parfois mes phrases, mais il a des cheveux blancs, et je suis un jeune, sac à papier ! un jeune qui demande qu'on ne lui écrive plus « Monsieur le Fureteur » et surtout qu'on le tutoie.



Le Fureteur, A. d. S., nº 1

N'est-ce pas mieux ainsi? A propos, je vous avais imprudemment promis mon portrait... Comment me tirer de ce mauvais pas ? Une idée : ornez le rectangle ci-dessus d'un croquis représentant le Fureteur tel que vous vous le figurez, c'est-à-dire sous les traits d'un ami anonyme, mais dont toute l'amitié vous est acquise sans réserve.

Et maintenant, voyons ensemble, pour bien commencer notre deuxième année, le courrier de la semaine.

Homme de demain me donne justement l'occasion de vous expliquer pourquoi je demande un délai de quinze jours pour vous répondre, alors qu'un journal quotidien sort de presse en quelques heures. *Spirou* n'est pas un quotidien ; le tirage en plusieurs couleurs prend naturellement plus de temps, et de plus, je ne suis pas à mon bureau comme un rédacteur régulier.

Dick Tracy. — Je t'en souhaite autant, mon vieux. Un browning est un revolver automatique breveté, appelé du nom de son inventeur. Quel garçon belliqueux tu fais ! Tu veux armer tous nos lecteurs d'un pistolet à répétition, et unique en son genre, par-dessus le marché. Crains-tu que la Belgique devienne une deuxième Tchécoslovaquie ? Rassure-toi, le morceau serait plus dur à avaler, et comme en 1914, nous ferions tous notre devoir.

En attendant, rions encore de la bonne histoire que tu m'envoies :

— Attention, dit un ancien à un bleu, le colonel va faire l'inspection. S'il t'interroge, ne te trouble pas ; il pose toujours les mêmes questions : ton âge, ton temps de service et ta préférence pour la soupe ou le rata.

Le colonel arrive.

— Depuis quand es-tu à la caserne ?

— Vingt ans, mon colonel.

— Vingt ans ! Quel âge as-tu donc ?

— Six mois, mon colonel !

— Dis donc, tu me prends pour une gourde ou pour une andouille?

— Les deux, mon colonel.

Diable Rouge. — J'ai transmis ta lettre à Kiki, grand maître ès sports. Très bien tes mots d'enfants. Forcé de « rationner », je choisis le dernier :

— Oh ! maman, tu veux planter un pommier et un poirier dans le jardin ! Tu vas me faire commettre beaucoup de péchés !

Footballer enragé. — Un pot-pourri est une suite de passages de plusieurs morceaux plus ou moins bien reliés. Ce nom vient d'un parfum composé à la mode au XVIIIe siècle. Partisan d'un coin du Bricoleur (tu auras satisfaction) tu m'envoies la recette d'un hygromètre, appareil destiné à mesurer le degré d'humidité de l'air : étendre une solution visqueuse de sel de cobalt, de sel de cuisine et de gomme arabique sur une feuille de papier. On aura orné celle-ci d'un paysage avec une rivière dont le lit est figuré par la solution qui prend une teinte rose quand le temps est à la pluie et bleue quand il fait sec.

Merci, je te souhaite une « rivière » bleue pendant les vacances ! As-tu parlé de *Spirou* à ta Tante Marguerite, à ton Oncle Frédéric et à ton Oncle Jean ? Amène-les au club.

Tex le Cow-boy 4. — L'Islande est pratiquement autonome, mais soumise à la souveraineté du roi de Danemark ; l'assemblée consultative fondée le 8 mars 1843, et appelée *Althing*, est composée de 26 membres, dont 20 sont élus par le peuple et 6 nommés par le roi. — Ton deuxième personnage doit avoir une cinquantaine d'années. — Dans le numéro 3 de la première année, j'ai répondu à *Loup-Garou* que « allo » vient de l'américain « hello », forme de salut employé au pays de Mr Roosevelt, le grand président des U. S. A.

Nageuse et Patineuse. — Toi aussi, tu me poses une question à laquelle j'ai déjà répondu : l'usage des timbres-poste date de 1840. Jusque là, le destinataire payait le port à l'arrivée. On raconte même que Rowland Hill, inventeur du timbre, eut l'idée de cette innovation en voyant une servante d'auberge refuser une lettre après l'avoir tournée et retournée entre ses mains. Le facteur parti, elle aurait avoué au voyageur que l'enveloppe, d'ailleurs vide, portait quelques signes conventionnels qui lui donnaient des nouvelles de son frère ; tous deux étaient trop pauvres pour payer le port élevé d'une lettre. Rowland Hill se dit alors qu'en réduisant le port, les Anglais écriraient davantage ; en effet, dix ans plus tard, en 1850, la poste anglaise distribuait plus de sept millions de lettres

La France adopta le timbre en 1849, mais au XVIIe siècle déjà, on vendait à Paris des billets de port payé que l'on appliquait sur les plis destinés à être délivrés dans la capitale.

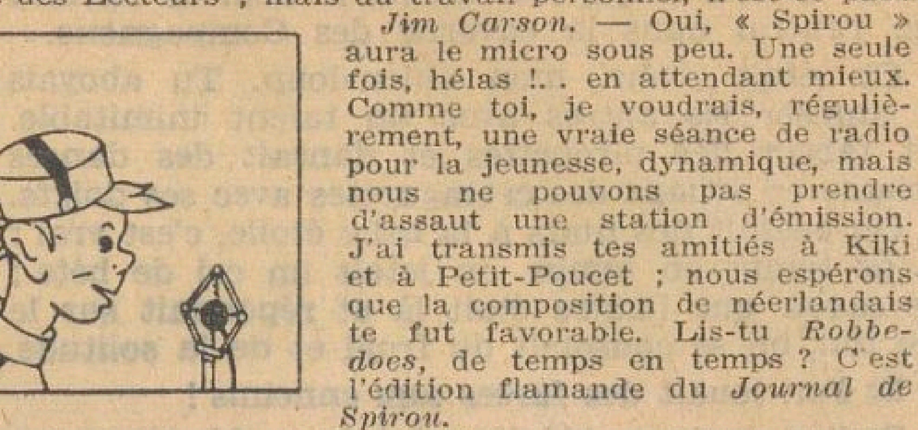
Et voilà ! Comme je n'avais plus eu depuis longtemps le plaisir de lire ton écriture, je trouverai une petite place pour ta charade :

Mon premier réduit les ouvriers au chômage.
Mon second dure douze mois.
Mon dernier fait souvent gémir les écoliers.
Mon tout est une fleur d'automne.
Réponse : Crise-an-thème. (Chrysanthème)

Mermoz, ex-Œil-de-Lynx. — Rentré de colonie à la mer, tu dois être d'attaque pour recruter des A. d. S. Organise une réunion ; je l'annoncerai, si tu me donnes, quinze jours d'avance, date, heure et lieu du rendez-vous. Ainsi, tu connaîtras les A. d. S. de Saint-Ghislain et de Wasmes, classés au secrétariat du club, par ordre alphabétique, et non par communes.

Capitaine Flint. — Bienvenue, mon officier. Oui, tu peux poser plusieurs questions, si elles ne sont pas trop générales, mais je suis souvent obligé de serrer pour répondre

Tous les mois, nous tirons quelques livres au sort entre les A. d. S. d'une part et les membres du club des philatélistes d'autre part. Envoie-moi donc un croquis pour la Page des Lecteurs ; mais du travail personnel, n'est-ce pas?



Jim Carson. — Oui, « Spirou » aura le micro sous peu. Une seule fois, hélas !.. en attendant mieux. Comme toi, je voudrais, régulièrement, une vraie séance de radio pour la jeunesse, dynamique, mais nous ne pouvons pas prendre d'assaut une station d'émission. J'ai transmis tes amitiés à Kiki et à Petit-Poucet ; nous espérons que la composition de néerlandais te fut favorable. Lis-tu *Robbedoes*, de temps en temps ? C'est l'édition flamande du *Journal de Spirou.*

Fumée sanglante. — Tu as découvert la clef du langage secret ? J'attends donc ton adhésion au club avec celle de tes copains préférés. En attendant, je raconte l'histoire que tu m'envoies :

Malgré la défense du capitaine, un marin se baigne dans une baie infestée de requins. Quand il remonte à bord, le capitaine le sermonne :

— Malheureux ! j'ai cru que tu n'en sortirais pas vivant! Par quel miracle, les requins t'ont-ils épargné ?

— C'est bien simple. Regardez : J'ai inscrit sur mon caleçon : « Hitler veut le bonheur et la paix du monde ! » Celle-là, elle est trop forte. Les requins eux-mêmes ne pourraient l'avaler !

Coq Wallon. — Tu veux correspondre avec *Pierrot* 1004 ? Cela me fait plaisir, car je crois que vous avez le même bon caractère. Envoie-moi donc ta première lettre ; je la transmettrai.

Merci des renseignements sur Jean d'Agraives, Breton et père de trois garçons : Jean-Loup, Pierre-Philippe et Bertrand, et auteur de trois romans qui t'ont plu : *La Gloire sous les Toiles, L'Ancre sous les Ailes* et *Le Virus* 34.

La première horloge est attribuée au pape Sylvestre II, qui régna à la fin du Xe siècle, mais on n'a aucun renseignement sur ce mécanisme. Vers 1370, le Palais de Justice de Paris possédait une horloge qui a été décrite en détail. Il a fallu attendre le début du XVIe siècle pour l'introduction d'un élément nouveau, le pendule, déjà bien connu de Galilée (1564-1642) qui régularisa la marche des horloges.

Aristote, le grand philosophe grec de l'antiquité, avait émis l'idée du poids qui fait tourner les aiguillles du cadran à l'aide de roues dentées, mais on se contenta longtemps encore de mesurer le temps à l'aide des clepsydres, basées sur un écoulement d'eau dans un bassin gradué. Il y avait aussi le cadran solaire, sur lequel on lisait l'heure d'après l'ombre du soleil.

On raconte que Madame Nouveau-Riche, visitant une propriété qu'elle veut acheter et voyant un cadran solaire, s'écrie :

— C'est fou, tout ce qu'on invente maintenant !

Robin des Bois et Spirouette. — Alors, les nouvelles amies, à quand la prochaine réunion des A. d. S. de Molenbeek et même de Bruxelles ? Merci d'avance pour vos cartes illustrées, qui enrichiront ma collection.

Roger de Beernem. — Noté avec joie ta promesse de recruter des membres au club. Je compte sur toi.

Homme de demain. — Je ne te garantis pas des acheteurs pour ce que tu veux vendre : boite d'accessoires de chimie, appareil morse, phonographe portatif avec disques et appareil de projection muet. Je te transmettrai volontiers les réponses qui me parviendront. J'attends ta contribution à la Page des Lecteurs. Ne pas colorier les dessins, s'il te plaît.

Et pour finir, avis aux copains de Schaerbeek : Pendant les vacances, *Charlie Chang* attend les amis (garçons) devant l'église d'Helmet, chaque jour le matin à 9.45 heures, l'après-midi, à 2.15 heures. Signe de ralliement : l'insigne. Mot de passe : 23 83NA8D D98T 53023M3NT D'ON 9372.

Appel aux A. d. S de Verviers et environs. — Vous êtes priés de vous réunir le lundi de Pâques sur la Place Verte, devant le kiosque. Que personne ne s'absente.

Signe de ralliement : le *Journal de Spirou.*

A. d. S. et lecteurs de « Spirou » de Quaregnon et environs. — Mercredi 5, jeudi 6, vendredi 7 et mercredi 12 avril, réunion face à l'Hôtel-de-Ville de Quaregnon.

A jeudi prochain. Bonnes vacances, et profitez d'un jour de pluie — le seul qui vous empêchera de sortir ! — pour envoyer un petit mot 41, rue Destrée, Marcinelle, à votre ami

LE FURETEUR.



Les timbres de la guerre d'Espagne

Parmi les plus intéressantes séries émises par les Nationalistes durant la guerre civile, nous pointerons aujourd'hui celles émises à Saint-Sébastien.

Le 15 décembre 1936, le chef local de la Phalange donna l'autorisation de surcharger les timbres en cours jusqu'au 60 centimos et une valeur de 10 c. d'un timbre fiscal de la surcharge « Arriba Espana 1936 ! », surcharge fort belle obtenue au moyen d'un cliché spécial détruit après l'impression.

Le 5 avril suivant, la Junte militaire du Guipuzcoa permit l'application d'une nouvelle surchage, également sur des timbres républicains, et portant la mention: « Dios, Patria y Rey 1936 », devise des Requetes carlistes, ces vaillantes troupes auxiliaires navarraises de l'armée nationaliste.



Un des deux timbres émis en Suède, pour commémorer le centenaire de la mort du poète Ling, créateur de la gymnastique suédoise.



Deux des nouveaux timbres de la jolie série émise aux Iles Salomon.

Le 10 septembre 1937, enfin, une troisième surcharge fut autorisée, cette fois par le gouverneur civil, à l'effet de commémorer la prise de la ville le 13 septembre 1936. La surcharge : « Saludo à Franco, 13 septembre 1936-1937, Arriba Espana, San Sebastian », fut appliquée sur quatre cents séries complètes de l'émission Cid et Isabelle et également en nombre restreint sur six valeurs de l'émission de la Junte de Burgos. Série de grand avenir !

A Santa Maria de Albarracin, près de Teruel, on surchargea en février 1937 les deux petites valeurs républicaines de un et deux centimos d'une mention patriotique. Bien qu'officielle cette surcharge offre très peu d'intérêt.

D'un intérêt plus considérable est la surcharge autorisée à Ségovie le 28 octobre 1937, pour commémorer la défense de la ville jusqu'au 31 du même mois de 1936 par le général Varela. Mention de cette date figure en bas de la surcharge qui comporte en outre les armoiries de la ville et la mention « Homenaje general Varela », encadrant les armoiries. Cette surcharge a été faite sur des timbres Cid et Isabelle

Une surcharge similaire mais bien plus grande a été appliquée sur des blocs de quatre timbres de l'émission jubilaire de Santiago de Compostelle.

A la semaine prochaine les surcharges de Séville, Teruel, Vitoria et Saragosse (en espagnol : Zaragoza). Passons maintenant aux

Nouvelles émissions

ALGERIE. — Deux nouveaux timbres viennent de paraître : 70 c., brun-rouge, représentant une halte saharienne, et 2 fr. 25, bleu-vert, avec la Mosquée El Kébir, à Alger.

CHILI. — A l'effet de couvrir les dépenses de reconstitution des régions affectées par le désastreux tremblement de terre on se propose de majorer de 30 à 40 centavos le port des lettres pour l'intérieur ; une surcharge serait appliquée pendant quelques mois sur le timbre en cours de 30 centavos.

ESPAGNE. — Quatre timbres à l'effigie de Juan de la Cierva, inventeur de l'autogire, ont paru pour la poste aérienne. Ce sont : les 25 c., rouge, 35 c., lilas, 50 c., brun, et 1 pes., bleu.

FINLANDE. — Un nouveau 4 mark, noir, représente l'hôtel des Postes d'Helsinki.

GRECE. — Le timbre pour la poste aérienne de 10 drachmes de l'émission de 1935 est imprimé dans une nouvelle couleur : brun-orange et est d'un format de deux millimètres plus haut.

GUATEMALA. — Deux grandes et belles séries avec des vues diverses représentant des sites ou des bâtiments ont paru pour la poste aérienne. L'une de onze valeurs servira pour le courrier intérieur. L'autre, de douze valeurs, pour le service international.

LIECHTENSTEIN. — Le 17 mars a paru le timbre de 50 rappen commémorant le centenaire de la naissance du compositeur J. Rheinberger. Avant-hier ont paru les cinq premières valeurs de la nouvelle série pour la poste aérienne : 10, 15, 20, 30 et 50 rappen.

TRIPOLITAINE. — La série commémorative de la XIIIe Foire de Tripoli comprendra cinq valeurs pour la poste : 5, 20, 50, 75 c. et 1 l. 25, et trois pour la poste aérienne : 25, 50 c. et 1 l.

TURQUIE. — La série commémorative du cinquantième anniversaire de la mort du poète Namik Kemal a paru le premier avril.

SELLO.

BONS MOTS

Chez le marchand de chiens

— Combien pour ce grand chien ?
— Deux cent cinquante francs.
— Et pour ce plus petit ;
— Six cent cinquante francs.
— Et pour ce tout petit :
— Mille francs.
— Et pour ce chien minuscule :
— Deux mille francs.
— Mon Dieu ! Combien devrai-je payer alors si je n'en achète pas ?

Un acteur célèbre, qui a quelques ennemis, finissait un monologue. Un coup de sifflet se fait entendre.

Tumulte dans le salon.

L'artiste, avec un sourire fin:

— Quel est celui de ces messieurs qui s'est assis sur une clef ?



Solution du jeu paru à la page 15.

— Que de changements depuis quelques années, mon Tasson. Il me semble que c'était hier le jour où, avec un ami à qui l'on donna le nom de Renard blanc, j'entrai dans la caverne des Compagnons.

— On était jeune, mon chien-loup. Tu aboyais pour amuser les autres avec un talent inimitable. Furet faisait des pirouettes et dansait des danses d'Espagne en jouant des castagnettes avec ses doigts.

— On passait des nuits à la belle étoile, c'est vrai ; mais de temps en temps, on jetait un cri de bête ; et de savoir que l'autre était là et répondait sur le même ton, on se consolait du froid et de la solitude.

— Et l'on jouait des farces aux ennemis !

— Et l'on avait un idéal : celui de se dévouer pour le droit et la justice.

— Ce silence de la forêt ; cette vie au milieu des bêtes ; et cette joie de lutter pour la bonne cause, nous rendaient heureux.

— On s'aimait, on fraternisait.

— Je prépare le récit de nos aventures, mon chien-loup. Je l'imprimerai. Je ferai revivre mon cher Furet, nos chefs de Bueren et de Strailhe, nos jours de joie et de tristesse.

— Et ce soir où, au nombre de 600. nous avons osé attaquer une armée de 40.000 hommes.

— L'antiquité n'offre rien de plus grand dans son histoire, que notre sacrifice. On l'appellera dans la suite des temps : l'héroïsme des six cents Franchimontois...

La maison de Bourgogne s'était éteinte avec la duchesse Marie. Maximilien gouvernera nos provinces au titre de régent. Plus tard, il deviendra empereur du saint-empire germanique, et le jeune Philippe, son fils, que l'histoire appellera Philippe le Beau, prendra le gouvernement de nos provinces.

Jules SOTTIAUX.

Nous commencerons, dans le prochain « Spirou », le récit des événements de la Période Austro-Espagnole. Nous assisterons d'abord au baptême de Charles, fils de Marie de Bourgogne, connu dans l'histoire sous le nom de Charles-Quint. Un jour, celui qu'une vieille chanson appelait « notre petit Flamand de Gand » pourra dire :

— Le soleil ne s'éteint jamais sur mes Etats.

Nous le suivrons au cours de son règne.

PICK et **PACK**, devenus **Gueux de Mer** malgré eux, apporteront de la vie, de la joie, et parfois de la tristesse dans le récit des querelles religieuses qui ensanglantèrent les Pays-Bas-Belgique, à l'époque du duc d'Albe.

Ainsi, l'Histoire de la Belgique continuera à dérouler ses grandes pages à nos yeux. Tout en nous divertissant, nous apprendrons à aimer toujours davantage notre chère Patrie.



Marèye, notre servante, était Liégeoise. Agée de cinquante ans, forte comme un homme, fidèle comme un chien, elle parcourut le champ du carnage en pleine nuit, en me cherchant. Elle me trouva, la joue ouverte, glacé, tellement affaibli par la perte de sang, que je n'avais plus la force de me soulever.

— C'est toi, Pierrot ? me dit-elle.

— C'est moi. Qui es-tu ?

— Marèye donc, valet ; Marèye qui t'a élevé. Allons, je me mets sur les genoux ; place tes mains sur mes épaules et ne me lâche pas. Je t'emporte. Dis rien, laisse Marèye se débrouiller !

Et voilà qu'elle m'emporte sur son dos, comme un sac d'avoine. Des sentinelles approchent.

\- - - - - - -

— Je n'oublierai jamais ce soir où, au nombre de 600. nous avons osé attaquer une armée de 40.000 hommes.

— L'Antiquité n'offre rien de plus grand dans son histoire que notre sacrifice. On l'appellera dans la suite l'héroïsme des 600 Franchimontois.